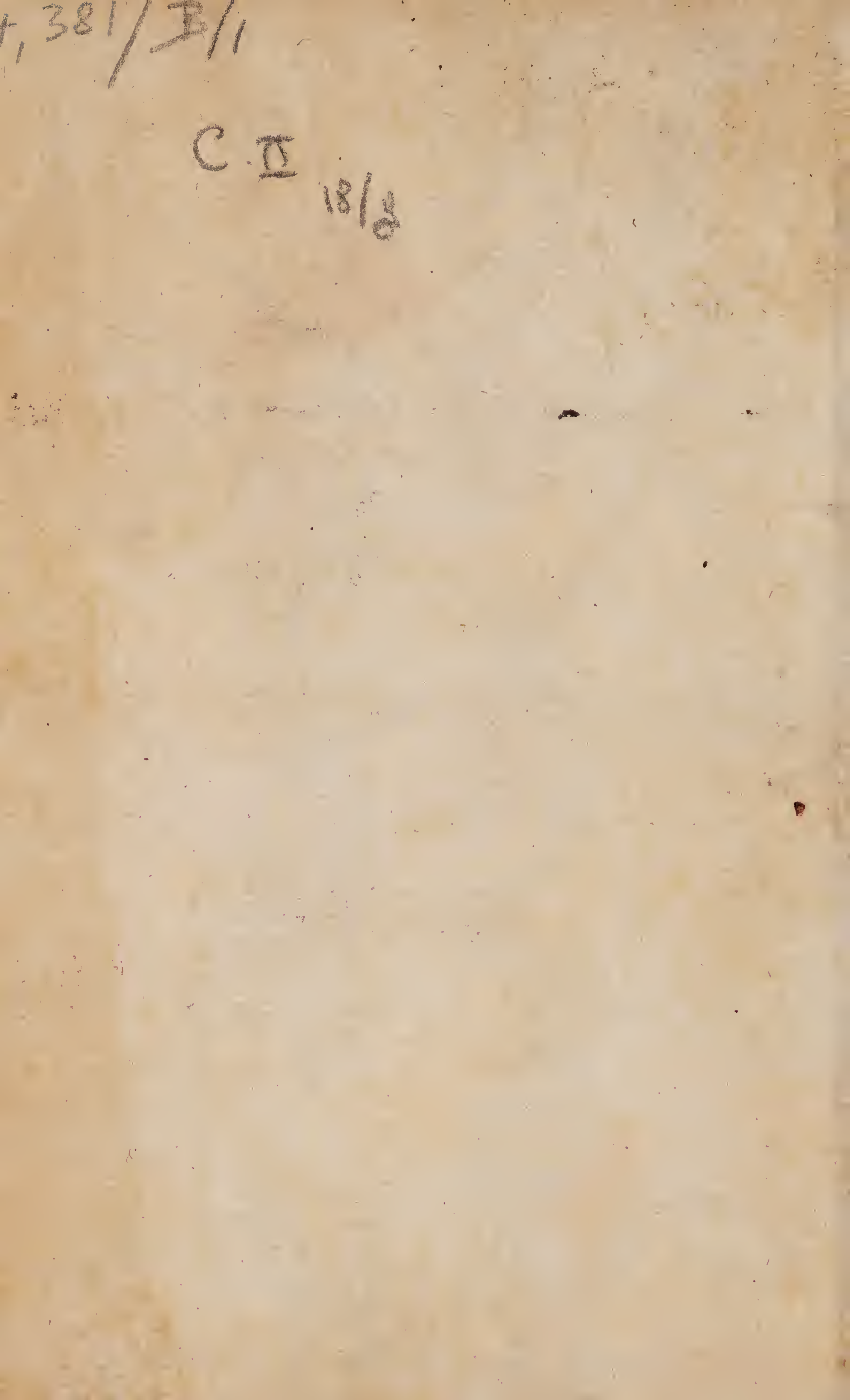







C II

L'HYGIEINE;

OU

L'ART

DE CONSERVER LA SANTÉ.

POËME.

L'HYGIEINE;

OU

L'ART DE CONSERVER LA SANTÉ.

POËME LATIN

De M. GEOFFROY, Ecuyer, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, &c.

TRADUIT EN FRANÇOIS

Par M. DE LAUNAY, Docteur en Médecine, & Membre de plusieurs Académies Littéraires.



A PARIS,

Chez PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, Libraire rue Saint-Jacques, au Lys d'Or.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbations & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



ÉPITRE

A MONSIEUR

GEOFFROY,

Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur des Ecoles, Membre de la Société de Botanique de Florence, & de plusieurs autres Académies, Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances.

MONSIEUR,

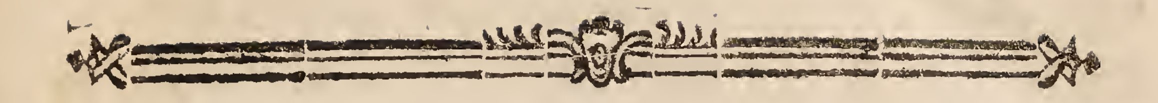
L'HOMMAGE que je vous fais de la Traduction de votre Poëme, seroit digne de vous, si la copie étoit elle-même digne de son modele ; mais j'ai trop bien senti les beautés de votre

Ouvrage pour méconnoître la foibleſſe du mien. Vous avez, il eſt vrai, daigné m'encourager & me flatter même de la réuſſite à meſure que je vous traduiſois; cela ne prouve encore rien en ma faveur; les génies ſupérieurs ſont les plus remplis d'indulgence. Cette vertu complete en vous toutes celles, qui vous rendent ſi cher à l'humanité. La ſimple lecture de votre Poëme ſuffit pour en convaincre. Outre l'homme de lettres, qui dans le langage brillant de Virgile & de Lucrece, développe toute la profondeur d'un Art ſublime, on y reconnoît l'ami le plus tendre, le Citoyen le plus honnête & le plus affectionné à ſon Prince, le Philoſophe le plus éclairé, le cœur le plus compatiſſant, l'ame la plus religieuſe. Tant il eſt vrai qu'un Auteur ſe peint preſque toujours dans ſes écrits, & qu'il trouve toujours à placer les ſentimens dont il eſt pénétré!

Je ſuis, avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
DE LAUNAY, D. en M.



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

L'HYGIEINE, cette Science qui traite des moyens de prolonger la vie & de conſerver la ſanté des hommes, tient une place diſtinguée parmi les différentes parties de l'Art de la Médecine. En effet, ſi c'eſt avec raiſon que l'on regarde comme beaucoup plus avantageux à l'humanité l'Art de préſerver des maladies, que l'Art d'en guérir, l'Hygieine doit obtenir la préférence ſur preſque toutes les branches de la Médecine. Cette Science ſalutaire roule principalement ſur les choſes que l'on nomme, en termes de l'Art, *non naturelles* à l'homme, & par le bon ou mauvais uſage deſquelles la ſanté ſe dérange ou ſe ſoutient. Les Médecins en comptent ordinairement ſix; ſavoir, 1°. l'air; 2°. les alimens & la boiſſon; 3°. le mouvement & le repos; 4°. le ſommeil & les veilles; 5°. les excrétions & ſecrétions; 6°. les paſſions ou affections de l'ame. Toutes ces choſes peuvent influer ſur le corps humain de différentes manieres. Le propre de l'Hygieine eſt de nous enſeigner le moyen d'en diriger ſi bien les effets, que le foible édifice de notre corps demeure inébranlable au milieu des orages qui

le menacent de toutes parts. C'eſt donc l'Hygieine, cette partie précieuſe de mon Art, non moins digne de l'attention de quiconque chérit ſon exiſtence, que de celle des Médecins eux-mêmes, que je me ſuis haſardé de revêtir des ornemens de la Poëſie. Mon deſſein fut en cela de faire ſervir les charmes de l'harmonie à mieux graver mes préceptes dans les eſprits. Le ſujet étoit ingrat, & le projet d'une exécution d'autant plus difficile, que de pareils documens ſemblent moins ſuſceptibles des graces de la Poëſie, & que d'ailleurs j'avois peu de modeles à ſuivre dans le ſentier épineux où je devois marcher. Mais j'ai cru ne pouvoir que bien mériter de l'Art de la Médecine, ſi j'employois à compoſer un ſemblable Ouvrage le temps, que par devoir d'état, je mets à parcourir la ville & les fauxbourgs, & ſi j'avois recours aux Muſes pour charmer l'ennui de mes courſes faſtidieuſes. Si j'ai le bonheur de procurer par-là quelque avantage à l'humanité, d'ajouter quelque gloire à l'Art que je profeſſe, je me croirai libéralement récompenſé de mes travaux.



RÉFLEXIONS
DU TRADUCTEUR.

Qu'il me ſoit permis d'ajouter que l'Hygieine portée à ſa perfection, rendroit les autres partiesde la Médecine totalement inutiles, pour toute perſonne bien conſtituée, qui ſuivroit exactement le régime qu'elle lui preſcriroit. Que faudroit-il donc imaginer de ſi ſurprenant pour porter cette Science à ce degré de ſublimité dont elle eſt encore ſi fort éloignée? Une ſeule choſe ſuffiroit: ce ſeroit de trouver le moyen de réparer parfaitement les déperditions journalieres qu'éprouve un corps animé plein de ſanté, quand une fois il a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible. L'on conçoit cependant que l'impoſſibilité n'eſt que morale & non phyſique. Il eſt certain que parmi les différentes productions dont la Nature nous paroît ſouvent inutilement prodigue, il s'en trouveroit d'entiérement propres à réintégrer, à révivifier nos différents organes à meſure que les frottemens inévitables qu'ils éprouvent, opérent leur diſſolution. Il en eſt de cela comme des remédes à quelques maux que ce fût, qui ne nous manqueroient jamais au beſoin, ſi notre ignorance ne nous les

tenoit cachés, ne nous le faisoit même souvent fouler aux pieds comme choses inutiles & de pur ornement. Je lisois derniérement un Ouvrage intitulé, *Traité de la longue vie*, dans lequel on s'attachoit à prouver que l'homme ne veillit, ne s'affoiblit, & ne meurt que pour avoir pris une nourriture peu convenable. C'est-là, je pense, le vrai nœud de la difficulté. Une nourriture bien naturelle & bien appropriée à la constitution d'un homme, telle qu'elle fût, rempliroit les vuides, répareroit les bréches que laissent en lui les différentes excrétions. Elle entretiendroit l'équilibre qui doit régner entre les liqueurs & les solides dont il est composé. Elle préviendroit l'altération qui tôt ou tard arrive dans ces deux sortes de principes constituants. Elle recrépiroit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'édifice à mesure qu'il se dégraderoit. Enfin, semblable à ces sources intarissables, qui fournissent dans toutes les saisons de l'année une même quantité d'eau toujours saine, toujours pure, toujours de même nature, elle établiroit un cours non interrompu de substitutions aux déperditions de substances, dont la superfluité devient aussi nuisible que l'épuisement même. C'est par une suite d'effets en partie aussi heureux, que certaines femmes conservent jusques dans un âge avancé, les graces & la fraîcheur de la jeunesse; que certains hommes

ſe reſſentent ſi tard des glaces de l'hiver, & demeurent ſi long-temps capables de tous les actes de virilité. Car il eſt à remarquer que la plupart de ces êtres privilégiés ne prolongent ainſi le printemps de leurs jours, qu'à la faveur d'une ſorte de régime qu'ils ſe ſont rendu propre, qu'ils étendent juſqu'aux excès qu'ils ſe permettent, & que l'inſtinct ou le haſard leur rend ſalutaires. Il n'eſt pas même néceſſaire d'être fortement conſtitué pour vivre long-temps, témoin *Louis Cornaro*, cet Auteur célebre d'un Ouvrage intitulé *Diſcorſi della vita ſobria*, qui, quoique d'un tempérament foible & cacochyme, ne laiſſa pas d'atteindre l'âge de cent ans, en ne prenant que quatorze onces de nourriture dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Un jour qu'il eut l'imprudence d'en prendre juſqu'à ſeize, il tomba malade, & mourut victime de cette ſinguliere intempérance. Mais ne pouſſons pas plus loin un raiſonnement, qui tendroit à prouver qu'il ſeroit poſſible que nous ne mouruſſions point, puiſqu'il ſeroit poſſible auſſi que nous fiſſions uſage de tous les ſecours que la Nature ſeroit toujours prête à nous fournir pour notre conſervation. Reconnoiſſons, au contraire, l'inévitable arrêt de mort porté contre l'homme, à l'impoſſibilité de lui rendre en tous temps ſalutaire la meilleure des nourritures; de lui rendre praticable dans

toutes les circonſtances de la vie, le régime le mieux ordonné; d'en rendre les effets invariables malgré le changement des ſaiſons, les intempéries de l'air, le concours irrégulier de toutes les cauſes ſecondes. Les diverſes affections de ſon ame, cette foule de paſſions, de répugnances, de deſirs, qui ſe ſuccédent, qui ſe combattent dans ſon cœur; l'homme moral enfin, eſt lui ſeul ſuffiſant, pour opérer dans le même ſujet, la ruine de l'homme phyſique. Comment outre cela généraliſer un aliment, une boiſſon, un genre de vie que l'on auroit jugé préférable à tous les autres? Cet aliment, quel qu'il fût, ou ne croîtroit pas dans tous les climats, ou ſeroit ſujet, comme les autres productions de la terre, à manquer quelquefois. Cette boiſſon, ſi ce n'étoit pas l'eau, ne parviendroit dans certaines contrées qu'à grands frais & qu'en petite quantité; ce genre de vie ne conviendroit certainement pas à tous les tempéramens, à tous les âges, à tous les états, dans tous les pays. Il faudroit autant de combinaiſons différentes qu'il exiſte de différents hommes. Qu'on liſe l'Hiſtoire des Centenaires par *Harcourt*, & l'on verra par quelles regles de conduite, par quelles routes ſouvent oppoſées, ils ſont parvenus à cet âge avancé. L'un a paſſé ſes jours dans la licence des Camps, dans le tumulte des armes; l'autre dans l'auſtérité des Cloîtres, dans le repos de

la contemplation. Celui-ci ne s'eſt rien refuſé, parce qu'il étoit riche; celui-là n'a ſi long-temps vécu, que pour avoir été forcé de gagner ſa vie à la ſueur de ſon front. Il en eſt qui ſe ſont fait une habitude d'une abſtinence rigoureuſe; qui n'ont jamais bu de liqueurs ſpiritueuſes; il en eſt auſſi dont la vie fut une continuelle ivreſſe; il eſt même à croire qu'une conduite inverſe de la leur, eût abrégé leurs jours. Mais ce n'eſt point par des hypothèſes, par des probabilités, par d'ingénieuſes nouveautés, plus amuſantes qu'utiles, qu'un Médecin ſage, un Naturaliſte éclairé, un ami des hommes entreprendra de ſe faire valoir. Il doit ſe perſuader que le plus grand nombre l'en croira ſur ſa parole, & que s'il n'a pas marché le flambeau de l'expérience à la main, s'il n'a fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont dévancé, au lieu d'en profiter pour être plus vrai; il ſe trouvera toujours quelqu'un d'aſſez crédule pour ſe laiſſer abuſer par ſon raiſonnement, pour s'abandonner à ſes conſeils, pour riſquer d'en être la victime. C'eſt dans cet eſprit, le ſeul digne d'un honnête homme, que M. Geoffroy a compoſé l'Ouvrage dont je donne ici la Traduction. Il a fait un Poëme, mais il ne s'eſt permis de fictions poétiques, il n'a donné carriere à ſon imagination, que dans les morceaux d'ornement. Il n'a point voulu briller aux dépens de la vérité, ou

plutôt il l'a rendue brillante & pleine d'agrémens, par la maniere dont il l'a présentée. Son pinceau a toute l'exactitude du compas, sans en avoir la sécheresse, & la beauté de son coloris ne lui sert jamais de prétexte pour être moins soigneux & moins vrai. Le Lecteur, qui desire véritablement de s'instruire, est donc assuré de trouver dans ce Poëme un Code complet d'Hygieine, qu'ont rédigé de concert le savoir, le jugement & l'expérience. Que nous sommes redevables à quiconque est capable, & veut bien se donner la peine de joncher de fleurs les sentiers épineux, les routes arides des Sciences, & de revêtir la sérieuse Uranie des ajustemens gracieux des Muses de la Littérature !

Ce seroit ici le lieu de parler des Auteurs qui se sont exercés sur l'Hygieine avant M. Geoffroy, si l'on lisoit les Préfaces, si la plupart méritoient d'être lues. *Haller*, Commentateur de *Boerhaave*, en nomme plus de six cent cinquante de tous les siecles, de toutes les Nations, qui dans différentes Langues, ont écrit sur cette matiere. Nous avons néanmoins peu de traités d'Hygieine complets. Le plus grand nombre ne s'est attaché qu'à quelques-unes de ses branches. Il est outre cela peu d'Auteurs Médecins qui n'en ait dit quelque chose. Les anciens paroissent avoir eu fort à cœur cette partie de la Médecine. Le zéle

des Ecrivains s'eſt refroidi, ce ſemble, à ſon occaſion, à meſure que les hommes ſont devenus moins ſobres. Le peu d'eſpoir d'être lus, le nombre infini d'infirmités nouvelles, dont l'intempérance eſt devenue la ſource, les a diſtraits de cet objet, qui n'étoit plus que de ſpéculation, pour les jetter dans la pratique, où l'intérêt & l'amour propre ſont plus aſſurés de trouver leur compte. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt point de ſujet dans notre Art, ſur lequel on ait fait plus de ſyſtêmes & dit plus d'extravagances. On a le plaiſir de voir, en parcourant l'Hiſtoire de la Médecine, qu'il eſt difficile aux modernes d'en imaginer de nouvelles. Les bains à la glace ne ſont eux-mêmes que du réchauffé, que leurs funeſtes effets ont déja fait abandonner pluſieurs fois. *Matthé*, *Floyer*, *Baynard* avoient anciennement échoué dans l'entrepriſe qu'ils avoient formée d'en renouveller l'uſage. On avoit oſé dire plus de deux ſiecles avant qu'on oſât le répéter, que le lait de femme n'étoit pas la meilleure nourriture des enfans nouveaux nés. *Athénée*, *Aſclepiade*, *Confaloneri*, *Fumanelli*, *Canonheri* ont regardé le vin comme le don le plus précieux que le Ciel ait pu nous faire. Ils en ont exagéré les vertus. Ils l'ont ordonné comme un puiſſant préſervatif contre tous les maux, comme un remede aſſuré dans toutes les maladies, même aiguës. Il n'a pas dépendu d'eux qu'on n'ait

ſubſtitué la vigne à toutes les autres productions de la Nature. *Whitaker, Rogis, Turnébe*, l'ont, au contraire, proſcrit dans tous les cas. Ce dernier, dans l'excès de ſa fureur anti-bachique, regarde le vin comme la cauſe du dépériſſement de l'eſpece humaine. Des milliers d'Auteurs d'un avis différent, ont auſſi ridiculement loué qu'indiſcrettement blâmé l'uſage du thé, du chocolat, du caffé, du tabac & de la pipe. *Corneille Bontékoé* nous donne le thé pour une panacée univerſelle. Il veut qu'on en faſſe ſa boiſſon ordinaire pour ſe maintenir en ſanté; qu'on s'en inonde, qu'on en prenne juſqu'à cent & deux cents taſſes dans toute eſpece de maladie. L'un préconiſe les acides, l'autre les alkalis. Celui-ci veut que pour vivre long-temps, nous ne nous nourriſſions que de légumes & de poiſſons : celui-là nous interdit tout aliment tiré du regne animal; & de peur que la vue d'un bon plat n'affoibliſſe dans notre eſprit la force de ſon raiſonnement, il appelle à ſon ſecours les principes de la loi naturelle & de l'humanité. Enfin, dans l'ardeur du zele dont il eſt tranſporté pour le ſalut de notre corps & de notre ame, il voudroit nous voir tous, tels que le *Philoſophe à quatre pattes* de la Comédie, brouter l'herbe & nous régaler d'une laitue. Mais tirons promptement le rideau ſur ces erreurs ſyſtématiques, dont les mauvais plaiſants veulent rendre reſponſable

la

la ſaine Médecine, au lieu d'en laiſſer le ridicule tout entier à quiconque les enfanta. Pour nous, qui ne cherchons à plaire que pour inſtruire, & qui ſavons ſéparer au crible d'une Phyſique raiſonnée, les bonnes d'avec les mauvaiſes productions de l'eſprit humain, faiſons honneur à notre Art des Traités d'Hygieine tels que celui d'*Hippocrate*, ce pere de la Médecine, qui ſemble avoir été le Médecin des hommes de tous les âges, de tous les tempéramens, de toutes les conditions, de tous les ſiecles, & dont les Ecrits deviennent plus lumineux à meſure que nos connoiſſances ſe fortifient, & que l'expérience nous éclaire. *Galien* & *Celſe* ſont dans cette partie, dignes d'être avoués d'*Hippocrate*. *Boerhaave* fait grand cas du Livre *de Sanitate tuendâ*, de *Jérôme Cardan*. Cet Auteur eſt excellent entre les mains d'un homme plein de diſcernement & de principes vrais, parce que jamais perſonne n'écrivit d'une maniere, quelquefois plus ſenſée & d'autres fois plus extravagante. Mais ſi l'on veut ſavoir ce qu'ont dit & penſé de mieux les anciens ſur l'Hygieine, il faut lire *Jean Bruyere* & *Mich. Sebiz*. Ce dernier plein de force de corps & d'eſprit, grand Praticien, & qui vécut près de cent ans, continuoit encore à quatre-vingt-dix ans l'Ouvrage intitulé, *de Alimentorum facultatibus*, qu'il avoit commencé dès l'âge de vingt ans. Qui d'après

cela ne feroit pas prévenu pour lui, même avant de l'avoir lu? *Sanctorius*, cette fameufe victime de fon zele pour la gloire & la perfection de fon Art, eft devenu, par fon Traité de Médecine Statique, le flambeau de l'Hygieine moderne. Il a fait par degrés fuccéder un grand jour à ce crépufcule obfcur, qui rendoit incertaine la marche de la pratique. Il a pénétré jufqu'au fond de ce laboratoire fecret de l'intérieur du corps humain. Il a vu le détail des opérations, des analyfes chymiques qui s'y faifoient. Il a déterminé la nature & la quantité de ce nombre infini de fecrétions différentes, que produifent les différentes efpéces d'alimens. Il nous a, pour ainfi dire, rendus maîtres d'en déterminer la maffe particuliere, par le genre de nourriture que nous jugerions à propos de prendre. C'eft d'après ces connoiffances préliminaires, que les *Hoffman*, les *Lemery*, les *Sydenham*, les *Fuller*, les *Samuel Carl*, les *Boerhaave*, les *la Mettrie*, les *Burton*, les *Behren*, les *Hecquet*, les *Cheyne*, & tant d'autres bons Auteurs même encore vivants, nous ont laiffé fur l'Hygieine des préceptes, dont les Maîtres de l'Art peuvent tirer le plus grand parti; mais qui la plupart feroient une arme dangereufe entre les mains des gens fans principes, qui s'aviferoient d'en vouloir faire l'application. Le meilleur régime, les meilleurs alimens, le genre de vie le plus

analogue aux différents tempéramens, feroient cependant inutiles pour la confervation de la fanté, fi les affections déréglées de l'ame en empêchoient l'heureux effet; fi l'exercice convenable du corps ne le déterminoit. C'eft cette confidération qui rendit les Médecins de l'antiquité fi zélés partifans de l'Art de la Gymnaftique, qui, tout en fortifiant les membres & les vifcéres, diffipe les ennuis, charme les foucis, & diftrait l'imagination de cette foule de paffions auxquelles l'oifiveté donne tant de confiftance. *Hippocrate* recommandoit l'exercice en fanté comme en maladie. Il le regardoit comme un reméde préfervatif & curatif tout enfemble. Il en a fait le fondement de fon Hygieine: il eut le bonheur d'être écouté. Les anciens Grecs avoient tant de goût pour les exercices du corps, que ce pere de la Médecine n'a pas eu befoin de leur dire un feul mot des moyens de fe garantir du froid en allumant des feux durant l'hiver. C'eft dans les mêmes vues & dans les mêmes principes d'un zele éclairé, que *Galien* a fait un Traité particulier du jeu de paume comme d'un exercice très-falutaire; que *Fuller* recommande, d'après *Sydenham*, l'équitation dans la confomption, dans la phthifie, dans l'hydropifie, dans les maladies chroniques, hypochondriaques, foibleffes des mufcles, trop grande fenfibilité de nerfs; que *Nicolas Andy* a foutenu dans une

assertion *ad hoc*, que presque toutes les infirmités pouvoient être guéries par le mouvement, & que c'étoit à lui que le plus grand nombre des Médecins Praticiens devoient l'avantage d'atteindre l'âge de la vieillesse. Mais en vain les personnes riches de nos jours s'entendent-elles mille fois répéter par leurs Médecins, qu'il faudroit qu'elles prissent plus d'exercice; que ce n'est qu'à sa faveur qu'elles peuvent espérer de digérer cette prodigieuse quantité de nourriture plus sensuelle que salutaire, dont elles se remplissent l'estomach : la mollesse l'emporte sur l'intérêt; la Gymnastique des anciens, dont *Mercurialis* a fait un Ouvrage si curieux, est regardée par les modernes comme un recueil d'usages barbares, indignes d'un siecle poli; il ne nous en reste de vestiges que dans quelques Provinces méridionales, où les Magistrats proposent encore au peuple, à certains jours de l'année, des prix de la joûte, de la lutte, de la course, des sauts, de l'arbalête. Cet objet mériteroit peut-être plus qu'on ne pense, l'attention du Gouvernement. Rien n'est capable de dégager le corps & de réveiller le courage des jeunes gens, comme ces sortes de jeux; & l'on formeroit d'avance, en les multipliant, des Soldats lestes & tout aguerris. Enfin, l'Hygieine parut toujours à tous les Maîtres de l'Art, d'un intérêt si grand pour l'humanité, qu'il n'est

point de claſſes de Citoyens à qui l'on n'en ait donné des préceptes analogues à leur état. *Zerbi*, *Anſelme*, *De Bacquerre*, *Hoffman*, *Steiner*, en donnent aux vieillards: *Truncon*, *Ettmuller*, *Locke*, *Cozamero*, le même *Hoffman*, en ont laiſſé de particuliers aux femmes enceintes, aux nouvelles acouchées, aux enfans nouveaux nés : *Ficini*, *Hollyng*, *Plempi*, *Wedel*, *Bayer*, ſans parler de l'ingénieux *Tiſſot*, en tracent aux Gens de Lettres & de cabinet, aux Gens de Robe, à toute perſonne ſédentaire qui travaille d'eſprit. *Porti* conſacra les ſiens aux Militaires : *Montagnana* parle pour les Marins; *Gratarole* pour les voyageurs: *Pleti* preſcrit un régime particulier pour chaque ſaiſon de l'année, pour chaque âge de la vie: *Heiſter* écrit pour la conſervation des domeſtiques & des eſclaves; *Ramazzini* pour celle des Princes & des grands Seigneurs, & le même s'eſt occupé du maintien de la ſanté de cette portion précieuſe & diſtinguée du ſexe, qui dans le fond de ſes retraites ſacrées, ſe fait une gloire de l'oubli du monde.

On a fait plus : on a quelquefois revêtu l'Hygieine des ornemens de la Poëſie. Nous avons un Poëme de l'an 1524, intitulé, *Helii Eobani heſſi bonæ valetudinis conſervandæ præcepta*. *Baptiſte Fiera* fit paroître peu de temps après, une *Hygieine Botanique* en vers élégiaques aſſez mauvais. *Louis Cornaro* a mis

en rimes italiennes un *Eloge de la ſobriété*, traduit enſuite en vers françois. *L'Ecole de Salerne*, que le grand nombre d'éditions, de Commentateurs & de Traducteurs ne ſauroient rendre eſtimable aux gens éclairés, eſt un des plus anciens monumens que nous ayons en ce genre; mais, comme je l'ai déja fait preſſentir, la plupart des Ouvrages qu'on nous a laiſſés ſur l'Hygieine, ou n'en ſont que des parties, des diviſions, des ébauches; ou ſont pleins d'idées ſyſtématiques, de préjugés vulgaires, d'erreurs du temps, de faux principes. Il falloit donc, d'après les progrès ſurprenants qu'a faits l'Art de la Médecine depuis moins d'un ſiecle, élaguer, remplir, commenter, interpréter, réfuter le plus grand nombre de ces Hygieines antiques, ou former un Code complet de Médecine préſervative, digne d'être avoué de la Nature & de l'expérience, & fait pour fixer, en cette partie, la confiance & la croyance des hommes. Ce dernier moyen étoit tout enſemble le plus deſirable & le plus avantageux, & M. Geoffroy l'a pris. Remplir utilement ſon objet étoit l'ouvrage d'un homme éclairé; joindre à ſon utilité tout l'agrément dont il étoit à peine ſuſceptible, ne pouvoit être que celui d'un génie laborieux. Ce qui ſurprend les perſonnes qui ſavent combien un des Médecins de la Capitale le plus employé, ſe trouve peu de temps de reſte pour donner

au repos, c'eſt de voir ſortir du cabinet de M. Geoffroy des productions auſſi conſidérables, qu'il n'à pu faire que le microſcope ou la lyre à la main.

Mais de peur d'oublier que nous n'avions nullement deſſein de faire une Préface, finiſſons par donner une idée ſuccinte de chacun des Livres du Poëme dont nous donnons ici la Traduction.

Les Amateurs de la Phyſique expérimentale ſeront charmés de voir, avec quelle force & quel agrément, ſont dépeints dans le premier, les effets ſurprenants de la gravité & de l'élaſticité de l'air; comment la force active de cet élément, ſi long-temps ignorée, eſt enfin parvenue à notre connoiſſance; comment ſes différentes modifications forment les ouragans, les tempêtes, les orages, & ſont variées ſelon la diverſité des ſaiſons & des climats; combien la maniere d'être des corps vivants eſt dépendante de ſon influence. La deſcription de la peſte qui termine la premiere diviſion de cet Ouvrage, & que l'on peut mettre entre celle de *Lucrece* & de *Virgile*, ſemble avoir ſervi de modéle à cet admirable tableau que l'on voit dans l'Egliſe de Saint Roch. L'une parle à l'eſprit comme l'autre parle aux regards; & vous ne pouvez lire l'une & contempler l'autre, ſans partager les ſouffrances des malheureux dont ils nous retracent les tourmens.

Vous trouverez dans le second Livre, qui traite des alimens & de leurs différentes propriétés, outre des morceaux intéressants sur le spectacle de la Nature, sur sa fécondité, sur sa prodigalité à l'égard des hommes, sur la vie frugale des premiers humains, sur l'intempérance des modernes, sur la culture de la terre, sur la naissance des fleurs & des fruits, sur l'art de moudre les grains & de faire le pain, sur cette foule prodigieuse d'animaux de toutes les tailles, de toutes les formes, de toutes les especes, qui rampent, qui courent, qui volent, qui nagent; sur l'abondance, sur la disette: vous trouverez, dis-je, le méchanisme de la digestion aussi clairement qu'heureusement rendu. Vous serez de même charmé de la chaleur avec laquelle l'Auteur réveille, dans deux endroits différents, la commisération des riches envers les indigens.

Le troisiéme Livre nous apprend à connoître les bonnes ou mauvaises qualités des différentes boissons, dont les hommes font usage. Quoique l'Auteur regarde l'eau comme la plus salutaire, comme le meilleur des dissolvans, il nous avertit de nous méfier de toutes ces eaux où quelques parties hétérogénes paroissent s'être introduites. Il en indique les dangers, par les funestes effets que l'expérience leur a vu produire. Il met de ce nombre les eaux minérales, médicinales elles-mêmes,

quand on en uſe à contre-temps & ſans beſoin; enfin, il nous indique quelques moyens indubitables & faciles de reconnoître la meilleure eau potable; il fait, dans de très-jolis vers, l'éloge de celle de la Seine, & lui donne même, dans une eſpece d'enthouſiaſme poëtique, toutes les propriétés des eaux d'Aganippides. Les qualités du vin ſont judicieuſement appréciées dans les articles ſuivants. Les bons effets qu'il produit, les déſordres qu'il cauſe, les agrémens qu'il procure, y ſont vivement rétracés. Les vins de différente nature & de différents climats, obtiennent enſuite le degré d'eſtime & de préférence qu'ils méritent. Le cidre, la bierre, les liqueurs ſpiritueuſes piquent & ſatisfont tour à tour la curioſité du Lecteur. La troiſiéme diviſion de ce Livre eſt conſacrée au thé, au caffé, au chocolat. L'origine des propriétés de la premiere de ces plantes étrangeres, eſt une fiction fort ingénieuſe. Le morceau qui traite du caffé, feroit lui ſeul un petit Poëme complet. Il en a la coupe, les dimenſions & les parties. Les faits de pure imagination y ſont très-adroitement reſſortir la vérité. La proſcription du vin dans tout l'Empire de Mahomet; le courroux de ce Dieu contre ce faux Prophete; le traité d'accommodement par lequel le caffé remplace le jus de la treille, y ſont décrits en traits de feu. Rien n'eſt plus fleuri que la

defcription de ces bofquets de l'Arabie, formés de l'arbre qui produit le caffé. L'on peindroit d'après elle, fans le connoître, l'arbre, la fleur & le fruit. Le méchanifme de la génération des plantes, que le Poëte explique d'après celui de la génération du caffé, prend fous fon pinceau tous les caracteres de l'amour & de la volupté. La partie didactique eft elle-même très-brillante & très-ornée. L'article du chocolat termine agréablement ce Livre intéreffant. Il eft fans doute bien des perfonnes, qui d'après ce qui s'eft dit pour & contre l'ufage des différentes liqueurs, ne fachant à quoi s'en tenir, feront charmées de les voir ici mifes à leur jufte & véritable valeur.

Le quatriéme Livre débute par un précis fuccinct du fyftême du monde, & des loix invariables felon lefquelles les corps lumineux fe meuvent. L'édifice du corps humain n'eft, dit l'Auteur, qu'une répétition de l'univers entier. Il ne fubfifte qu'à la faveur d'un mouvement perpétuel, & de la circulation non interrompue des humeurs. Mais, ajoute-t-il, ces mouvemens indépendants de notre volonté ne fuffifent pas pour la confervation de notre fanté. Il faut que, de notre plein gré, nous prenions de l'exercice. La molleffe & l'indolence des modernes font enfuite mifes en comparaifon avec l'activité des anciens, avec leur amour pour l'Art de la Gymnaftique. Nous

ne devons, pourſuit-il, la plupart de nos maladies qu'au peu de mouvement que nous nous donnons. Il nous avertit cependant d'éviter de tomber dans l'excès oppoſé. Le portrait qu'il nous fait des malheureux, contraints de forcer journellement le travail pour ſubſiſter, doit nous engager à ſuivre les loix de la modération. Deux exemples viennent à l'appui de cette derniere propoſition. Dans le premier, il nous met ſous les yeux ces Ouvriers qu'un travail aſſidu n'a fait que rendre plus forts & plus nerveux ; dans le ſecond, il nous fait voir comment le foible tempérament d'un jeune homme ſe fortifie, à meſure qu'on lui donne la liberté de prendre de l'exercice. Il laiſſe même preſſentir que l'exercice donne à l'ame une plus forte trempe. La tirade ſur la chaſſe du Roi, qui vient enſuite, eſt un morceau très-agréable & très-bien amené.

Mais comme l'on peut être ou d'une complexion ſi foible, ou ſi fort exténué par la maladie, qu'on ne puiſſe prendre ſans danger, un exercice tant ſoit peu violent ; le Poëte en décrit de peu fatigants pour les plus infirmes même, juſqu'à ce que fortifiés par eux, ils puiſſent par degré, parvenir aux plus laborieux. Enfin, après avoir donné quelques avis particuliers qu'il faut lire, & fait l'éloge des bains habituels en uſage chez les anciens, il termine

ce Livre par la deſcription des effets merveilleux qu'operent les bains d'eaux minérales, & par l'indication des circonſtances qui rendroient, à certains temps, les bains d'eau douce dangereux.

Le ſommeil & la veille ſont l'objet du cinquiéme Livre. Le Poëte ſuppoſe que, fatigué de la carriere qu'il a déja fournie, il a beſoin de quelque repos pour mieux reprendre le travail. En conſéquence il s'aſſoupit, il s'endort, il ſommeille ; & ſemblable à ces ſomnambules qui travaillent tout en dormant, il trouve à ſon reveil les matériaux tous prêts à mettre en œuvre. Vous admirerez entr'autres choſes, dans ce ſommeil Poétique, ces vers de l'harmonie imitative, qui rendent ſi bien l'approche de Morphée.

En volat : irrepit languenti lumine ſomnus,
Dormitantique ora amplo diſtendit hiatu.

Le morceau qui ſuit ſur le méchaniſme du ſommeil, fera plaiſir au Lecteur qui veille ; mais il le fera frémir ſur les dangers qu'il court tandis qu'il dort. Cependant la néceſſité de dormir eſt abſolue, & ſi le trop de ſommeil entraîne avec lui bien des déſordres, l'inſomnie naturelle ou forcée n'eſt pas ſujette à de moins grands inconvéniens. Le corps n'en eſt pas ſeul la victime. Les fonctions de l'ame en ſont elles-mêmes troublées. L'Auteur entre là-deſſus

dans un détail très-intéreſſant. On jugera la Poëſie capable de triompher des plus grandes difficultés, quand on aura lu le morceau de Métaphyſique, dans lequel la vérité & la fauſſeté des idées & des jugemens ſont expliquées, par les accords ou les diſſonances des tons harmoniques d'un inſtrument à cordes. Le ſommeil qu'on a trop ſouvent rejetté, pourſuit l'Auteur, s'obſtine à ſon tour à ne plus revenir au beſoin: l'âcreté du ſang, enflammé par l'inſomnie, ne ſauroit être tempérée par les remédes les plus rafraîchiſſants, par le ſuc des plantes les plus froides. Il parle, à leur occaſion, du *nenuphar*, dont il tire une metamorphoſe digne d'Ovide lui-même. Après quelques préceptes ſur l'eſpace de temps que chacun doit accorder au ſommeil, ſelon ſon âge, ſon ſexe, ſon tempérament, il nous prouve invinciblement que la nuit eſt le ſeul temps qui puiſſe nous rendre le ſommeil ſalutaire. La vie réguliere des habitans de la campagne, comparée à la vie diſſolue d'un jeune Sybarite citadin, forme un contraſte qui rend ce dernier article très-agréable & très-orné.

Le ſujet du ſixiéme Livre étoit fait, non-ſeulement pour décourager un Poëte, mais encore pour le faire échouer dans ſon entrepriſe. Qui ne croiroit en effet, avant de l'avoir lu, qu'il eſt impoſſible de parler d'une maniere noble & poëtique de ce nombre prodigieux d'excrétions & ſécrétions du corps humain, ſi

viles pour la plupart, qu'on ne ſauroit, dans certaines langues, les nommer honnêtement? Les grands motifs font diſparoître les grandes difficultés. L'Etre Suprême, qui créa ce vaſte Univers, dit l'Auteur, ne dédaigne pas de veiller à la conſervation du plus petit inſecte; rien, à ſon exemple, ne doit nous paroître vil, quand il s'agit de conſerver la ſanté des hommes. Le méchaniſme des ſecrétions, par lequel le Poëte entre en matiere, eſt auſſi clairement qu'élégamment expliqué, par la comparaiſon du crible & du ſable qu'on y fait paſſer. L'uſage des différentes humeurs & des excrétions, leurs bons ou mauvais caracteres, les prognoſtics qu'on en peut tirer dans l'état de maladie & de ſanté, les moyens d'en déterminer la nature, d'en fixer la meſure & d'en diriger les effets par le régime, ſont autant de ſecrets de l'Art révélés par la vérité même. Je ne parlerai point de l'article *de Venere*. On le lira certainement, ou l'on n'aura pas cet Ouvrage en ſa poſſeſſion. Quant à moi, je l'ai traduit de maniere qu'il puiſſe être lu de tout le monde. Au reſte, je dirai de lui ce que *Jean-Jacques* a dit de ſa *Nouvelle Héloïſe*. « Si vous commencez à le lire, liſez-le tout » entier ». J'ajouterai même: « Si vous êtes » d'état à ne le point lire, liſez avant le reſte, » les douze derniers vers ».

Les affections de l'ame forment la derniere

partie de l'Ouvrage. Le moral a dans l'homme, un tel empire ſur le phyſique, qu'en vain ce dernier ſeroit des mieux conſtitués, ſi le premier ne détermine l'heureux effet des cauſes ſecondes, pour la conſervation de l'être entier. Ce n'eſt que par l'unanimité de ces deux principes en nous, que le libre exercice de notre volonté nous devient un don précieux du Ciel. Autrement, c'eſt une épée à deux tranchants entre les mains d'un furieux. Mais ſi l'être phyſique eſt dans la ſouffrance, l'être moral y participera malgré lui. Cette dépendance réciproque de l'ame & du corps, cette action & réaction alternatives de l'une ſur l'autre, forment les ſenſations, dont vous trouverez le méchaniſme bien expliqué dans les premiers vers de ce Livre. Le Poëte y fait voir enſuite, que la force des ſenſations dépend, ou du degré de force des impulſions, ou du degré de mobilité des fibres, par l'organe deſquelles les impreſſions parviennent juſqu'à l'ame. D'heureuſes comparaiſons, des exemples bien choiſis viennent à l'appui de cette double propoſition. Mais comme l'ame peut, en conſéquence, recevoir un nombre infini de modifications différentes, l'Auteur les réduit à deux chefs principaux, qui ſont le plaiſir ou la douleur ; d'où naiſſent la joie ou la triſteſſe, l'amour ou la haine. La joie, continue-t-il, eſt en général avantageuſe, & la triſteſſe nuiſible à la ſanté

du corps. Il en donne deux preuves, tirées de l'histoire du regne présent, faites pour nous rappeller tout ensemble un triste & doux souvenir. Cependant une joie trop vive, un amour trop violent peuvent produire sur le physique de l'homme les plus funestes effets ; parce que ces deux sentimens de l'ame rentrent alors dans la classe des affections déréglées. Vous lirez avec intérêt le morceau sur les bons ou mauvais effets de l'amour. Vous frémirez de ceux de la haine, de la colere, de la fureur. Vous desirerez d'éprouver ceux de l'espérance. Vous chercherez à vous prémunir contre ceux de la peur. Vous ne vous glorifierez pas, comme bien des gens, d'une trop grande délicatesse, d'une trop grande sensibilité de nerfs. Vous rendrez justice à la droiture de l'Auteur sur le témoignage favorable qu'il rend à l'Art de l'Inoculation. Vous desirerez du moins de pouvoir vous gouverner suivant les sages loix qu'il vous prescrit.

Quant à moi, Traducteur, quoiqu'en cette qualité je ne doive pas me faire un grand mérite de mon Ouvrage ; il n'est pas moins vrai de dire qu'il falloit être tout ensemble Homme de Lettres & Médecin, pour réussir dans la Traduction que je donne ici. Je suis l'un & l'autre ; mais peut-être le suis-je trop peu pour pouvoir me flatter d'avoir rempli mon objet à la satisfaction des Connoisseurs.

Mon

Mon premier deſſein fut de traduire mon Auteur en vers François. Je n'y renonce que pour ſatisfaire plus vîte l'empreſſement d'un grand nombre de perſonnes d'un ſexe ingénieux, qui n'ayant pas l'uſage de la Langue Latine, brûle du deſir de connoître un Ouvrage dont on lui dit tant de bien.

Les Amateurs de la Poëſie Françoiſe ne ſeront peut-être pas fâchés de voir ici quelques morceaux de ce Poëme rimés en notre Langue. Ils jugeront du parti qu'une meilleure plume que la mienne, l'élégant Traducteur des Géorgiques, par exemple, en auroit pu tirer pour la gloire de notre idiôme. Si mon inſuffiſance pouvoit réveiller la confiance de quelque Athlete & l'engager à mieux faire que moi, je ferois volontiers le ſacrifice de mon amour propre pour applaudir à ſa réuſſite. Voici comme je rendois le début de notre Poëme.

Plein de l'eſprit du Dieu qu'on adore à Claros,
Qu'un Emule d'Homere exalte nos Héros;
Qu'un nouveau Théocrite, aux Nymphes des Bocages,
Chante de nos Bergers les tendres brigandages;
Que le Dieu des Amans & le Dieu des Guerriers
Couronnent l'un de myrthe & l'autre de lauriers;
Pour moi, dans le tranſport d'un plus généreux zéle,
Je m'ouvre vers le Pinde une route nouvelle;
Je fais la guerre aux maux qui menacent nos jours;
Et chante l'heureux Art d'en prolonger le cours.

Toi, qui par ta valeur & ta brillante lyre,
Fais craindre tout enſemble & chérir ton empire:
Toi, qui perças les flancs de l'horrible Dragon
Qui répandoit au loin ſon funeſte poiſon,
Viens, Phœbus, & ſur moi jette un regard proſpére.
Mon Art, l'Art de guérir te reconnoît pour pere,
Et ſur ton front brillant des attraits d'Adonis,
Les baumes de la terre aux lauriers ſont unis.
Viens, donne à mes accords ce charme inexprimable,
Qui range les Eſprits ſous ton empire aimable,
Pour que, dans tous les cœurs, l'auguſte Vérité
Coule ainſi qu'un nectar par ta main apprêté.
Et toi, fils d'Apollon, Oracle d'Epidaure,
Que malgré Jupiter tout l'Univers adore;
Toi, qui forças la mort de rendre ſon butin,
Préſide à mon Ouvrage & régle ſon deſtin.
Vous enfin, qu'il admet à ſes profonds Myſteres,
Illuſtres Médecins, quand vos devoirs auſteres
Forceront le repos de demander ſes droits,
Daignez prêter l'oreille aux accens de ma voix.

La tranſition par laquelle le Poëte, dans le Livre troiſiéme, paſſe des différentes boiſſons, au thé, au caffé & au chocolat, produit ſur le Lecteur un effet comparable à celui du caffé lui-même à la ſuite d'un feſtin.

Mais, tandis que je cherche à gagner le rivage,
Bacchus en pleine mer de nouveau me rengage.
Ce n'eſt pas ce Bacchus ſous les traits d'un enfant,
Mais ſous l'aſpect d'un Dieu terrible & triomphant.

Le pampre va flottant sur son front redoutable :
De ses fiers compagnons la troupe formidable,
Marche autour de son char, qu'avec rapidité,
Traînent le lynx docile & le tygre dompté.
C'est dans cet appareil qu'il me dit de le suivre,
Pour chanter trois liqueurs, dont lui-même il s'enivre ;
Le Thé, le Chocolat & ce jus plein d'appas
Qui termine toujours les plus brillants repas.
Qui pourroit, ô Bacchus ! résister à ces charmes
Qui te rendent encor plus puissant que tes armes ?
Tu ranimes nos sens, rallumes nos desirs,
Et réveilles en nous l'aiguillon des plaisirs.
Tu bannis de nos cœurs la crainte & la tristesse ;
De l'outrage des ans tu venges la vieillesse.
Tu veux, quoique comblés de tes présens divers,
Qu'il nous en vienne encor des bouts de l'Univers ;
Et ces dons précieux, monumens de ta gloire,
Vont dans tous les climats publier ta victoire.

Voici par quelle heureuse fiction l'Auteur fait honneur à Bacchus des vertus & des propriétés du thé.

Bacchus, pour célébrer ses victoires brillantes,
Parcouroit sur son char les régions brûlantes
Qu'il venoit de soumettre à son pouvoir divin.
Ses Gardes enivrés de plaisirs & de vin,
Chantoient à haute voix sa gloire & sa conquête,
Quand le laurier sacré qui couronnoit sa tête,
Vint à se dessécher aux ardeurs du Soleil.
De son zéle à l'instant chacun prenant conseil,

S'intrigue, cherche, va, vient, court à l'aventure:
Siléne en fait autant sur sa lente monture.
C'est à qui trouvera des feuillages nouveaux,
Pour recouvrir le front de ce divin Héros.
Quant au laurier, jamais on n'en voit sur ces rives:
Daphné toujours en proye aux craintes les plus vives,
Semble fuir un pays qu'éclaire de si près
Le Dieu qui fut jadis épris de ses attraits.
Siléne cependant trouva sur son passage
Un arbre, qu'on eût pris au dessein du feuillage,
Pour un jeune plançon de l'arbre de Daphné;
Et d'un de ses rameaux Bacchus fut couronné.
Mais dès qu'il eut touché sa blonde chevelure,
Il acquit des vertus, il changea de nature.
Riches de ce trésor, depuis cet heureux jour,
Les Peuples Indiens fournissent à leur tour
Aux autres Nations un nectar salutaire,
Qu'ils cherchoient autrefois loin de leur Hémisphère.

La maniere dont le caffé prit la place du vin dans tout l'Empire Ottoman, n'est ni moins poëtique, ni moins bien imaginée.

Mais l'Inde a sa rivale & la brûlante Afrique
Nous fait, d'une autre part, un présent magnifique.
C'est son heureux climat qui produit le caffé.
Au feu de ce nectar le génie échauffé,
A déja plusieurs fois célébré sa mémoire.
L'Hippocrène, ô Phœbus! perd beaucoup de sa gloire:
Ton jus, Dieu des Buveurs, s'avilit chaque jour,
Et le Caffé ne sort d'un si lointain sejour,

Que pour charmer les goûts de l'un à l'autre pole.
De l'Arabe insensé le tyran & l'idole,
Mahomet, autrefois forma l'affreux dessein
D'abattre les Autels du puissant Dieu du Vin.
Dans sa noire fureur, ce Fanatique insigne,
Fit dans tous ses Etats déraciner la vigne;
Il proscrivit son jus & punit les Buveurs.
Dieux! qu'un tel attentat pensa coûter de pleurs!
Les Satyres fougueux, les Bacchantes terribles,
Prêts à venger leur Dieu, poussent des cris horribles.
Ils parcourent les champs une torche à la main:
Bacchus suffit à peine à son courroux divin.
Mahomet effrayé du coup qui le menace,
Feint de se repentir, gémit, demande grace;
Mais téméraire, impie, & faux tout-à-la-fois,
Il refuse à Bacchus de rentrer dans ses droits:
Tant il craint les effets d'une liqueur active,
Si propre à fomenter (*) sa fureur convulsive!
Cependant, pour calmer un trop juste courroux,
Il substitue au vin un breuvage plus doux;
Le Caffé prend sa place, & toute l'Arabie
L'adopte dès ce jour pour sa boisson chérie.

La description de la chasse du Roi, qui fait un des plus jolis morceaux du Livre quatriéme, intéressera toujours, si médiocrement qu'elle soit rendue. Elle vient à l'appui de la nécessité d'un exercice convenable.

(*) Mahomet tomboit du haut-mal.

LOUIS, de ſes Sujets l'amour & les délices ;
Doit ſa vigueur conſtante à de durs exercices.
On le voit chaque jour, intrépide Chaſſeur,
Preſſer les flancs poudreux d'un courſier plein d'ardeur.
Le premier ſon des cors frappe à peine l'oreille,
Qu'il part, que devant lui tout s'anime & s'éveille.
Le timide chevreuil, le ſanglier fougueux,
tombent également ſous ſes coups vigoureux.
Le cerf que le Chaſſeur de toutes parts aſſiege,
Laſſé, fondant en pleurs, tombe enfin dans le piege.
En vain pour ſe ſouſtraire à ſon funeſte ſort,
Combat-il quelque temps & les chiens & la mort ;
Il ſuccombe, il périt, on ſonne ſa défaite,
L'on emporte ſa tête en battant en retraite,
Et cet fut un honneur pour cet hôte des bois
D'avoir fait le plaiſir du plus puiſſant des Rois.
Pendant tout ce temps-là le Faune, le Satyre
Devance, ou ſuit les pas de ce Roi qu'il admire.
A la majeſté ſeule empreinte dans ſes traits,
Il reconnoît en lui l'Arbitre des forêts.
La Dryade naïve & la Nymphe ingénue
Sentent à ſon aſpect une flamme inconnue ;
Et l'Echo retentit des applaudiſſements
Que ſa dextérité reçoit à tous moments.
Il eſt juſte en effet, que la chaſſe conſpire
A ſoulager LOUIS du fardeau de l'Empire :
LOUIS, qui rédoutable & clément à la fois,
Gouverne ſes Sujets par de ſi douces Loix ;
Qui, du bras dont il ſut conquérir des Provinces ;
Se plut à cimenter l'accord entre les Princes,

Et qui maître de ſoi préfére, en vrai Héros,
L'olivier de la paix à des lauriers nouveaux.
Mais, pour alimenter ſon courage intrépide,
Il lui faut de ces jeux où le Dieu Mars préſide.
Des troupes de Guerriers, ſous divers Etendarts,
Y cherchent à fixer ſes auguſtes regards.
Les Dames ſans frayeur y voient briller les armes,
Et le ſpectacle encor s'embélit de leurs charmes.

La métamorphoſe d'une Nymphe de Diane en Nenuphar, ſe ſait diſtinguer parmi les portraits & les tableaux agréables dont abonde le cinquiéme Livre. La voici :

Cupidon indigné de voir, qu'avec conſtance,
La Déeſſe des bois dédaigne ſa puiſſance,
Saiſit ſon arc, le bande, y met un trait vainqueur;
Et ſe tient aux aguets pour lui percer le cœur.
Il ſemble avoir trouvé le moment favorable :
Le trait part, fend les airs, paroît inévitable;
Mais, par un mouvement auſſi leſte qu'heureux,
Diane ſe ſouſtrait à ce coup dangereux.
Il porte cependant, & perce derriere elle,
De ſa brillante Cour la Nymphe la plus belle.
Elle éprouve à l'inſtant les effets d'un poiſon,
Qui dévore ſon cœur & trouble ſa raiſon.
Que fera-t-elle? Hélas! le feu qui la conſume,
Eſt plein tout-à-la-fois d'attraits & d'amertume.
La ſévére pudeur & le deſir brûlant
Se livrent dans ſon ame un combat violent.

Tantôt la chasteté vient, en versant des larmes,
Lui demander ses droits, lui retracer ses charmes.
Tantôt, par un penchant qui domine à son tour,
Elle maudit les loix qui proscrivent l'amour.
Dans cet état affreux elle fuit ses compagnes :
Elle parcourt en pleurs les bois & les montagnes.
Le jour, ses cris perçans font gémir les échos :
La nuit ne reparoît que pour aigrir ses maux.
O Pudeur ! ô Vertu ! si tu fus offensée,
Si tu n'a pas toujours occupé ma pensée,
Mon cœur est seul coupable, & fidéle à ta loi,
Mon corps est encor pur, encor digne de toi.
Qu'il périsse innocent, reçois-le pour victime ;
Que l'onde efface en lui jusqu'à l'ombre du crime.
Elle dit, & soudain s'élança dans les flots.
Sa chûte fit gémir & les Nymphes des eaux,
Et les Nymphes des bois, & Diane elle-même,
Qui loin de la livrer à son malheur extrême,
Prétendit, au contraire, en la changeant en fleur,
Eterniser ce trait d'une rare pudeur.
Nymphea fut le nom & simple & magnifique,
Que reçut en naissant cette fleur aquatique.
Les joncs & les roseaux lui formant un pourpris,
Relevent la blancheur qu'elle dispute au lys.
Sa tige qui produit des racines profondes,
S'élance noblement hors du cristal des ondes.
De grands fueillages verds s'élevent à l'entour ;
Le vent craint de troubler la paix de son séjour ;
Le flot n'y gâte point le gazon du rivage,
Et l'onde en murmurant semble lui rendre hommage.

Mais, pour mieux atteſter ſa haine à Cupidon,
Diane la rendit un vrai contre-poiſon.
Elle fit que ſon jus eût le pouvoir d'éteindre
Ces feux, que la pudeur ne peut ſouvent contraindre,
Et qu'on pût en tirer ce prompt ſoulagement,
Que ſa Nymphe chercha dans le froid élément.

Le morceau *de Venere*, qui termine le ſixiéme Livre, paroiſſoit à bien des perſonnes un des plus difficiles à traduire, ſuppoſé qu'on voulût le gazer ſans s'écarter du texte. C'eſt cette difficulté que je me ſuis efforcé de vaincre tant en proſe qu'en vers. L'Auteur, après avoir décrit les différentes ſécrétions du corps humain, ſujet ingrat & capable de mettre Apollon lui-même en défaut, ſe félicite ainſi d'avoir atteint un but plus agréable.

Depuis aſſez long-temps la Muſe qui me guide,
Me force de marcher par un ſentier aride,
Sur des rochers couverts de frimats éternels,
Nourri du ſeul eſpoir d'être utile aux mortels.
Une Divinité de mille attraits pourvue,
La charmante Vénus s'offre enfin à ma vue.
Elle ſéme de fleurs un chemin ſans détours,
Et s'offre à me conduire au Temple des Amours.
Je te ſuis ſans efforts, adorable Déeſſe,
Mere des vrais plaiſirs, aimable enchantereſſe,
Toi, qui verſes ſur nous l'oubli de nos malheurs,
Et fais que les vaincus chériſſent leurs vainqueurs.

Toi, qui ne nous portant que de douces atteintes;
Reproduis par tes feux les races presque éteintes.
C'est toi, Reine des Cœurs, adorable Cypris,
Qui fais que l'Univers renaît de ses débris.
La Nature sans toi, vieillissant toute entiére,
Ne seroit plus bientôt qu'un vaste cimetiére;
Mais tu régnes sur nous par de trop douces loix,
Pour que l'être animé soit rebéle à ta voix.
Ton suprême bonheur est de peupler la terre:
Tu subjugues le tygre & domptes la panthere.
Le lion sous ta main baissant son front sanglant,
Leche à tes pieds les fers qu'il reçoit en tremblant;
L'oiseau qui fend les airs, plus prompt que la pensée,
Le poisson fugitif dans son onde glacée,
L'insecte imperceptible & le reptile affreux
Révérent ton empire & brûlent de tes feux.
Mais, si réglant tes droits sur ceux de la Nature,
Tu chéris d'un cœur pur l'offrande simple & pure;
Tu rejétes les vœux & le profane encens
De tout Mortel, dont l'ame est l'esclave des sens;
Et nourrissant de fiel l'impudique licence,
Tu repais de douceurs la chaste jouissance.

Mais, outre que l'Amour exige des vertus,
Tout âge n'est pas fait pour les jeux de Vénus.
De même que l'enfance & la lente vieillesse,
Bientôt aux champs de Mars, sentiroient leur foiblesse;
Ainsi faut-il que l'âge ait mûri nos ardeurs,
Pour soutenir souvent l'assaut du Dieu des Cœurs.
Je dis plus: la Nature attentive & prudente,
Allume par degrés notre flamme naissante.

Elle déſigne même à des traits non douteux,
L'heureux âge où l'on peut former de tendres nœuds.
D'un jeune adoleſcent la voix rauque & ſauvage
Nous dit que la Nature achéve ſon ouvrage.
Sa force, ſon ardeur, ſon air, ſes traits, ſon teint
Déterminent ſon ſexe autrefois incertain.
Bientôt d'un fin duvet la féconde racine
Nuance ſon menton, ſes bras & ſa poitrine.
Il ſent qu'il eſt pourvu d'un organe nouveau;
Le ſexe lui paroît plus aimable & plus beau;
D'autres objets enfin rempliſſant ſa penſée,
Il ſe dit, je ſuis homme & l'enfance eſt paſſée.
De ſon côté la jeune & naiſſante beauté
Commence à reſpirer l'air de la volupté.
Vénus pare ſon ſein des roſes de Cythère.
Chaque retour ſur ſoi lui dévoile un myſtère.
Ses doutes, ſes ſoupçons, ſa pudeur, ſes deſirs
Annoncent que ſes ſens ſont murs pour les plaiſirs.
Gardez-vous cependant d'unir leurs deſtinées
Dans la premiere ardeur de leurs tendres années.
Tel que l'arbre qui porte un fruit prématuré,
Le fruit de leurs amours naîtroit dégénéré.
Si le Ciel vous doua d'un rayon de ſageſſe,
Fuyez encor l'Hymen dans la froide vieilleſſe.
Voyez-vous dans l'excès de ſa témérité,
Ce vieillard épouſer cette jeune beauté,
L'Amour qui le flatta de ſes faveurs barbares,
Lui fit, pour un moment, oublier ſes catharres:
Mais Vénus qui lui fait un travail de ſes jeux,
Enflamme ſes deſirs, ſans ſeconder ſes vœux.

Il ſuccombe à l'effort, & tout couvert de honte,
D'encenſer un Autel où jamais il ne monte,
Le malheureux emploie à fondre ſes glaçons
Ou l'âpre cantharide ou ſemblables poiſons :
Mais bientôt l'hétiſie & ſa ſuite fatale
Précipitent ſes pas vers la rive infernale;
Ou, s'il nait d'un tel pere un triſte & foible enfant,
Dès ſa premiere aurore il touche à ſon couchant.

Après avoir conclu qu'il faut que le tempérament ſoit formé pour être vraiment digne de célébrer les Fêtes de l'Hymen, le Poëte pourſuit ainſi :

Les divers habitans du terreſtre ſéjour
Reſſentent par accès les tranſports de l'Amour.
Il a pour eux ſon temps. L'homme ſeul eſt le maître
De réprimer ſes feux ou de les faire naître.
Cependant, quoiqu'armé de toute ſa raiſon,
L'Amour domine l'homme à certaine ſaiſon.
Quand les froids de l'Hiver endorment la Nature,
Que Flore eſt ſans couronne & les prés ſans verdure,
L'Amour près de Vénus a les membres glacés,
Son arc eſt détendu, ſes traits ſont émouſſés.
De même, quand le Chien, par ſa brûlante haleine
Embrâſe les rochers & déſſeche la plaine,
Pour les jeux de l'Hymen tous les ſens peu diſpos,
Se plaiſent à croupir dans un lâche repos.
Mais lorſque le Printemps raméne le Zéphire,
Que de Flore & Pomone il embélit l'Empire,

Ou lorſque la Balance, au déclin des chaleurs,
Reverdit le gazon & reléve les fleurs,
L'Amour renaît en nous; une plus vive flamme,
Par l'organe des ſens, ſe gliſſe dans notre ame;
Nous avons plus d'ardeur dans l'amoureux débat;
Nous pouvons plus ſouvent retourner au combat.
Au retour des Zéphirs, l'oiſeau plein d'alégreſſe
Célébre par ſes chants le Dieu de la tendreſſe.
Le tygre, le taureau, le lion indompté
Ne reſpirent alors qu'amour, que volupté.
Enfin, c'eſt au Printemps qu'un doux lien engage
L'animal domeſtique & la bête ſauvage.
Les fleurs mêmes, ces fleurs immobiles ſur pié,
S'uniſſent par les nœuds d'une tendre amitié.
L'étamine qu'Amour anime & rend agile,
Répand ſur le piſtil une poudre ſubtile.
Le piſtil à ſon tour ſenſible à cette ardeur,
Conçoit de cette poudre & féconde la fleur.
C'eſt ainſi que chaque être inſtruit par la Nature,
Travaille à s'aſſurer une progéniture.
Tant l'Amour a d'empire au retour du Printemps!
C'eſt-là, ſages Mortels, c'eſt-là cet heureux temps
Où les êtres divers, d'une voix unanime,
Vous diſent de brûler d'un amour légitime.

Je finirai par ce trait du ſeptiéme & dernier Livre, par lequel le Poëte met en preuve les effets oppoſés que produiſent ſur nous la triſteſſe & la joie. Jamais fait ne riſqua moins d'être regardé comme apocryphe.

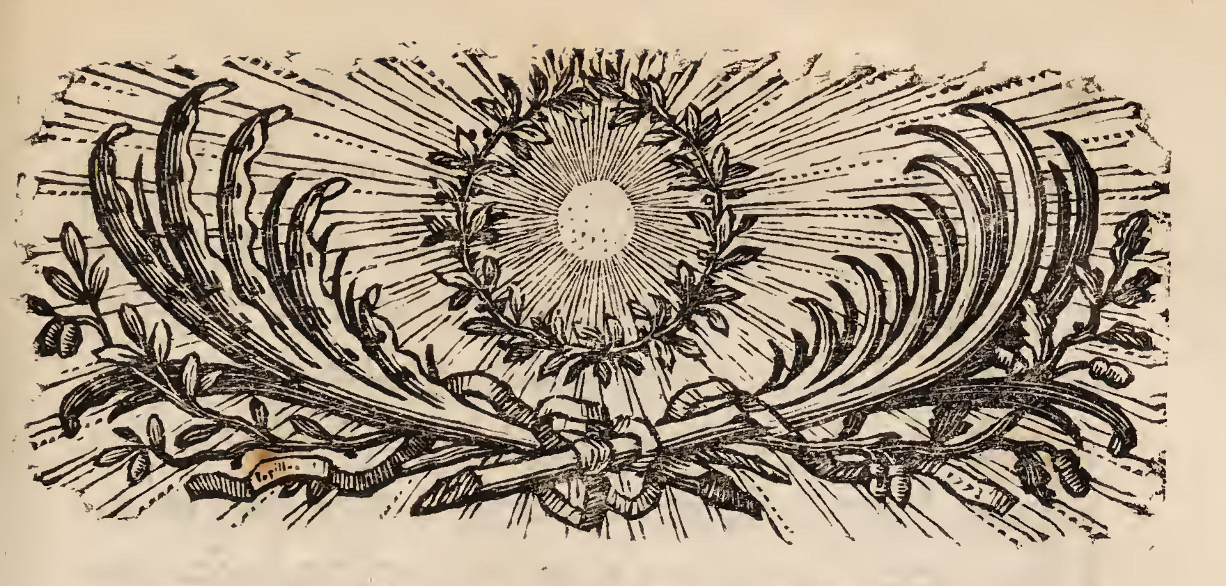
J'ai vu, j'ai vu moi-même, & le ſeul ſouvenir
De ce ſpectacle affreux me fait encor frémir;
J'ai vu, lorſque LOUIS, ce Dieu de la Patrie,
Fut dans les murs de Metz frappé de maladie,
Et qu'un Deſtin cruel, en ces malheureux jours,
Sembloit de ſes exploits vouloir borner le cours;
J'ai vu la France en proye aux plus vives alarmes,
Se nourrir d'amertume & s'abreuver de larmes;
Ses divers Habitans pâles & conſternés,
Chanceloient ſous le poids de leurs os décharnés.
Chacun, pour appaiſer la colere céleſte,
Eût accepté pour ſoi le préſage funeſte;
Les ſacrés Tribunaux, les Temples, les Autels
Etoient comme aſſiégés par les triſtes Mortels.
L'un, des Cieux à grands cris imploroit la clémence,
L'autre reſtoit plongé dans un morne ſilence.
L'enfant, l'enfant lui-même, inſtruit de nos deſtins,
Elevoit au Seigneur ſes innocentes mains,
Et pleurant ſur ſon Roi dans les bras de ſa mere,
Redemandoit au Ciel une tête ſi chere.
Le Tout-Puiſſant enfin touché de nos malheurs,
Releva notre eſpoir & mit fin à nos pleurs.
LOUIS parut renaître; il guérit, & la France
Renaquit elle-même à ſa convaleſcence.

Mais ce n'eſt point à ces morceaux de Poéſie, qui ne devoient pas faire un corps d'Ouvrage, que je ſuis jaloux que les Maîtres de l'Art applaudiſſent; c'eſt pour ma traduction en proſe que j'ambitionnerois cet avan-

tage. Quoi qu'il en arrive, je pourrai toujours me glorifier de deux choſes peut-être uniques. La premiere, de n'avoir pas admis un ſeul *hiatus* dans toute ma proſe; la ſeconde, d'être sûr de ne m'être point écarté du ſens de l'Auteur.



L'HYGIEINE;



L'HYGIEINE;

OU

L'ART

DE CONSERVER LA SANTÉ.

POËME.

LIVRE PREMIER.

De l'Air.

Que la lyre ſublime & la voix mâle des Favoris d'Apollon célebrent, ſur le ton d'Homere, les combats du Dieu Mars, le courage intrépide des Héros & leurs hauts faits guerriers : que d'une voix moins forte & ſur le

pipeau de Théocryte, Mopſus raconte les bizarreries des Bergeres qu'un rien met en courroux & les doux larcins des Amans qu'un rien comble de joie, l'Amour applaudira & les échos des bois & des montagnes ſe plairont à répéter ſes accens. Pour moi, je chante pour être plus utile. L'amour de la vraie gloire m'entraîne audacieuſement vers un ſommet inhabité du Pinde & me fait monter au Parnaſſe par les ſentiers les moins battus. Guidé par l'Art d'Eſculape, je brûle du deſir d'étouffer dès leur naiſſance les germes cachés de nos maladies & de prolonger, par des moyens ſûrs & faciles, la trop courte vie des mortels.

TOI que les charmes de ta lyre & la force de tes traits rendent ſi puiſſant; toi, qui d'une fleche aſſurée, terraſſas ce monſtrueux ſerpent, l'effroi des humains, dont la gueule empeſtée vomiſſoit au loin le poiſon & la mort; je t'implore, ô divin Apollon! car la Médecine ſe glorifie de t'avoir pour pere & les plantes médicinales ſont mêlées aux lauriers qui couronnent ton front glorieux. Viens à mon ſecours, Dieu brillant des vers. Pénetre mon ame d'un rayon de ta paiſible divinité, pour que les hommes, ſéduits par la douceur de mes chants, s'enivrent

de la vérité de mes préceptes, comme d'un nectar apprêté ſur l'Hélicon. Et toi, digne fils de ce Dieu, toi que Jupiter & le coup de foudre qu'il te lança pour t'anéantir, n'ont pu ſouſtraire au culte divin que te rendent les mortels proſternés devant toi, Eſculape, Dieu d'Epidaure, toi le protecteur & la gloire de mon Art, ſeconde mon entrepriſe. Vous enfin, ſes miniſtres fideles, vous qui faites la guerre aux cruelles maladies, illuſtres Médecins, ſi vos longs & faſtidieux travaux vous laiſſent quelques momens d'un repos bien mérité, daignez jetter ſur mes vers un regard favorable.

JE dirai d'abord quelle eſt la température de l'air la plus convenable aux différents mortels. Je décrirai par ordre enſuite toutes les choſes dont l'uſage peut contribuer ou nuire à notre conſervation. Je parlerai des boiſſons & des alimens ſalutaires ou dangereux ; de la néceſſité d'un exercice modéré ; du tems que la nature a fixé pour le ſommeil & les veilles ; des humeurs qu'il faut que le corps rejette ou retienne pour le maintien de la ſanté ; des différentes affections de l'ame qui peuvent abattre ou rétablir les forces corporelles.

Diviſion de tout l'Ouvrage.

Introduction du premier Livre.

JE veux qu'il vous ſoit accordé d'habiter un palais orné de brillants portiques de marbre ; de fouler aux pieds des tapis de pourpre ; de poſſéder des milliers d'arpents de terre ; de voir vos vaſtes greniers fléchir ſous les tas prodigieux de grains que vous avez recueillis. Je veux encore que votre renommée égale l'éclat pompeux de vos titres & de vos dignités ; que vous ſoyez le paiſible poſſeſſeur d'un grand empire ; que monté au faîte des honneurs, vous ſoyez l'objet des applaudiſſemens d'une foule de courtiſans ſinceres ; de quelle utilité vous seront tous ces avantages, ſi les infirmités vous accablent ; ſi, dépourvu de mouvemens libres & de ſenſations agréables, l'édifice de votre corps tombe en ruine entraîné par ſon propre poids? Cependant au milieu de tant de ſujets d'alarmes, la prudence nous manque ſans ceſſe ; nous dormons tranquilles & ſans avoir pris aucune précaution, ſur une mer orageuſe & couverte d'écueils. Souvent nous nous précipitons de nous-mêmes dans les bras de la mort : ſemblables à la bête ſauvage qui, preſſée de toutes parts par une meute de chiens, s'élance inconſidérement ſur le fer du chaſſeur & périt de la bleſſure qu'elle s'eſt faite elle-même. En effet, les maladies ſont en foule en embuſcade autour

de nous. Elles dreſſent leurs batteries ſecretes au milieu des agrémens d'un feſtin & des joyeuſes fêtes de Bacchus : elles nous lancent des traits perfides du haut des airs qu'elles infectent en les parcourant. Si nous dormons, elles veillent pour méditer contre nous leurs entrepriſes meurtrieres. Cependant une choſe ſuffit pour parer leurs coups ; c'eſt d'uſer de tout avec modération : mais ſi, mépriſant les loix de la raiſon, vous ne ſuivez que les affections déréglées de votre cœur, l'ennemi vigilant ſe précipitera ſubitement ſur vous & vous verrez tous les corps qui vous environnent, tous ces biens précieux que la Nature deſtine à la conſervation de votre être, ſe changer en autant de traits dont les maux s'armeront contre vous.

Parmi tous ces biens dont le nombre eſt infini, l'air qui circule autour de notre globe tient la premiere place, eſt un des plus puiſſants mobiles. Tout être animé, de telle eſpece qu'il ſoit, a beſoin de reſpirer l'air & ne vit que parce qu'il le reſpire. L'oiſeau qui d'une aîle rapide fend la plaine éthérée, le poiſſon qui nage dans l'immenſité des eaux de l'océan, la race féconde des quadrupedes, le ſerpent tortueux que la Nature contraint de ramper ſur ſa poitrine, l'inſecte même, tous les animaux enfin

touchent aux portes de la mort du moment qu'ils manquent d'air. Auſſi n'eſt-il point de ſortes de routes qu'il ne s'ouvre pour nous parvenir. D'abord il ſe gliſſe imperceptiblement dans notre intérieur par le tiſſu cellulaire de notre peau que ſes colonnes preſſent continuellement de tous côtés. Paſſant par cette voie, des plus petits canaux dans les plus grands, il pénetre juſqu'aux endroits les plus reculés de notre corps, s'unit intimement à nos humeurs, développe ſa force & ſes qualités. Renfermé d'une autre part dans tous les alimens que nous prenons, il ſe précipite avec eux de l'œſophage dans notre eſtomach, d'où broyé, modifié, filtré de mille manieres, il ſe rend avec le chyle dans l'intérieur des vaiſſeaux qui le portent au cœur. Une troiſieme voie la plus courte de toutes, eſt celle qui l'introduit dans les poumons. En effet, tant que la circulation du ſang porte une chaleur vivifiante dans tous les membres d'un corps animé, la poitrine ne peut ſe diſpenſer d'un mouvement alternatif & perpétuel, par lequel tour-à-tour elle pompe & repouſſe l'air. C'eſt cette portion d'air renfermée dans le poumon qui, par la force avec laquelle elle attenue le ſang, lui donne, en le régénérant, la couleur vermeille dont il brille ſur-tout

au ſortir de la poitrine. C'eſt ainſi que la nature fournit à l'air trois différents moyens de s'inſinuer dans nos corps : c'eſt ainſi qu'il devient ou le principe d'une ſanté vigoureuſe, ou la ſource intariſſable d'une foule de maladies.

Diviſion du premier Livre.

MUSE, dis-moi ce que renferme de nuiſible ou de ſalutaire l'élément ſubtil de l'air ; comment il arrive, que quoique ce liquide comprime toujours les poumons avec tout le poids de ſon athmoſphere, il peut leur être funeſte, tantôt par trop de légéreté, tantôt par trop de peſanteur ; quels effets il produit quand il eſt trop raréfié par l'extrême chaleur de l'été, ou trop condenſé par le froid exceſſif de l'hiver ; ce qu'on en doit attendre quand il eſt ou ſec ou chargé de vapeurs ; quand les zéphirs l'agitent, ou que les vents impétueux le tourmentent ; enfin quelle horrible contagion il peut répandre, quand il eſt chargé d'exhalaiſons peſtilentielles.

Gravité de l'air.

LORSQUE le Maître de l'Univers mit la terre en équilibre ſur ſon axe, il l'environna totalement d'une matiere ſi déliée, qu'elle échappe aux regards les plus perçants, au toucher le plus délicat. Son exiſtence n'eſt cependant pas douteuſe. Pluſieurs effets la rendent manifeſte. Em-

portée par le tourbillon de notre globe, elle ſuit ſes divers mouvemens, ſoit que cette planete tournant ſur elle-même, faſſe ſuccéder la lumiere du jour à l'obſcurité de la nuit; ſoit que parcourant par une marche réglée les ſignes du zodiaque, elle partage l'année en douze mois répartis en quatre ſaiſons. Mais quelle cauſe & quel attrait ont pu ſi bien attacher à la terre un fluide auſſi mobile que l'air, qu'éternellement fidele à cette union, il ne refuſe jamais de recommencer ſon cours avec elle? Ce ne peut être que l'effet de la gravité des corps. Car tout être matériel, par un penchant inné, ſe porte vers les entrailles de la terre, il ſe précipiteroit même impétueuſement au centre de ce globe, ſi ſa denſité n'y mettoit obſtacle. Delà vient qu'une pierre lancée avec force dans les airs perd inſenſiblement l'impulſion qu'elle a reçue, change de direction & retombe ſur elle-même en accélerant de plus en plus ſon degré de viteſſe. Mais la peſanteur n'eſt pas de l'eſſence des ſeuls corps ſolides. Les deſtins donnerent aux fluides la même propriété. C'eſt à raiſon de ſa peſanteur que l'air ſuſpend également, quoiqu'à des hauteurs différentes, le même poids de mercure & d'eau. Cependant cette gravité de l'air que démontrent tant de phénomenes, fut ignorée de

l'antiquité, tant le systême de l'horreur du vuide s'étoit profondément enraciné dans les esprits. Insensés qu'ils étoient, quels effets pouvoient-ils en attendre? Le vuide n'étant rien autre chose que le néant, ils ne pouvoient attacher à son nom aucune idée réelle.

Ce fut toi, brillante Italie, mere de tant de Héros, région favorisée des Muses! ce fut toi qui découvris la premiere ces mysteres de la Nature & qui la forças de se manifester dans tout son jour à nos regards surpris. Un Paysan tiroit de l'eau par le moyen d'une pompe & ne pouvoit, à son grand étonnement, quelques efforts qu'il fit, la faire monter au-dessus de trente-deux pieds de son niveau. Toricelly disciple célebre de Galilée, cherchant avec toute l'attention d'un esprit aussi pénétrant que le sien la cause de ce prodige, s'écria, quoi donc! l'empire du vuide auroit-il des bornes au-delà desquelles la Nature ne le redouteroit plus? Il dit, & bannissant tout préjugé, il apperçoit, ravi d'admiration, le vrai secret de la Nature. Il reconnoît la gravité de l'air. Il comprend que les fluides ne montent qu'à la faveur de son poids & que c'est à raison de leurs différents degrés de pesanteur qu'ils se soutiennent en équilibre à différents degrés d'élévation. A l'instant

il prend un tube de verre, & le remplit de mercure. La liqueur métallique preſſée par la colonne d'air qui répond à ſa baſe, s'éleve avec rapidité dans le petit canal. Elle s'y balance quelque tems allant & revenant ſur ſes traces & finit par demeurer immobile à la hauteur de vingt-huit pouces.

La Renommée s'envole avec cette nouvelle, & va dans tout l'Univers philoſophe réveiller l'eſprit aſſoupi des Savans. Elle étoit déja parvenue dans ces heureuſes contrées où les lys brillent ſur le trône. Là le fameux Deſcartes ſuivant pas à pas la Nature, avoit courageuſement renverſé de fond en comble l'empire d'Ariſtote ſi long-tems reſpecté. Là des génies auſſi doctes que pénétrants, la gloire de la Nation Françoiſe, travaillent à l'envi ſous les auſpices d'un grand Prince, à découvrir les cauſes cachées des effets manifeſtes & forcent la Nature entiere de ſe préſenter ſans voile à leur tribunal. A peine la lumiere qui venoit des régions d'Italie, commençoit-elle à briller aux regards; à peine éclairoit-elle la France de ſes nouveaux rayons, que Paſcal qui ſembloit lui-même être né pour diſſiper les ténebres de l'erreur, apperçut le premier la vérité dans ſon berceau. C'eſt ce Paſcal doué d'un génie plus qu'humain, que

la mort qui ne respecte rien, nous enleva si promptement, trompée sans doute par l'étendue de ses connoissances qui, dès le printems de son âge, le lui fit prendre pour un vieillard. Duperrier à la sollicitation de ce grand homme, part muni d'un baromètre & gagne ces montagnes d'Auvergne dont la cime semble toucher les astres ; mais tandis qu'à la faveur de ces rochers escarpés, il s'éleve dans les airs, la liqueur que contient le tube, changeant l'ordre de son premier mouvement, se porte vers sa base. En effet, plus la croupe de la montagne s'éloigne de sa racine, plus la colonne d'air se trouve raccourcie, plus son poids devient léger, plus la masse liquide qu'elle comprime moins d'un côté, baisse & descend de l'autre. Cependant sa marche rétrograde n'est pas uniforme : elle se précipite par degrés respectivement inégaux. L'air inférieur ayant à supporter tout le poids de l'air supérieur, est plus dense & plus compacte au pied de sa colonne, tandis que la partie qui domine sur l'autre est plus légere & plus raréfiée à mesure qu'elle devient plus voisine du ciel. Delà vient que la colonne de mercure soustraite à l'action de la partie inférieure de l'air, est déchargée de son plus grand fardeau & baisse davantage d'abord ; mais qu'elle

décroît d'autant moins ensuite, qu'on la monte plus haut ; quoiqu'on observe, en l'élevant jusqu'au sommet de la montagne, les mêmes gradations de tems & de vitesse.

Elasticité de l'air.

ON dit qu'un Laboureur flatté du vain espoir de trouver des trésors qu'il croyoit cachés dans son champ, en avoit si bien remué la terre, qu'au lieu d'or & d'argent qu'il y cherchoit, il y recueillit une prodigieuse quantité de grain au tems de la moisson. Il en arrive de même à la plupart des hommes. Tandis qu'ils sont à la poursuite de quelques mysteres cachés de la Nature, ils découvrent pour prix de leurs travaux, des vérités qu'ils ne cherchoient pas. Dès que les nouvelles propriétés de l'air furent parvenues à la connoissance du grand nombre, chacun se mit à peser cet élément, à se servir de tubes pour voir ses effets sur différentes liqueurs. Tant l'esprit humain est séduit par les charmes de la nouveauté ! Mais tandis que dans cette multiplicité d'expériences, l'on modifie & comprime l'air de mille manieres, il déploie tout-à-coup son ressort ; il brise avec fureur les entraves qu'on lui donne ; il rompt avec un bruit horrible la prison qui le tient captif. Ces nouveaux effets manifestent en lui d'autres propriétés. Car les

corps comprimés ne peuvent uſer de violence pour ſe rétablir dans leur état naturel, ni forcer les barrieres dans leſquelles ils ſont étroitement renfermés, s'ils ne ſont intérieurement doués d'un pouvoir élaſtique. C'eſt par lui que l'air mis à la gêne, fait effort pour ſe dilater avec tout le poids de l'athmoſphere. Son irruption eſt d'autant plus violente & l'eſpace qu'il occupe d'autant plus grand, que vous l'avez reſſerré davantage. Il écarte avec une telle impétuoſité les obſtacles qui l'arrêtent, qu'il chaſſe devant lui des globes & des maſſes de métal capables d'abattre d'épais remparts & de faire le plus affreux carnage. Le bruit des coups redoublés du tonnerre qui ſe fait entendre en raſe campagne ou ſur mer, n'eſt pas plus effrayant ; la foudre que le Maître des Dieux lance dans ſon courroux, n'eſt pas plus terrible & plus meurtriere ; la bombe & le boulet que l'air fait partir, volent avec une force incroyable. Ils ſont plus prompts que l'éclair, plus impétueux que les vents déchaînés ; ils arrivent plus vîte que l'éclat même qu'ils font. La pierre qui ſort du tourbillon rapide d'une fronde qu'agite un bras nerveux, la fleche légere que le Parthe décoche en fuyant, n'ont point une activité comparable. Ciel ! qu'il eſt dangereux d'être menacé de pareilles armes

en pleine campagne, la fuite seroit une vaine ressource : on est sans espoir de salut & la vie du malheureux qui s'en trouve atteint, s'envole comme emportée par les vents. Tant l'art de la guerre s'est indignement perfectionné ! tant l'homme s'est donné de soins pour faciliter le crime & sa propre destruction !

Effets de la gravité & de l'élasticité de l'air.

MAIS le Dieu de la Médecine tourne à notre avantage & dévoue à notre utilité ces mêmes découvertes, que l'esprit des hommes fait servir à la perfection des Arts meurtriers. Avec son puissant secours, la santé renaît des moyens mêmes que la mort employoit pour étendre son empire. Tandis que le vulgaire ignorant apprend avec surprise & voit avec étonnement les prodiges nouveaux qui s'operent par la force de l'air; tandis que les Savans, animés par le succès & par l'amour de la gloire, tentent de nouvelles expériences & se consacrent de rechef à de longs & pénibles travaux ; une gloire moins vaine, une émulation plus utile aux hommes, s'emparent de l'esprit vigilant & de l'ame bienfaisante des enfans d'Esculape. Ils examinent si la gravité de l'air n'est pas capable de nuire aux corps, de donner naissance à de dangereuses maladies. Applaudissez, ô mortels ! d'heu-

reux succès ont couronné leurs peines. Si le poids & l'élaſticité de l'air ſe font trop ſentir au globe de la terre, la portion de cet élément que renferme le corps humain, trop comprimée auſſi, ne permet plus aux humeurs de circuler avec la même liberté. Car notre intérieur recèle un volume d'air conſidérable qui, par ſon intime union avec nos ſolides & nos liquides, ſuit la circulation du ſang, enfile avec lui les vaiſſeaux & pénetre juſques dans les replis les plus ſecrets & les parties les plus éloignées de nos membres. Or il faut que cet air intérieur luttant à force égale contre celui du dehors, puiſſe ſe mettre en équilibre avec lui. Mais ſi la peſanteur de l'air externe ſe trouve reſpectivement trop forte, l'air interne accablé de ſon poids eſt contraint de céder. Pour lors le calibre des conduits ſe trouve rétréci ; les liqueurs ne peuvent plus pourſuivre leur cours ordinaire avec la même facilité ; leur circulation devenue irréguliere, eſt quelquefois même tout-à-fait interrompue : car ce n'eſt pas une ſeule eſpece de vaiſſeaux qui ſouffre de cette compreſſion ; ils ſont également affectés dans quelques parties du corps qu'ils ſe trouvent diſtribués. Ces rameaux nombreux qui baignent ſenſiblement le tiſſu de la peau ; ces veines imperceptibles qui verſent dans

l'intérieur des viſceres un ſuc doux & vivifiant ; ces conduits tortueux qui forment un réſeau délicat dont les lobes du poumon ſont recouverts ; enfin l'édifice du corps dans ſon entier & dans toutes ſes répartitions, reſſent les douloureux effets de la peſanteur de l'air : mais les poumons en ſont les premiers & les plus mal traités. Le cours du ſang plus aiſément ralenti dans le nombre infini de petits vaiſſeaux qui ſerpentent dans ce viſcere, ôte à la poitrine la liberté de ſe dilater. Delà s'enſuivent l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, l'aſthme convulſif.

Cependant cette gravité de l'air ne cauſe tant de maux & n'eſt ſi préjudiciable aux mortels, qu'autant que le poids de l'athmoſphere eſt exceſſif & qu'elle peſe ſur notre globe avec toute la force dont elle eſt ſuſceptible. Au contraire ſi ſa peſanteur n'eſt point immodérée, elle rétablit une ſanté languiſſante & fortifie celle d'un corps déja vigoureux : car de même qu'un fleuve dont les bords ſont rapprochés & le lit reſſerré, roule ſes flots avec plus de rapidité & parcourt plus légérement ſes rivages ; ainſi le ſang dont les vaiſſeaux éprouvent une compreſſion convenable acquiert plus d'activité, coule plus librement, ſurmonte mieux les obſtacles & diſtribue mieux ſa féconde roſée dans toutes les parties du corps.

corps. Par une ſuite naturelle, les différentes liqueurs abondent dans les glandes, qui ſervent à leurs ſecrétions particulieres. Elles ſe ſéparent aiſément de la maſſe commune, pour former ſéparément un liquide homogene. Cette opération eſt la cauſe premiere de la force & de la ſanté. Les humeurs ſe délivrent facilement alors de toutes les impuretés, qui ſans avoir croupi dans le corps, ſortent aiſément par les conduits qui leur ſont propres. C'eſt ainſi que tout en ſuivant ſon cours, un fleuve tortueux, mais réglé dans ſa marche, rejette de part & d'autre ſur le gazon de ſes rivages les immondices dont il étoit chargé; c'eſt ainſi que ſon onde conſerve ſon éclat & ſa pureté: tandis qu'une eau qui coule à peine, ou qui dort au milieu des joncs d'un marais, regorge de vaſe & de limon, devient noire & fétide & répand même ſouvent au loin des exhalaiſons peſtilentes. Pendant ce tems-là, le ſang dont le mouvement de circulation ſe trouve augmenté comme dans toutes les autres liqueurs, repaſſe plus ſouvent dans les ſinuoſités du cerveau & vivifie plus ſouvent ce viſcere. C'eſt-là qu'eſt le ſiége de l'ame: c'eſt-là que la Nature ſemble avoir placé ſon trône, pour veiller comme du haut d'une citadelle à la conſervation de tout l'édifice:

c'eſt delà, c'eſt du milieu d'un dédale de vaiſſeaux qu'un liquide émané d'un ſang pur, mais plus pur que ce ſang lui même, part avec une viteſſe étonnante, pour aller à la faveur des nerfs, nourrir le corps, faire mouvoir ſes membres, animer les viſceres, les yeux, tous les organes des ſens & diſtribuer ſur ſa route la force, la vie & la ſanté. Or ſi le ſang ſe porte avec plus d'abondance vers le cerveau, vers ces vaiſſeaux délicats dans leſquels ſe filtre le ſuc nerveux; il ſe formera une plus grande quantité de ce fluide, les viſceres en ſeront plus copieuſement abreuvés & le corps entiérement baigné de cette roſée ſalutaire, en conſervera mieux ſa vigueur. Ce n'eſt pas tout. Lorſque l'air qui nous environne, ſe trouve aſſez peſant pour reſſerrer la maſſe de nos fibres, elles acquierent une nouvelle force par l'union plus intime & le contact plus immédiat de leurs parties. C'eſt ainſi que pluſieurs fleches raſſemblées ſous un lien étroit en forme de faiſceaux, réſiſteront à tous les efforts qu'on fera pour les rompre, tandis qu'on les briſera facilement l'une après l'autre, ſi l'on vient à les ſéparer. L'air dont la gravité n'eſt point portée à l'excès, peut donc ſouvent produire des effets ſalutaires.

Lorſque le mercure que vous voyez renfermé

dans ce tube de verre gagne les hauts degrés de la colonne qu'il forme, avec quelle facilité ne respire-t-on pas alors ? Avec quelle agilité ne se meût-on pas ? Quelle vigueur ne se sent-on pas ? Les visceres jouissent de toute l'activité de leurs ressorts, & les facultés du corps & de l'esprit même acquierent un sensible accroissement.

Effets du trop de légéreté de l'air.

Si le même mercure au contraire, moins comprimé par l'athmosphere, rentre dans sa base, cette modification différente de l'air produira sur nous des effets différents. Car de même que la pression de ce mobile élément accélere la circulation de nos liqueurs, augmente l'élasticité de nos solides, de même son trop peu de gravité ralentit également l'action des uns & le cours des autres ; d'où s'ensuivent l'affoiblissement des forces & l'engourdissement du corps & de tous les membres. Voyez combien tranquille est cette balance que deux poids égaux tiennent en équilibre. Otez maintenant d'un de ses bassins la plus légere portion de matiere, ils gagneront précipitamment l'un le côté du ciel, l'autre celui de la terre. C'est ainsi que l'air que renferment nos corps, l'emporte sur l'air qui nous entoure, lorsque l'athmosphere manque

d'une pesanteur respectivement suffisante. Débarrassé des entraves qui le captivoient, il se donne carriere, il fait effort pour occuper un plus grand espace ; les vaisseaux qui le contiennent luttent en vain contre lui, leurs forces sont trop inégales, le relâchement de leurs fibres les contraint de céder. Par une suite trop inévitable, les veines se gonflent, les chairs s'enflent, le sang privé d'une compression convenable ralentit son cours, forme des engorgemens, s'épaissit & s'arrête aux extrêmités des vaisseaux. Heureux encore au milieu de tant de maux, heureux les mortels, si la tempête dont ils sont battus ne faisant qu'effleurer les visceres, n'attaquoit le principe même de la vie. Mais quelle violente commotion n'éprouve pas alors le poumon, ce soupirail animé, cet organe délicat de la respiration, dont les travaux pénibles ne sont jamais suspendus sans danger ? En effet, le sang gonflé par la raréfaction de l'air interne se porte avec impétuosité vers les parties les plus foibles par la voie des vaisseaux les moins capables de lui résister : & c'est à ce titre que le poumon en est submergé. En vain réunit-il tous ses efforts pour tacher, en se dilatant, de se délivrer du fardeau qui l'accable. Il ne le peut ; le principe de ses mouvemens lui

manque, l'air extérieur trop léger ne lui prête plus que des forces insuffisantes. Le sang violemment agité heurte en bouillonnant, contre les parois des vaisseaux qu'il déchire & s'ouvre au travers une route qu'il n'eût jamais dû prendre.

A mesure qu'un voyageur fait des efforts pour atteindre le haut d'une montagne extrêmement élevée, il sent qu'un poids extraordinaire surcharge de plus en plus sa poitrine. C'est l'effet de la légéreté de l'air. A peine est-il au sommet, qu'il dégorge rempli d'effroi, une écume sanguinolente. C'est même, hélas ! le sort des malheureux humains qui sont destinés à vivre sur la pointe des rochers, de languir dans les tourmens d'une cruelle suffocation, jusqu'à ce que le poison lent de la consomption détermine la mort trop tardive à leur gré, de mettre fin aux maux qui les accablent. Vous qui prenez quelques soins de la conservation de vos jours, n'oubliez jamais ce précepte, *point d'extrêmes.* N'établissez votre demeure ni dans le fond de ces vallées où l'air exerce trop sa pesanteur, ni sur la cime de ces monts escarpés, que le ciel prive de l'action suffisante du poids de cet élément ; ou si vous étiez forcé de commettre quelque erreur, choisissez la moins dangereuse &

donnez la préférence à l'air que vous jugeriez être un peu trop pesant.

La chaleur & le froid de l'air.

Il ne suffit cependant pas d'avoir établi votre demeure dans des lieux dont la position vous semble favorable & gracieuse, si des chaleurs excessives y peuvent embrâser l'air, ou si les froids aquilons peuvent le glacer. Toi qui fais la saison qui brûle nos campagnes & celle qui couvre nos prés de neige & de frimats, brillant Phœbus, apprends-moi quels sont les effets que produisent sur nous & les ardeurs de tes feux & les rigueurs de l'hiver. A peine lances-tu sur notre hémisphere des regards moins obliques, à peine aggrandis-tu le cercle que tu décris autour de nous, que tu répands ces rayons vivifiants, que la Nature, pour être fécondée, reçoit avec joie dans son sein. Tu distribues alors dans les différents êtres une chaleur qui, de même qu'un esprit, anime toutes leurs parties. C'est elle qui, par son retour, met en mouvement les liqueurs que contiennent les semences. C'est elle qui développant les germes par la dilatation de leurs sucs, leur fait produire cette abondance de fleurs qui décore l'univers & dont l'agréable spectacle soutient le courage du Laboureur fatigué, par l'espoir qu'une belle moisson le dé-

dommagera bientôt de ſes pénibles travaux.

De même auſſi, lorſqu'au retour du printems, les doux zéphirs font naître de tendres feuillages, de verds gazons, des fleurs nouvelles, les troupeaux & les bêtes ſauvages, tous les animaux domeſtiques ou farouches, ſont embrâſés des mêmes feux & ne reſpirent que volupté. Nul n'échappe aux traits enflammés de l'amour qui les pourſuit. Il leur fait recouvrer des forces, il leur donne toute l'ardeur d'une vigoureuſe jeuneſſe. C'eſt alors que la troupe légere des oiſeaux chante l'amour & ſes charmes & que les poiſſons eux-mêmes, ſous le froid élément de l'eau, ne peuvent ſe défendre des tendres feux que ce Dieu leur inſpire. Au contraire lorſque le ſoleil s'eſt le plus éloigné de la ligne perpendiculaire & que ſes rayons ne font plus que gliſſer ſur la partie du globe que nous habitons, la terre reſſerre ſon ſein, les forêts ſe dépouillent de leur verdure, les fleuves hériſſés de glaçons ſuſpendent leur cours, la Nature entiere tombe dans un aſſoupiſſement léthargique : alors auſſi les animaux triſtes & languiſſants ſe cachent au fond de leurs retraites. La Mere bienfaiſante de tous les êtres animés épaiſſit la toiſon des brebis, les plumes des oiſeaux & les mortels cherchent à ſe garantir du froid

par les feux qu'ils allument de toutes parts.

C'eſt ainſi que, par le ſeul témoignage des ſens, nous pouvons juger des différents degrés de chaleur & de froid qui regnent alternativement dans l'air. Néanmoins ce témoignage eſt ſouvent trompeur. Le froid & le chaud peuvent n'être tels que reſpectivement à notre maniere d'être. Vous qui deſirez ſavoir en cela le vrai ſecret de la Nature, ne vous en rapportez point aux apparences. Conſultez le thermometre, il vous indiquera le véritable état de l'air. Sanctorius, cet Italien célebre, fut l'Inventeur de cet inſtrument ingénieux. Il fut le premier qui remplit un tube de verre d'une liqueur ſpiritueuſe capable de ſe condenſer & de ſe raréfier. A peine l'air acquert-il quelques degrés de chaleur, que les molécules de feu qu'il contient paſſant au travers du tube, gonflent & font monter la liqueur ; tandis qu'au contraire elle retrograde & ſe retire ſur elle-même, lorſque le froid en rapproche & reſſerre les parties. Mais ces objets de pure ſpéculation ne ſont pas dignes d'occuper les loiſirs du Médecin chargé du ſoulagement des humains dans leurs infirmités. Le méchaniſme de notre corps ſe doit régler par les ſenſations, qui ſeules ſuffiſent pour tendre ou relâcher les reſſorts de nos organes.

Voyez quel ſpectacle différent nous offre les ſables arides de la Lybie & les champs glacés des régions Hyperborées. Quel peu de reſſemblance s'y trouve entre la Nature du ſol & la forme des différentes eſpeces d'animaux. Si nous jettons nos regards ſur les Africains toujours dévorés de la ſoif, nous appercevons que leurs membres noircis par les ardeurs du ſoleil, ne ſont arroſés que d'un ſang enflammé que l'évaporation de la lymphe rend plus âcre & plus propre à les noircir encore. Delà vient que leurs parties ſolides ſont ſi promptement deſſéchées, que leurs fibres trop tendues d'abord & privées des ſucs capables de leur donner de la flexibilité, ſe relâchent, perdent leur reſſort, deviennent inhabiles à faire leurs fonctions & font tomber de bonne heure le corps dans la caducité. Il eſt vrai qu'en revanche la Nature doua ces Inſulaires d'une pénétration, d'une vivacité ſinguliere d'eſprit & d'une agilité de membres, qui leur fait égaler la rapidité de la fleche qui part & ſurpaſſer à la courſe la légéreté des cerfs. Car leurs nerfs déja ſi déliés, ſont encore abreuvés d'un ſuc d'autant plus ſubtil, que plus âcre eſt le ſang qui le fournit. Mais que ſervent à ces malheureux ces dons de la nature, dès qu'elle s'en paye ſur la chaîne

de leurs jours qu'elle abrege? Il eſt plus ſalutaire, quoique dangereux encore, d'habiter ces contrées voiſines du pôle glacé. Le froid exceſſif qui s'y fait ſentir, peut intercepter la tranſpiration & reſſerrer tellement le tiſſu de la peau, que ces matieres âcres dont il faut que le corps ſe débarraſſe, ne puiſſent s'en exhaler. Par ce moyen, le ſang chargé d'impuretés qui l'épaiſiſſent, ne circule que lentement dans les viſceres. Bien plus encore, les vaiſſeaux criſpés & rétrécis par la rigueur de l'air, refuſent le paſſage aux liqueurs figées par le froid. Quels funeſtes effets! quelles ſortes de maladies ne produit pas alors une ſemblable cauſe! Les obſtructions, l'hydropiſie, les ſquirrhes, les tumeurs glanduleuſes, l'altération de la lymphe, les éruptions hideuſes & rebelles de la peau en ſont les ſuites ordinaires.

Le climat le plus favorable.

MAIS la Nature vous regarda de l'œil le plus favorable, vous régions fortunées qui, ſous un ciel doux & ſerein, voyez des froids modérés ſuccéder par degrés à des chaleurs tempérées. La France, cette partie de l'Europe la plus riche, la plus fertile & la mieux peuplée, jouit plus particuliérement de cet avantage. Ses riantes campagnes ſe couvrent de fleurs au retour

du printems, d'abondantes moiſſons de grains les décorent au ſein de l'été, ſes preſſoirs gémiſſent de toutes parts en automne ſous les ſommes de vendanges dont elle exprime des vins exquis & l'hiver, qui ne lui fait point trop long-tems attendre la belle ſaiſon, n'exerce point ſur elle trop fortement ſes rigueurs. Mais, ô ma patrie! quelque heureuſe que ſoit ta poſition, quoique l'aſtre brûlant de la canicule ne lance ſur toi que des feux modérés & ne noirciſſe point le teint de tes habitans; quoique le ſouffle du cruel Borée ne perpétue pas dans tes champs la neige & les glaçons; tu ne dois pas cependant négliger de te précautionner contre le retour périodique des froids de l'hiver & des chaleurs de l'été. Le paſſage de l'un à l'autre ſe ſignale d'ordinaire par nombre de funérailles: car les impreſſions contraires & ſubites produiſent en nous, comme dans tous les corps ſublunaires, une trop grande révolution. Le caillou lui-même vole en éclats par le violent concours de la chaleur & du froid. On dit qu'Hannibal fendit les rochers des Alpes qui s'oppoſoient à ſon paſſage, en les baignant d'une liqueur acide après les avoir embrâſés. Quelles atteintes le changement de ſaiſon ne doit-il pas, à plus forte raiſon, porter au délicat aſſemblage des foibles

parties de notre corps ? En effet, lorſque le changement ſubit de la température de l'air altere la modification préſente de nos fibres, ſoit en les relâchant, ſoit en les reſſerrant ſoudainement en raiſon inverſe de leur premier état; alors le ſang le plus attenué s'infiltre dans des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers, les rompt ou les accable de ſon poids inutile. Or s'il arrive qu'un froid vif tende tout-à-coup les fibres, il n'eſt plus poſſible au ſang de revenir ſur ſes traces & le trait qui ne donne preſque point de priſe, demeure enfermé dans la bleſſure. Telle eſt l'origine de cette foule de maladies qui ſignalent tous les ans le retour de chaque ſaiſon & qui la plûpart lui ſont particulieres.

Les quatre ſaiſons.

LORSQUE la douce haleine des zéphirs commence à réchauffer le ſein de la terre & qu'elle ſe pare d'une riante verdure, le ſoleil vainqueur de l'hiver, diſſipe inſenſiblement par la force de ſes rayons devenus plus vifs, les ſombres reſtes de la morte ſaiſon & fait ſortir la Nature de ſon long aſſoupiſſement : c'eſt cependant alors que la mort moiſſonne un plus grand nombre d'hommes au printems de leur âge. En effet, le ſang épaiſſi par le froid, trop promptement raréfié par la chaleur qui le pénetre, ſe

porte avec trop d'impétuoſité dans les différents viſceres & donne naiſſance aux maladies les plus graves. Tantôt il attaque la région du cerveau dont il engorge les vaiſſeaux délicats & produit la fievre maligne, l'aſſoupiſſement léthargique, les défaillances, la frénéſie ; tantôt il fait irruption dans la poitrine, l'oppreſſe, excite une toux ſeche & déchirant le diaphragme, y forme des dépôts purulents ; tantôt enfin, il promene ſa chaleur exceſſive dans l'eſtomach, dans le foie, dans la veſſie, dans les reins, dans les différents replis du bas-ventre & cauſe des inflammations qui conſument entiérement le corps.

L'été cette ſaiſon féconde en fruits, paroît ſous de plus heureux auſpices, pourvu que le ſouffle léger des vents diſſipe ces vapeurs mal ſaines qui s'élevent du ſein de la terre & que l'aîle des zéphirs tempérant les ardeurs de la canicule, empêche le ſéjour dangereux des différentes exhalaiſons. Ce n'eſt pas ſans deſſein que la prévoyante Nature ſouleve alors ces violents orages, au milieu deſquels les coups redoublés de la foudre que les aquilons fougueux emportent d'un pôle à l'autre, glacent d'effroi le cœur des mortels. La fraîcheur ſalutaire que répand Eole modere l'activité de la chaleur de

l'air & l'orage qui se fond, purge totalement l'athmosphere.

L'automne inconstante & le triste hiver ramenent avec eux ces froids & ces tems nébuleux si redoutables à la foible vieillesse. Le tissu de la peau que la chaleur avoit dilaté, se resserre alors. Ces humeurs superflues qui doivent s'exhaler du corps par les voies nombreuses de la transpiration, s'y trouvent retenues & la circulation du sang qui, dans l'âge avancé, n'est déja que trop tardive, se trouve encore ralentie par le froid. Au contraire les jeunes gens, dont le sang coule rapidement, dont les membres sont robustes, dont les nerfs sont vigoureux, sentent alors leurs forces s'accroître. Elles augmentent d'autant plus, que leur transpiration devient moins abondante & que leur chaleur naturelle se concentre intérieurement davantage.

C'est ainsi que le trop grand froid & que la trop vive chaleur sont également nuisibles & dangereux. Evitez, si vous êtes sage, ces deux excès opposés. Lorsque le soleil darde avec activité ses rayons & que l'ardente canicule embrâse nos champs, habitez les appartemens bas exposés au Nord. Faites arroser vos cours & vos portiques; ornez vos salons de vases remplies d'eau, dans lesquels vous entretiendrez la ver-

dure des plantes les plus fraîches, telles que la mauve, la laitue, l'hyeble, le peuplier, des branches de ſaule & tous les arbriſſeaux qui ſe plaiſent dans les terreins humides. La vapeur qui tranſpire de leurs feuilles tempere la chaleur de l'air & répand une fraîcheur agréable.

Mais en hiver, retirez-vous dans des appartemens dont les fenêtres ſoient percées du côté du Midi & corrigez la rigueur du froid par les feux que vous entretiendrez dans vos foyers. Ne ſoyez cependant pas aſſez lâche pour vous tenir ſans ceſſe renfermé dans une étuve & pour éviter juſqu'aux moindres impreſſions de l'air : que les jeunes gens ſur-tout apprennent à ſupporter le mauvais tems. C'eſt au grand air que leurs membres ſe fortifieront. La tremblante vieilleſſe eſt ſeule en droit de ne pas abandonner de tout l'hiver ſes foyers, à moins qu'elle ne préfere d'aller habiter des régions plus expoſées aux ardeurs du ſoleil.

JE vous ai dit par quels moyens oppoſés l'on peut ſe garantir de l'action trop vive du froid & de la chaleur. Il nous reſte maintenant à combatre un autre vice de l'air d'autant plus redoutable, que plus cachés ſont les détours qu'il prend pour nous nuire. Car pourroit-on L'humidité de l'air.

croire, ſi l'expérience ne le démontroit, qu'un élément auſſi délié que l'air ſe charge & ſe débarraſſe alternativement d'un auſſi prodigieux volume d'eau qu'il le fait? Sa nature particuliere & ſa tranſparence inaltérable ſembleroient y devoir mettre obſtacle. Cependant l'humidité de l'air ſe manifeſte par les gouttes d'eau qu'il dépoſe quelquefois ſur le marbre. Les murailles des édifices ſe couvrent de ſueur en tems de pluie, tandis qu'elles ſont remplies d'une aride pouſſiere lorſque les aſtres brillent d'un éclat ſans nuage. Expoſez aux ardeurs du ſoleil un morceau de gazon verd, à peine, lorſqu'il ſera deſſéché, lui reſtera-t-il la troiſiéme partie du poids qu'il avoit d'abord. Toute la ſubſtance qui s'en eſt évaporée étoit purement aqueuſe; les ſeules parties ſolides lui ſont demeurées. Où peut avoir paſſé cette prodigieuſe quantité de liquide? dans l'athmoſphere. C'eſt ainſi que l'air abſorbe, quand il eſt ſec, toutes les vapeurs de la terre & ſe trouve inſenſiblement chargé d'un étonnant volume d'eau. Mais il ne ſupporte pas long-tems ce fardeau. Ces vapeurs ſe rapprochent, s'uniſſent, forment un amas & s'étendent en forme de nuages légers. Bientôt le ſouffle impétueux des vents les accumule les uns ſur les autres; le ciel ſe couvre d'un voile

ſombre;

ſombre ; la nue creve ; la pluie tombe avec impétuoſité ; la terre eſt ſubmergée & le Laboureur déſolé voit ſes ſillons inondés, ſes bleds déracinés & ſon eſpoir s'enfuir dans les torrens qui les entraînent.

Cependant le ciel rend quelquefois plus paiſiblement à la terre les préſens qu'il en a reçus. Souvent la fraîcheur de la nuit condenſe les vapeurs dont l'air s'eſt chargé durant le jour & l'aurore à ſon lever, les voit ſe réſoudre en gouttes fines & baigner nos campagnes d'une roſée qui les fertiliſe. Quand le ſoleil, pendant l'été, darde violemment ſes rayons, l'on voit les lys de nos jardins pencher triſtement leur tête ſur leur tige deſſéchée ; à peine l'amante de Céphale rafraîchit-elle l'air de ſes pleurs, que ces mêmes lys recouvrent leur éclat, relevent leur tête humectée & ſe redreſſent ſur leur tige reverdie. Au contraire l'humidité dénature entiérement les herbes & les foins qu'une longue chaleur a rendus tout-à-fait arides. L'eau qui vient à les pénétrer, y produit une fermentation qui les moiſit, les diſſout, les réduit en fumier & de feuilles qu'ils étoient d'abord, les change à la fin en pouſſiere : tant eſt grande l'activité de l'eau qui tombe du ciel ! elle peut, en gonflant des cordages qui ſoutiendroient des far-

deaux, enlever de terre les plus lourdes maſſes. Elle briſe, à la faveur de coins de bois qu'elle dilate, d'immenſes quartiers de pierre, & détache du cœur d'un rocher des meules d'un poids & d'un volume énormes. Elle peut donc, à plus forte raiſon, porter de ſecretes atteintes à la ſanté des hommes & devenir la cauſe d'une foule de cruelles maladies. En effet, lorſque l'athmoſphere eſt chargée de trop de vapeurs, elle bouche par ſa gravité les tuyaux capillaires par où ſe fait l'inſenſible tranſpiration de nos corps ; elle concentre au-dedans de nous un amas pernicieux d'humeurs, dont le cours intercepté nous appeſantit ſous un poids inutile. Car l'effet de ces liqueurs ſuperflues eſt de trop relâcher nos fibres, d'anéantir l'action de nos ſolides, de détruire les reſſorts de nos viſceres, de faire tomber dans la langueur nos membres épuiſés de forces. Pendant ce tems-là, la partie ſaine des humeurs eſt altérée par le liquide hétérogene qui ſe mêle avec elle, la circulation en eſt ralentie & le ſang qui coule dans les veines, ſe change inſenſiblement en une liqueur bourbeuſe & corrompue. Telle eſt la cauſe prochaine du gonflement œdémateux de tout le corps, de la cachexie qui ſe manifeſte par la bouffiſſure & la pâleur du viſage, de la tenſion

du bas-ventre produite par l'épanchement des eaux dans cette partie, de la foibleſſe & de la langueur de l'eſtomach, de la difficulté de reſpirer durant un ſommeil laborieux, d'un débordement de pituite que vous ne ceſſez d'expectorer. Mais ce n'eſt pas la ſeule iſſue par où s'épanchent ces flots d'humeurs. Il ſemble que le corps du moribond doit ſe fondre entiérement en eau. Les narines la diſtillent ſans ceſſe, les déjections les plus groſſieres en ſont liquefiées & le réſervoir des urines qui les rend toutes crues, en eſt ſubmergé.

QUELQUE terribles que ſoient ces effets de l'humidité de l'air, elle en produit de plus terribles encore, quand un froid piquant vient à l'accompagner, ou qu'une chaleur bouillante embrâſe l'athmoſphere chargée de vapeurs. En effet, tandis que la vive impreſſion du froid criſpe les fibres extérieures & reſſerre le tiſſu de la peau, les fibres internes relâchées par l'eau dont elles ſont pénétrées, refuſent de ſe prêter à leurs fonctions ordinaires. Dès-lors cette ſurabondance d'humeurs dont le corps eſt inondé, ne pouvant plus s'épancher au-dehors par les conduits excrétoires, s'ouvre au haſard différentes routes, va noyer les viſceres & former des dépôts dans

L'humidité froide de l'air.

les plus foibles parties du corps. De quelles ſortes de maladies ce débordement affreux ne devient-il pas alors la cauſe ? C'eſt de lui que naiſſent les douleurs fixes, les rhumatiſmes, les catarrhes ſur la tête, la fluxion de poitrine, les inſupportables maux de dents. C'eſt à ſon occaſion encore que la douleur des vieilles bleſſures qu'on a reçues ſe renouvelle, que les anciennes cicatrices plus ſenſibles vous rappellent à vos tourmens paſſés & que la goutte qui diſloque les articulations, ſe réveille avec toute ſa fureur.

L'humidité chaude de l'air.

MAIS une cauſe oppoſée produira d'autres maladies, ſi la chaleur ſe joint à l'humidité de l'air. On ſait que la chaude haleine du vent pluvieux du Midi hâte la diſſolution des parties de pluſieurs corps, qu'elle accélere la corruption des viandes & qu'elle fait contracter de l'aigreur au lait, cette liqueur ſi douce ; au vin, ce jus ſi délicieux. Faut-il que les corps vivants ne ſoient point eux-mêmes à l'abri de ſes cruelles atteintes ! D'après ſon impreſſion, la maſſe des liqueurs s'échauffe, développe ſes ſoufres, acquiert de l'acrimonie & ſe diſſout par la déſunion de ſes principes. Bientôt alors les viſceres regorgent d'humeurs purulentes qui les rongent,

le corps devient la proie d'une fievre maligne qui le dévore, le ſang eſt dénaturé par la gangrène qui le glace. Le déſordre intérieur ſe manifeſte en même-tems au-dehors par des démangeaiſons inſupportables de la peau, par des éruptions immondes qui la couvrent, par des ulceres rebelles & fétides qui l'entament, par des puſtules hideuſes qui défigurent les traits du viſage, par mille impuretés dont le ſang cherche à ſe délivrer.

La ſécheresſe de l'air.

LE ſoleil ceſſe enfin d'être couvert de nuages épais, la force de ſes rayons chaſſe les brouillards & diſſipe les ténebres, un ciel pur & ſerein répand ſon éclat ſur les campagnes humides, le cœur & l'eſprit éprouvent un charme ſecret qui bannit la triſteſſe & le corps recouvre des forces dont le tems nébuleux l'avoit privé. En effet, dès que l'air eſt redevenu ſec, les humeurs ſurabondantes dont regorgeoient les vaiſſeaux & ſous le poids deſquelles le corps étoit accablé, gagnent la ſuperficie de la peau qui ſe dilate pour les laiſſer s'exhaler au-dehors. Car l'air ſec abſorbe ces vapeurs qui ſortent de nos corps par les voies de la tranſpiration, de même qu'une éponge s'imbibe de l'eau dans laquelle on la plonge. Ces vapeurs ſont, il eſt

vrai, ſi ſubtiles, que l'œil le plus perçant ne ſauroit les appercevoir. Elles forment cependant une maſſe de liqueurs, dont les déjections groſſieres de pluſieurs jours ne ſauroient égaler ni le volume, ni la peſanteur. Que vous êtes heureux, ô mortels! lorſqu'un vent ſec agite légérement les airs : vos membres ſont plus agiles, vos nerfs ſont plus vigoureux & votre eſprit plus ſain & plus diſpos lui-même, participe à vos bonnes diſpoſitions corporelles.

Mais heureux ſont plus particuliérement ceux qui, pourvus d'une abondance de ſucs, ont les nerfs aſſez humectés pour ne rien perdre de la flexibilité qui leur eſt néceſſaire. Car la ſécheresse de l'air eſt dangereuſe pour quiconque a les fibres des viſceres trop arides & trop tendues, les nerfs trop délicats, le tempérament ardent & vif, le teint enflammé, les joues pourprées & rend quelquefois des crachats mouchetés de ſang. Il faut qu'il aille réſider ſous des conſtellations pluvieuſes, dans des climats humides, dont les brouillards & les vapeurs puiſſent relâcher la forte tenſion de ſes ligamens. Il eſt un moyen facile de reconnoître la température de l'air. Ses degrés de ſéchereſſe & d'humidité ſont indiqués par l'hygrometre, inſtrument de Phyſique propre à cette expérience. Mais l'inſ-

pection, la seule exposition même d'un terrein vous donneront des signes certains de la maniere dont l'air influe sur sa surface. Combien pur & serein n'est pas celui de cette campagne fleurie, où naissent en abondance & pêle-mêle le thym, la sariette, le serpolet, la lavande qui répandent au loin leur odeur agréable ? Peu d'arbres y couvrent la terre. De nombreux essaims d'abeilles y recueillent avec empressement ce doux nectar, que les rayons du soleil expriment des fleurs, & fiers du butin qu'ils emportent, ils remplissent les champs du bourdonnement de leurs aîles. Au contraire un air épais & chargé de sombres brouillards, enveloppe ces marécages situés dans le fond d'une vallée obscure. Leur sol bourbeux & gras ne produit que des arbres & des plantes aquatiques. C'est-là que naissent le saule & l'osier, le jonc, le roseau, le poivre d'eau, la funeste ciguë & d'autres herbes ou venimeuses, ou d'une saveur âcre & désagréable.

C'EST en vain cependant que vous aurez établi votre demeure dans la plus riante & la plus favorable position, si vous négligez d'observer la marche, la force & la variation des vents qui soufflent & si vous n'avez soin de leur fermer Les vents.

& de leur ouvrir à propos toutes les iſſues de vos maiſons. En effet, l'action des corps augmente en raiſon de leur maſſe & du choc qui les met en mouvement. Les vaiſſeaux qu'on lance à la mer, fendent long-tems ſes flots d'après la premiere impulſion qu'ils ont reçue. Les vents différent entre eux & d'eux-mêmes par le degré d'impétuoſité qui les agite. Un doux zéphir vous flatte & vous careſſe ; mais tandis que ſon ſouffle perfide charme vos ſens, il arrive quelquefois qu'il intercepte la tranſpiration & donne naiſſance à de fâcheuſes fluxions. Quand Eole au contraire déchaîne les vents furieux, leurs tourbillons s'entrechoquent & ſoulevent des nuages de pouſſiere. Alors les entrailles de la terre mugiſſent, les édifices tremblent, leurs toîts tombent avec fracas ; le chêne antique, dont la tête va ſe cacher dans les nues, réſiſte en vain lui-même ſelon tout le poids de ſon volume énorme ; il eſt arraché. Une partie de la montagne dans laquelle il eſt enraciné, tombe avec lui. Les champs retentiſſent au loin du bruit affreux de ſa chûte.

C'eſt ainſi que la forte agitation de l'air le rend plus propre à nous imprimer le caractere dont il eſt doué lui-même. Elle ſeule accroît en lui les qualités qu'il poſſede, ſoit que ſon ſouffle doive

nous être favorable, soit qu'il menace la terre de quelque maligne influence : semblable au sceau de métal, qui fait rendre à la cire sur laquelle on l'imprime, toutes les figures & les contours qui s'y trouvent gravés. Il est donc des vents de différente nature, salutaires ou nuisibles à tous les degrés, suivant les différentes qualités des atomes qui dominent dans l'air. Je dis plus, les mêmes vents ne modifient pas l'air de la même maniere dans tous les climats. Le vent du Midi, dont le souffle ne fait que tempérer la rigueur du froid des pays du Nord, brûle de ses ardeurs les contrées d'Italie. Tant est variée la puissance des vents! tant les effets qu'ils produisent, soit à notre préjudice, soit à notre avantage, sont dépendants de la position des lieux & des régions dans lesquels ils se font sentir! Cependant Borée souffle pour l'ordinaire le froid & les frimats. Le Sud se fait reconnoître aux chaleurs qu'il exhale. L'Ouest assemble les nuages & provoque la pluie. L'Est ramene sur l'horison le tems sec & serein. Mais s'il s'éleve des vents intermédiaires aux points cardinaux du rumb; du mêlange de leurs qualités s'ensuit une combinaison d'effets. Le Sud-Est produit une chaleur seche, tandis que le Sud-Ouest nous donne des pluies chaudes. L'Est & le Sud-Est sont donc les vents

les plus ſalutaires : on leur doit donc cette heureuſe température de l'air qui tient l'équilibre entre la chaleur exceſſive & le froid incommode ; l'on peut s'expoſer à ſon action ſans crainte & ſans danger ; la terre reçoit d'elle la force de développer les germes ; ſon influence féconde la nature entiere. Lorſque ces vents-là regnent, le ſol de nos guérets ne s'entr'ouvre point de ſéchereſſe ; il ne s'éleve point d'orages, le ciel ne ſe fond point en eau ; mais l'éclat pur dont il brille ranime tout ce qui végete & réjouit tout ce qui reſpire. Telle fut la ſérénité des beaux jours dont jouirent nos premiers peres, dans ces tems fortunés auxquels la race humaine exempte de crime, n'avoit point encore mérité d'être en proie aux cruelles maladies, ni que la mort, par un ſévere, mais juſte décret du Ciel, tranchât le cours d'une vie qui devoit être éternelle.

Les exhalaiſons étrangeres mêlées à l'air.

MAIS les vents rempliſſent encore une fonction importante. Lorſque leur troupe bruyante ſort tumultueuſement des priſons d'Eole, elle diſperſe & chaſſe au loin les impuretés, dont les exhalaiſons de la terre ont ſurchargé l'air : ſans cela l'athmoſphere ſeroit infectée ; nous reſpirerions un mortel poiſon par la bouche & par

les narines. En effet, toutes les vapeurs qui s'exhalent des herbes qui ſe ſont putréfiées dans les prés & dans les terreins humides ; tous ces miaſmes corrompus qui s'élevent des champs de batailles & ſe répandent au loin, lorſqu'après une action les cadavres reſtent en raſe campagne ſans être inhumés ; toutes les fumées qui ſortent de la fange des marais ; toutes ces particules arſénicales & ſulfureuſes que vomiſſent du fond de leurs entrailles les terres riches en métaux ; tous ces corps étrangers enfin qui ſe diſſipent dans l'air, lui communiquent le caractere peſtilentiel qu'ils recelent pour la plupart.

Quelle foule de maladies, hélas ! tant de cauſes funeſtes n'engendrent-elles pas ? quelle déſolation ne répandent-elles pas ſur la terre, ſi le ſouffle ſalutaire des vents ceſſe long-tems de ſe faire ſentir ? En vain mettez-vous tous vos ſoins à vous ſouſtraire au danger : forcé de reſpirer l'air, vous reſpirez en même tems malgré vous le poiſon ſubtil qu'il contient. Il pénetre, par ſon activité, dans les canaux les plus déliés de vos viſceres. Il s'unit avec le ſang : il porte inſenſiblement la corruption dans toute la maſſe des humeurs ; il y met le trouble ; il les échauffe ; il y cauſe une fermentation ; il ſe les aſſimile quelque petit que ſoit ſon volume & change

en poiſon les ſucs nourriciers eux-mêmes. C'eſt ainſi qu'une ſeule goutte de vinaigre fait tourner un grand vaſe de lait & qu'une légere portion de levain délayée dans de la farine, aigrit & fait gonfler une maſſe conſidérable de pâte. O vous, infortunés mortels ! qui, par un amour aveugle de la campagne, fixez votre demeure dans des terreins marécageux, ſi votre vue s'affoiblit, ſi votre tête chargée de fluxions s'appeſantit, ſi les accès périodiques de la fievre viennent tous les ans vous conſumer, reconnoiſſez enfin la cauſe véritable de vos infirmités. Vos riantes prairies ſe couvrent, il eſt vrai, d'une tendre verdure. L'hyacinthe & la violette s'y mêlent agréablement. Les bois charmants qui les entourent, retentiſſent au loin des accens mélodieux de la plaintive Philomele & des gémiſſemens amoureux de la tendre Tourterelle; mais ce ſéjour perfide n'offre que des charmes trompeurs à ſes habitants. La ſanté, le plus précieux de tous les biens, manque à leur félicité. Semblables au malheureux Tantale, ils traînent une vie languiſſante au milieu de toutes les délices de la vie. La mort ne termine pas moins promptement les jours de ceux qui, dans les mines & les forges, oſent reſpirer habituellement les funeſtes vapeurs des métaux. La corruption de

leur ſang ſe manifeſte par la pâleur livide de leur viſage. Leurs membres ſe deſſéchent & deviennent tremblants. Ils éprouvent ſouvent d'affreuſes contractions de nerfs. L'activité du poiſon métallique, qui quelquefois s'eſt fixé dans l'intérieur de leurs viſceres, les déchire cruellement; leurs muſcles ſe roidiſſent avec des douleurs qui les font entrer en convulſion. Chargés enfin des infirmités de la vieilleſſe à la fleur de l'âge, ils terminent leur déplorable carriere au milieu des plus vives tranchées. Tels ſont les tourmens horribles, par leſquels la Nature punit dans les hommes la ſoif inſatiable de l'or & des richeſſes. Cependant, peu dociles à ſes avertiſſemens & comme ſi la mort venoit d'un pas trop tardif à leur gré, les inſenſés qu'ils ſont, oſent la provoquer, en ſe livrant de ſanglants combats. Une aveugle fureur les fait courir aux armes : leurs nombreux bataillons hériſſés de traits s'entrechoquent & la terre eſt noyée du ſang de ſes malheureux enfans.

Mais tandis que de vaſtes plaines ſont jonchées de cadavres qui répandent une odeur infecte, une affreuſe contagion ſe propage au loin dans la région éthérée & les vainqueurs eux-mêmes, au milieu des monumens de leurs triomphes, reſpirent avec l'air des exhalaiſons

mortelles. C'eſt ainſi que la cruelle Bellone devient funeſte à tous les humains par les innombrables calamités qui toujours l'accompagnent. Non contente d'enſanglanter ſes mains & le fouet dont elle eſt armée, non ſatisfaite de dépeupler les Royaumes & de couvrir les campagnes de morts & de mourants, elle entraîne encore à ſa ſuite la déplorable famine, les fievres malignes & la peſte mille fois plus cruelle que la fievre même ; la peſte, cette fille des enfers, que, dans l'excès de leur courroux, les Dieux en évoquent pour dévaſter l'univers, & punir rigoureuſement les crimes dont ſe ſont ſouillés les mortels.

Deſcription de la peſte.

C'EST ainſi que ſouvent, après les horreurs de la guerre, ce redoutable fléau s'appeſantit ſur des nations entieres & que, multipliant dans les villes & dans les campagnes les monceaux de cadavres, il glace d'un mortel effroi le cœur des humains. Ce n'eſt cependant jamais dans les pays fortunés de l'Europe que la peſte prend naiſſance. En effet, de même que chaque région eſt riche de quelques productions qui lui ſont plus particulieres ; que l'Inde nous envoie l'or & le ſucre ; que les Mers Orientales fourniſſent des perles ; que la Chine produit les plus belles

ſoies ; que la France recueille d'abondantes moiſſons ; de même chaque climat a des maladies qui lui ſont affectées. La plique entortille & baigne d'une ſueur de ſang la chevelure des Polonois. Le ſcorbut ronge les gencives des Anglois. L'Eſpagnol eſt conſumé par une faim qu'il ne peut aſſouvir. Et toi, malheureuſe Afrique ! tu portes dans ton ſein la peſte, ce monſtre infernal, que toutes les bêtes farouches & cruelles que tu nourris, te rendirent digne d'enfanter. Le Nil, dans ſes fréquents débordemens, couvre les campagnes d'un limon noir & marécageux. Le ſéjour qu'il y fait durant le calme perfide qui ſuccede à ces inondations, donne le tems aux rayons du ſoleil qui brûle ces contrées, d'échauffer ce dépôt bourbeux. Il s'y fait une fermentation & l'air ſe trouve bientôt infecté des funeſtes exhalaiſons qui s'en élevent. Tel eſt le germe de la maladie. Voilà comment la peſte renaît tous les ans dans l'Egypte. C'eſt ainſi que ſon regne s'y perpétue. Plût au Ciel, hélas ! qu'elle s'y fût pour jamais fixée & que ſon ſouffle empoiſonné n'eût pas le pouvoir de répandre au loin les ſemences de la contagion. Mais de nombreuſes caravannes de Pélerins accourent tous les ans au tombeau de Mahomet du fond des régions brûlantes de l'Aſie, de

l'Egypte & de la Lybie. Elles apportent avec elles le principe du mal que chacun ſe communique, dont il ſe pénetre intimement ſans s'en appercevoir & qu'il emporte avec lui dans ſa patrie.

C'eſt de la Mecque que la peſte, comme d'un dépôt général, ſe diſperſe dans l'étendue d'une des plus grandes parties de la terre & qu'elle précipite dans les ombres du Tartare tant de milliers d'hommes ſoumis aux loix de l'Alcoran. Car ce n'eſt pas par les ſeules voies de l'air & de la reſpiration que la peſte ſe propage, elle ſe cache ſous différents corps : elle infecte les laines, les draps & d'autres marchandiſes de cette eſpece & va porter à la faveur de ces funeſtes préſens, la contagion chez des peuples, que d'immenſes trajets de mer ſembloient devoir mettre à l'abri de ſes coups. Telles furent les embûches qu'elle tendit autrefois à la France, lorſqu'un vent trop prompt & des vaiſſeaux trop légers lui faiſant traverſer les mers, elle aborda dans le Port de Marſeille. Son haleine infecte corrompit l'air pur des campagnes de la Provence qu'elle dévaſta. Que de milliers de François ne fit-elle pas périr! On voyoit de toutes parts des peſtiférés couchés par terre dans les champs, dans les rues & dans les temples.

ples. En vain s'efforcent-ils de se relever; leurs membres s'y refusent. Ils retombent pesamment sur eux-mêmes. On les croiroit subitement frappés d'un coup de foudre. Ils éprouvent en même tems d'affreuses douleurs de tête. Leur bouche aride exhale un souffle empesté. Un feu dévorant leur déchire les entrailles. Leur sang plein d'effervescence, se dissout & s'épanche au-dehors par les différents organes en forme de pus & de sanie. Cette chaleur brûlante ne se manifeste cependant point à l'extérieur, ni sur la peau : elle est concentrée dans la moëlle de leurs os mêmes. Car de même qu'il arrive qu'une étincelle de feu cachée dans l'intérieur d'une poutre d'un édifice, se nourrit de sa substance & la creuse insensiblement toute entiere, sans produire au-dehors ni flamme ni fumée; que le bâtiment venant ensuite à s'écrouler tout-à-coup avec un fracas horrible, les tourbillons de flammes s'élancent jusqu'aux nues du milieu des ruines qui se multiplient & consument jusqu'aux derniers débris des matériaux; ainsi le charbon ardent de la peste fait-il sourdement des progrès; ainsi devore-t-il les flancs des malheureux auxquels il s'est attaché, jusqu'à ce que le dernier degré de l'effervescence de leur sang ne lui permettant plus de se cacher, il fasse étinceler leurs

yeux ſanguinolents, & ne fourniſſe plus que des flammes à l'organe de leur reſpiration ? Delà vient qu'ils ſe roulent par terre, pour y chercher de la fraîcheur, qu'ils arroſent d'eau leurs membres embrâſés, qu'ils en avalent des flots pour tâcher d'éteindre le feu de leur poitrine oppreſſée. Mais l'eau la plus fraîche ne peut éteindre leur ſoif : leur eſtomach brûlant, leurs entrailles en convulſion la rejettent avec la même impétuoſité qu'un fer rouge rejette celle dont on le baigne. D'un autre côté, cet affreux ſpectacle couvre d'une pâleur mortelle le viſage des ſpectateurs.

L'effroi glaçant qu'il leur inſpire, développe en eux le germe de la maladie. La peur d'en être atteints, prête des forces à la contagion. Mais quel excès de trouble ne jettent pas dans les eſprits ces monceaux de cadavres qui couvrent la terre, ces tas de morts & de mourants accumulés enſemble qui répandent également une odeur infecte & peſtilente ? L'inexorable Mort frappe indifféremment de ſa faux ſanglante les jeunes gens & les vieillards, les enfans & les hommes robuſtes, les mères de famille & les vierges touchantes. La tendreſſe de l'âge, les charmes de la beauté, ne peuvent fléchir ſa rigueur. L'enfant périt enfermé dans le ſein de ſa mere, ou rend en naiſſant le ſouffle de vie qu'il vient de

recevoir. Enfin les pâles ombres des morts ſont précipitées ſur les bords ténébreux du Styx en auſſi grand nombre, qu'on voit les oiſeaux du ciel s'enfuir devant un ouragan, ou les flots de la mer s'amonceler les uns ſur les autres pendant une violente tempête. La France inonde de ſes larmes ſes campagnes déſertes & ſes villes dépeuplées & prie, en gémiſſant, le Ciel d'apporter quelque ſoulagement à ſes maux.

Quel homme poſſédera l'heureux Art de bannir cette affreuſe calamité? Qui trouvera dans les tréſors de la Nature & de la Médecine des breuvages, des remedes aſſez puiſſants pour éteindre le feu qui dévore les entrailles de ces malheureux peſtiférés? Hélas! on les chercheroit en vain. Les lumieres de la Médecine, la vertu des plantes, la force des médicamens, toutes les reſſources de l'Art ne ſauroient appaiſer d'auſſi violentes douleurs. Toi ſeule, ô puiſſante Nature! toi, qui ſoumets à des loix invariables la circulation du ſang répandu dans un ſi grand nombre de vaiſſeaux, toi ſeule peux guérir tant de maux & faire ceſſer un ſi grand déſordre! En effet, la Nature réveillée par l'aiguillon brûlant du poiſon, raſſemble ſes forces opprimées & par un effort ſalutaire, travaille à purger les humeurs des impuretés qui s'y ſont fixées. C'eſt

dans ce moment de crise que l'Art peut heureusement venir à son secours, pour modérer son effort, s'il est trop violent & le ranimer, s'il est trop foible. Semblable à l'habile Cavalier qui, par le moyen des rênes, se rend tellement maître du cheval qu'il monte, qu'il fait, selon le besoin, tantôt le presser de l'éperon & tantôt opposer le frein à sa trop bouillante ardeur. S'il arrive enfin que, par un mouvement bien ordonné, il se fasse quelque éruption vers la superficie de la peau, que toutes les parties du corps se couvrent de pustules, de bubons, de taches pourprées, que le charbon livide & sec sorte du milieu des chairs enflammées; ce sont des signes favorables. On doit tout espérer de la guérison du malade. Il est soustrait aux coups de la mort. Il rentre dans le séjour des vivans. Le poison de la peste s'exhale par ces éruptions comme par autant de soupiraux & les vaisseaux baignés de liqueurs plus pures, commencent à fournir aux visceres des sucs qui les raniment.

Fin du Livre premier.



LIVRE SECOND.

Des Alimens.

TANDIS que le triſte hiver couvre la terre de neige & de glaçons, les violettes ſechent ſur pied, les lys périſſent dans nos champs. A peine le printems renaît il, à peine ſa douce température ranime-t-elle les campagnes, que les violettes reparoiſſent, que les lys parent de nouveau les prés. Mais lorſqu'une fois les vents ont emporté notre dernier ſoupir, nous ſommes déchus de l'eſpoir de recouvrer la vie. Une funeſte nuit nous couvre pour jamais de ſes ombres. Cependant la Mort, dont le hideux aſpect glace d'effroi les mortels, s'approche journellement à grands pas. Nous dépériſſons à chaque inſtant. Ce mouvement même qui prolonge nos jours, nous uſe & nous conſume ; enfin l'édifice de nos corps tomberoit bientôt en ruine ; mais la Nature, cette tendre Mere, lui prête les plus puiſ-

ſants ſecours. Elle lui fournit un nombre prodigieux d'alimens propres à réparer des forces qui ne ceſſent de s'affoiblir & qui ſubſtituent de nouvelles parties à celles que le mouvement détache de nos membres. Voyez quelle quantité de bêtes ſauvages habite les forêts ; combien d'animaux broutent la pointe des buiſſons ſur les montagnes couvertes de neiges, au ſommet deſquelles ils ſont ſuſpendus ; quels nombreux troupeaux bondiſſent au milieu des champs ; quels épais nuages d'oiſeaux ſe croiſent dans les airs ; quelle étonnante quantité de poiſſons de différentes eſpeces la mer renferme dans ſes gouffres : combien de ſortes de légumes naiſſent du ſein bienfaiſant de la terre féconde ; ſous quelle abondance de fruits délicieux les branches des arbres ſont courbées. C'eſt pour l'homme, c'eſt pour ſon Roi que la Nature prodigue tant de préſens. Le ciel, la terre & les ondes, tout s'empreſſe à le ſervir. Il regne en Maître ſur ce vaſte univers. Heureux au milieu de tant de richeſſes, ſi ſachant en apprécier la valeur, il en uſoit ſuivant les loix de la prudence & de la modération ! Si ne ſe laiſſant jamais ſéduire par de faux attraits, il ne puiſoit ſouvent à ces ſources de vie un doux, mais funeſte poiſon ! Telles furent les loix que la Nature grava jadis dans le cœur de

notre premier pere. Nos premiers ayeux y furent fideles. La faim seule assaisonnoit leur nourriture. L'Art ne s'en mêloit jamais. L'estomach pressé par un vrai besoin, se contentoit d'alimens ordinaires. Il ne s'en surchargeoit point lorsqu'il étoit une fois rassasié. L'intempérance ne connoissoit point encore le honteux moyen d'allumer la soif par des liqueurs spiritueuses & d'ensevelir dans le vin les facultés du corps & de de l'esprit. L'on se désalteroit aux sources vives d'une onde pure que l'on se procuroit sans peine. Voilà comment la race des premiers hommes parvint sans incommodités à l'âge le plus avancé. Voilà comment la vie de la plupart d'entre eux embrassa plusieurs siecles dans sa durée. Le luxe des tables & la débauche qu'aucun frein ne peut reprimer, ont, de nos jours, entiérement effacé de nos cœurs les sages préceptes de la Nature. On n'a plus de honte de sacrifier sa vie & sa gloire à la plus vile des passions, à sa stupide intempérance. Les mèts simples ne flattent plus les goûts émoussés. Les alimens dénaturés sont seuls en possession de plaire. L'on veut que les assaisonnemens ressentent la recherche & le travail. Les estomachs sont brûlés par les aromates. L'on va chercher jusques dans les contrées qu'arrose l'Hydaspe, les délices des festins. Tant

D iv

les malheureux mortels ſont de nos jours eſclaves de leur bouche ! mais ils en ſont bien punis. Les tourmens & les maladies s'aſſemblent en foule autour d'eux ; leurs membres énervés deviennent la proie des plus déplorables infirmités ; courbés comme ſous le poids des années dès le commencement de leur carriere, ils trouvent dans les dégoûts d'une vieilleſſe prématurée la peine dûe aux excès de leur jeuneſſe.

Toi qui la premiere enſeignas l'art de labourer la terre avec le ſoc de la charrue ; toi qui portes dans nos champs l'abondance & la richeſſe, bienfaiſante Cérès, ſoutiens de tout ton pouvoir mon entrepriſe hardie & dans le deſſein que j'ai formé de chanter des préceptes inconnus juſqu'à préſent aux Muſes de la Poéſie, ouvre-moi les ſentiers nouveaux par leſquels je vais à la fontaine d'Hypocrene. Lorſque tu décoras nos campagnes de tes dons magnifiques, tu laiſſas, par un trait de ſageſſe, aux enfans de la terre l'obligation de mériter tes bienfaits par les travaux de l'Agriculture. Puiſſe la douceur de mes accens rendre agréable à nos derniers neveux le ſouvenir de ce traité ſacré & leur faire goûter les préceptes que tu dictas jadis aux premiers Cultivateurs. C'eſt à toi, Mere des humains, c'eſt à toi qu'en reviendra la gloire,

ſi mes vers peuvent apprendre à tes enfans quelle raiſonnable quantité d'alimens, quelle juſte meſure de boiſſon ſont propres à donner à leurs membres le degré de force dont ils ont beſoin & fourniſſent des ſucs ſuffiſants pour leur rendre la vigueur qu'ils peuvent avoir perdue. Sans ce juſte milieu, les viſceres ſeroient ſurchargés de liqueurs, ou dépériroient par la diſette de celles qui doivent les vivifier. Enſeigne-moi de plus, quelles ſont les propriétés de chaque eſpece de boiſſon; les qualités des différentes ſortes d'alimens: quels alimens & quelles boiſſons conviennent le mieux à l'eſtomach; quels ſont ceux enfin qui, par le mêlange de leurs ſucs dangereux avec nos humeurs, ſont capables d'en corrompre la ſource.

VOYEZ-VOUS ce glouton? Quelle prodigieuſe quantité d'alimens n'entaſſe-t-il pas dans ſon vaſte eſtomach! La table fléchit ſous le poids énorme des mèts qu'on lui ſert. Il réunit dans ſon ventre étonné toutes les eſpeces de comeſtibles que fourniſſent la mer, la terre, les airs & les pays de l'univers les plus oppoſés entre eux. Cependant à la vue de ſon corps deſſéché, de ſes os décharnés & de ſon viſage pâle, vous croiriez qu'il eſt en proie aux horreurs de la

La quantité des alimens.

diſette & de la faim. Ceſſez d'être ſurpris. L'intérieur recele la cauſe de ce prodige. Imaginez-vous quels efforts doit faire ſecrettement la Nature, pour extraire un ſuc homogène de la maſſe énorme de tant de ſubſtances différentes ; pour lui faire verſer dans les veines épuiſées ces ruiſſeaux de lait, qui doivent ſuſtenter le corps.

Le méchaniſme de la digeſtion.

D'ABORD la bouche formée de deux mâchoires s'ouvre & reçoit les alimens. Elle les fait paſſer ſucceſſivement enſuite de deſſous les dents inciſives qui les diviſent, ſous les molaires qui les broient. Enfin elle les pénétre de ſalive & d'une maſſe ſolide & ſeche qu'ils étoient auparavant, elle les change en pâte humide & molle. Ce ne ſont là que les préliminaires de l'opération. C'eſt par eux que les ſubſtances alimentaires devenues plus propres à remplir les vues de la Nature, enfilent le canal de l'œſophage & ſe précipitent dans la cavité de l'eſtomach. Ce viſcere tiſſu de fibres dont les directions ſont différentes, ſe contracte par ondulations, embraſſe la totalité des alimens, les agite & les retourne en tout ſens & dans le cours de ces divers mouvemens, expoſe juſqu'à leurs moindres parties à l'action des ſucs digeſtifs qu'il diſtille de toutes parts. Car les différentes mem-

branes qui forment l'eſtomach, ſont recouvertes intérieurement de la tunique veloutée, parſemée d'un nombre prodigieux de glandes qui fourniſſent le ſuc gaſtrique, ſorte de levain puiſſant qui pénetre la pulpe alimentaire & la réduit en pâte douce & fluide. A cette opération ſe joignent encore la contraction des ouvertures du viſcere même, la chaleur tempérée qui s'y trouve concentrée, la raréfaction de l'air qui ne peut s'en échapper. Toutes ces cauſes augmentent la force diſſolvante des liqueurs qu'elles forcent de s'incorporer avec la maſſe des alimens qui ne peut éviter leur action. Ce fut par une méchanique approchante, qu'autrefois le célebre Papin vint à bout de diſſoudre avec de l'eau bouillante des os deſſéchés qu'il renferma dans un globe de métal. Du moment, qu'à la faveur de l'abondance des ſucs, les ſubſtances nutritives ont acquis en totalité le degré de liquidité convenable, elles ſurmontent la réſiſtance des fibres charnues du Pylore & parviennent inſenſiblement dans l'ample canal nommé *duodenum*, où ſe fait une opération nouvelle. C'eſt dans cet inteſtin, que du foie qui l'avoiſine, s'épanche la bile, humeur ſavoneuſe, propre à réſoudre les corps gras & capable de réunir enſemble les particules huileuſes & lymphatiques qui ſympa-

thisent naturellement si peu. La bile délayée par l'humeur aqueuse que le Pancréas verse à plein canal, pénétre plus intimement les molécules des alimens. Elle les mêle, elle les divise pour les mieux identifier. Elle leur forme un véhicule de la lymphe & de la partie sulfureuse qu'elle force de s'amalgamer malgré leur peu d'affinité. C'est d'après cette opération, c'est de cette source que naît le chyle, cette liqueur blanche, subtile, plus douce que le Nectar qui, dans son heureux cours, arrose tous les vaisseaux du corps humain & renouvelle sans cesse la masse du sang. La Chymie, cette docte émule de la Nature, imitant un procédé semblable, a vu sous sa main s'opérer la réunion de l'huile & de l'eau, d'où s'est formée cette liqueur qu'elle nomme *lait virginal*.

Le trop de nourriture.

Il est démontré maintenant qu'une surabondance de nourriture ne peut que faire éprouver une tension violente à l'estomach, qu'elle accable d'un poids superflu & ne peut fournir aux membres extenués des sucs suffisamment travaillés. Par un effet dérivé du même principe, cette violence faite aux tuniques de l'estomach y produit du relâchement, ralentit le mouvement d'élasticité de ses fibres, les met dans l'impuissance de le contracter au besoin & rend ce viscere

insensiblement incapable de s'acquitter de ses fonctions ordinaires. C'est ainsi qu'un ressort trop fortement tendu perd son action & n'exécute plus ces mouvemens réglés de vibration dont auparavant il étoit susceptible. Telle est l'altération qu'éprouvent les parties solides. Les liqueurs n'ont pas une moindre part à la contagion. Elles ne sont pas assez abondantes pour dissoudre une si prodigieuse quantité d'alimens. Cette masse n'est pénétrée que de sucs qui n'ont aucune analogie ensemble. Au moyen de la sécheresse qu'elle éprouve, elle s'arrête dans sa route : elle croupit dans les intestins dont son poids excessif suspend l'action. Bientôt elle s'échauffe & fermente d'elle-même. Enfin elle se putréfie & communique au chyle sa malheureuse disposition. Autre danger : nouveaux effets. Il arrive souvent qu'après avoir mis dans sa bouche des morceaux d'un trop gros volume, on a l'imprudence de les avaler sans les avoir ni suffisamment broyés sous les dents, ni baignés de cette salive dont la source est si précieuse. Ils résistent alors par leur opacité, aux sucs digestifs qui ne peuvent les pénétrer & se roidissent contre les efforts de l'estomach qui ne peut les diviser. Delà s'ensuit le travail excessif de ce viscere ; l'épaississement du chyle qui devient semblable à de l'eau bourbeuse ;

l'impoſſibilité qu'il contracte, de s'introduire dans les veines lactées ; ſon adhérence aux parois des vaiſſeaux dont il ſe bouche lui-même les paſſages ; le dépériſſement journalier du corps ſurchargé d'un inutile fardeau. Si la force de la compreſſion introduit quelques parties du chyle dans ſes canaux ſécrétoires, il communique au ſang ſa qualité viſqueuſe & rend bourbeuſes les liqueurs encore pures auxquelles il ſe mêle. Les liquides alors ſuſpendent leur cours, s'arrêtent dans les replis tortueux des conduits, entaſſent dans leurs ſinuoſités molécules ſur molécules & forment un maſtic qui donne naiſſance aux obſtructions. De combien de maladies ces premiers effets ne deviennent-ils pas l'origine ? en quelle ſource féconde de douleurs & de maux les alimens eux-mêmes ne ſe convertiſſent-ils pas dans la ſuite ? Victime de ſon avidité, l'eſtomach en eſt le premier puni. Les douleurs les plus aiguës lui ſont réſervées. Tantôt il éprouve de cruelles angoiſes ſous le peſant fardeau qui l'étouffe. Tantôt il eſt en proie à des mouvemens convulſifs qui le ſoulevent & mettent le trouble dans tous les ſens. Tels ſont les efforts que fait la Nature pour ſe débarraſſer de ce poids accablant par les deux voies oppoſées. Le vomiſſement ſeroit ſans doute la plus ſûre & la plus

prompte. Le relâchement du bas-ventre ne sauroit produire d'aussi bons effets. Mais, si nulle de ces deux routes ne s'ouvre, l'ennemi prend secrettement de nouvelles forces & du fond de l'estomach paresseux, il se dispose à porter les plus funestes atteintes à tous les membres. En effet, les vaisseaux n'étant bientôt plus abreuvés que d'un sang rempli de crudités, deviennent eux-mêmes pour les visceres une source impure de sucs détériorés. Cette nouvelle cause entretient la maladie dont elle est l'effet. Elles se reproduisent mutuellement l'une & l'autre & forment entre elles un cercle de calamités. Voilà comment les différentes parties du corps & les différents visceres se trouvent insensiblement assaillis de mille infirmités. Voyez combien profondes sont les racines que les maladies chroniques jettent en nous. Comment elles s'y cachent & s'y fortifient d'abord, jusqu'à ce que, par une irruption subite, elles manifestent enfin leur existence, lorsqu'il ne reste plus d'espoir de sauver le malade. C'est donc à bien juste titre qu'on les nomme l'opprobre des Médecins & le fléau de leur Art. Le malheureux qui s'en trouve attaqué, s'agite sur son lit sans pouvoir trouver de situations favorables. Il se sent intérieurement brûlé de feux dévorants. Il sou-

pire la nuit après le retour de la lumiere & lorſque le jour eſt venu, il ſe plaint de ſa trop longue durée, dans l'eſpoir que les ténébres rameneront le repos qui le fuit. Il n'en eſt plus pour cet infortuné. Le mal attaque les derniers retranchemens de la vie, & rompant ſes barrieres avec une fureur qui n'a point de bornes, il inflige au moribond la peine dûe à ſes imprudences. Telles ſont les calamités qu'enfante l'intempérance. Tels ſont les funeſtes effets des plaiſirs de la table; tandis que l'homme qui reſpecte les loix de la ſobriété, conſerve facilement & long-tems ſes forces & ſa ſanté.

Que la frugalité eſt reſpective.

N'ALLEZ pas cependant, par une crainte chimérique, ne vouloir prendre d'alimens qu'après les avoir ſcrupuleuſement peſés à la balance. La frugalité ne doit point être en cela l'eſclave d'elle-même. Elle peut faire quelques légers écarts ſans ſortir de ſes juſtes limites. On doit même, ſelon les différentes circonſtances, varier la quantité de la nourriture. La maſſe d'alimens, qui ne pourroit que fatiguer les tendres viſceres & ruiner les forces d'un enfant, ne ſuſtenteroit pas ſuffiſamment les membres vigoureux d'un jeune homme & la nourriture qui ſeroit trop légere pour l'eſtomach d'un homme robuſte, accableroit

accableroit de ſon poids celui d'un vieillard décrépit. En effet, ſi vous comparez enſemble les différentes complexions des humains, penſerez-vous que le foible eſtomach d'une femme délicate pourra diſſoudre les mèts, que les dures entrailles d'un Laboureur digereront facilement? Vous perſuaderez-vous que le corps nerveux d'un Moiſſonneur, endurci par le travail & deſſéché par la ſueur, ſubſiſtera des alimens légers qui ne nourriſſent que trop le corps efféminé d'un citadin oiſif? Vous ne ſauriez donc preſcrire là-deſſus des regles générales. C'eſt au témoignage des ſens, c'eſt à l'expérience ſeule qu'il convient de s'en rapporter. Il faut qu'après le repas l'on puiſſe jouir du libre exercice de ſes membres & qu'on ne ſoit point forcé de tomber dans un lâche aſſoupiſſement; que la tête ne ſoit point enveloppée d'un nuage épais; mais que le corps refait par le doux Nectar qu'ont dû produire les alimens, puiſſe facilement s'acquitter de ſes fonctions. Il faut que Morphée répande ſur vous la nuit des pavots doux & légers & que l'aurore à ſon lever les faſſe aiſément diſparoître. A ces traits vous reconnoîtrez que votre eſtomach n'eſt point ſurchargé de ſucs mal digérés & que néanmoins il n'éprouve point les rigueurs d'un beſoin trop urgent.

Le manque de nourriture.

MAIS je frémis d'horreur de me rappeller ici les déplorables effets de la famine ; de me la représenter le teint pâle & livide, le corps décharné, le front sillonné de rides, le regard furieux, la bouche écumante, la rage sur les lévres. Armée d'un poignard ensanglanté, cette furie força plus d'une fois les meres de se repaître des chairs palpitantes de leurs propres enfans. Souvent aussi l'extravagance, sous le voile de la sagesse, ne fut pas moins funeste à certains malheureux mortels. Elle les fit tomber dans une cruelle erreur, lorsqu'elle leur persuada de mener par systême une vie trop dure, sous prétexte de leur apprendre l'Art de se précautionner contre le besoin par un excès de sobriété. Ils ignoroient que ce mouvement perpétuel des humeurs qui conserve la vie, que cette circulation continuelle & laborieuse du sang qui le bonifie, dissipent en même-tems la partie la plus précieuse de ce liquide & la portion la plus subtile du suc nerveux. Le chyle, ce Nectar vivifiant que produit la nourriture, doit sans cesse couler pour réparer ces pertes. Mais si cette source de lait vient à tarir, les nerfs ne peuvent recouvrer la liqueur spiritueuse qu'ils ont perdue, les vaisseaux sont bientôt privés de cette abondance de sang qui leur est

néceſſaire. De ce moment la vigueur primitive s'affoiblit, les viſceres deſſéchés tombent dans la langueur, le corps exténué dépérit ſenſiblement. C'eſt ainſi que la lumiere d'une lampe perd ſon éclat & s'éteint dès que l'huile en eſt conſumée. C'eſt ainſi que les chaleurs de l'été mettent à ſec l'urne d'un fleuve, qui couloit auparavant à grands flots & répandoit au loin la fécondité dans les campagnes : ajoutez à cela que la chaleur intérieure du corps & ce cercle perpétuel de mouvement du ſang & des humeurs les atténuent & leur communiquent une acrimonie qui s'accroît de plus en plus. Le chyle peut lui ſeul, par ſa douceur & ſa qualité balſamique, corriger cette âpreté, tempérer cette chaleur, amortir ces feux.

Mais de quels objets m'occupai-je ici ? La famine n'étend ſon empire que ſur ces malheureux que leur indigence éloigne du Sanctuaire des Muſes. En vain employerois-je les agrémens de la Poéſie pour leur faire goûter mes préceptes. En vain formerois-je les plus doux accords pour charmer leur infortune. Le Dieu du Parnaſſe ne jetta point ſur eux un regard favorable lorſqu'ils naquirent. C'eſt à vous qui nagez dans l'abondance, à leur tendre une main ſecourable de deſſus ces lits de pourpre où vous

reposez mollement. C'est à vous à répandre avec une louable profusion vos bienfaits sur ces infortunés vos freres & vos semblables. Votre libéralité sera dès-lors le sujet de mes chants & je célébrerai vos louanges, lorsque je décrirai les especes d'alimens qui peuvent vous être salutaires & que je vous ferai connoître ceux qui, pour flatter votre goût, ne vous en seroient pas moins nuisibles.

Les divers alimens.

TOUS ces mèts différents, dont le luxe & la délicatesse surchargent nos tables, ne sont pas également pourvus de sucs propres à nous sustenter. Il en est qui contiennent une portion trop considérable de ces parties solides & compactes qui résistent à l'action des liqueurs dissolvantes. Car les alimens sont formés de deux substances différentes; l'une fibreuse & racornie; l'autre gélatineuse & plus légere. Cette derniere est la partie la moins considérable. C'est elle qui, sous les efforts pénibles de l'estomach, change de nature, se convertit en un chyle subtil & doux, fournit elle seule ces sucs nourrissants qui soutiennent les forces corporelles. Quant à la premiere, elle est chassée au-dehors par les voies inférieures, lorsqu'entiérement privée de la portion alimentaire, elle

n'eſt plus qu'un inutile fardeau. L'on voit par-là combien différentes doivent être les vertus & les propriétés des divers alimens. Ceux-ci pleins d'un jus délicieux, baignent les vaiſſeaux d'une abondance de liqueurs vivifiantes. Ceux-là privés de cette mucoſité qui nous alimente, fourniſſent beaucoup de marc & nourriſſent peu. Tantôt cette gelée qu'ils contiennent, offre aux eſtomachs foibles un aliment léger & de facile digeſtion ; tantôt ſon épaiſſeur & ſa ténacité la rendroient plus propre à nourrir de vigoureux Moiſſonneurs, que des gens infirmes ou délicats. Tel eſt le double point de vue d'après lequel on peut diviſer en deux claſſes cette quantité prodigieuſe d'alimens qui, ſous ce nom commun à tous, forment tant d'eſpeces différentes.

Les légumes & les herbages.

LORSQUE nos premiers peres commencerent à peupler la terre, la Nature, cette Mere tendre, leur fournit pluſieurs ſortes d'alimens tirés de ſon ſein. Les ſucs nourriſſants, quoique ſimples, dont ils étoient remplis, n'avoient point encore été détériorés par l'art funeſte qu'inventa l'intempérance. Le luxe & la ſenſualité n'avoient point encore rendu nos cœurs inhumains & barbares. L'homme n'avoit point encore eu la cruauté de plonger un fer altéré de ſang dans le ſein des

animaux. On ne l'avoit point encore vu chercher dans leurs entrailles palpitantes, des mèts propres à cauſer de l'horreur & de la répugnance. Les doux herbages, les fruits cruds, les ſimples légumes, cette foule de végétaux que la terre produiſoit ſans y être forcée, faiſoient l'ornement & les délices du repas frugal qui ne leur manquoit jamais au beſoin. Si quelquefois les animaux contribuoient à leur régal, ce n'étoit jamais qu'en leur fourniſſant le lait ſuperflu de leurs mamelles & le fromage qui ſe façonnoit ſans peine. Ce n'eſt pas cependant que la Nature ſe comportât comme une injuſte marâtre envers ces premiers auteurs de nos jours. Ce régime frugal, cette nourriture ſimple & champêtre, leur valurent une longue ſuite d'années d'une vie exempte d'infirmités.

Les herbages doux & aqueux.

LES légumes que l'on ſert ſur nos tables, ne poſſédent néanmoins pas tous les mêmes ſaveurs & les mêmes propriétés. Ils ne fourniſſent tous, à la vérité, qu'un aliment léger & peu ſubſtantiel ; mais les uns ſont d'un goût plus fort & plus piquant, tandis que les autres ſe diſtinguent par la douceur de leurs ſucs. Ces derniers, dont les fibres ſont plus tendres, ſe

digerent plus facilement & rempliſſent l'eſtomach de la ſubſtance aqueuſe dont ils abondent. Tels ſont ceux que doivent préférer les perſonnes dont les viſceres ſont foibles & délicats. Que la laitue & la poirée, l'épinard & la mauve, le cardon & l'artichaud ſoient leurs mèts favoris. Cette nourriture eſt encore favorable aux viſceres en proie à de grandes ardeurs. La douce humidité qu'elle y répand, rend plus flexibles leurs fibres deſſéchées. Mais ſi l'eſtomach eſt déja ſubmergé de pituite, ſi les viſceres trop relâchés ſont encore tourmentés par des vents, les légumes cruds leur ſeroient nuiſibles. Il faut qu'à la faveur de l'eau bouillante, le feu les pénétre, chaſſe la ſurabondance de l'air qu'ils renferment, emporte ou digere leurs crudités.

L'ESPECE de légume dont l'odeur eſt gracieuſe & la ſaveur aromatique, réveille l'appétit & flatte davantage; mais méfiez-vous de cet aliment, ſi votre eſtomach n'eſt pourvu de fibres aſſez vigoureuſes, pour en broyer parfaitement les tiges & les arrêtes & ſi vos ſucs digeſtifs n'ont aſſez d'activité, pour vaincre la réſiſtance qu'elle leur oppoſe. Le goût piquant de ces ſortes de mèts, les particules odorifé- Les herbages âcres & aromatiques.

rantes qu'ils exhalent, ſemblent d'abord, il eſt vrai, très-propres à fortifier les reſſorts de l'eſtomach : cette vertu n'eſt cependant qu'apparente & paſſagere & les viſceres chargés d'un poids au-deſſus de leurs forces, retombent dans leur premiere langueur. Vous devez redouter bien davantage encore ces légumes aromatiques, lorſque vous vous ſentez le feu dans la poitrine, ſi vous ne voulez accroître l'incendie, en donnant aux flammes un nouvel aliment.

Les graines & les bleds.

APRÉS les herbages viennent les différentes eſpeces de graines, dont la prodigieuſe quantité nous fournit encore un nombre infini d'alimens. C'eſt la nourriture que recherche avec le plus d'avidité la plus grande partie des oiſeaux dont les troupes obſcurciſſent les airs. Le taureau, cet animal monſtrueux, le gros & le menu bétail ne s'engraiſſent que de l'herbe des champs. Le cheval dont le courage eſt ſi grand, dont l'ardeur eſt ſi bouillante, ne dédaigne pas de s'en repaître, lors même qu'elle eſt deſſéchée. Quant à l'homme, il trouve la meilleure des nourritures dans le froment & dans quelques autres grains remplis d'un ſuc délicieux & pur. Mais Cérès en nous enſeignant l'Art de nous ſervir de la charrue & du hoyau pour les cultiver, ne nous

affranchit pas de la dure néceſſité de nous les procurer à la ſueur de notre front. Ces grains réduits en farine & pêtris dans l'eau douce d'une claire fontaine, deviennent pour les mortels l'aliment le plus ſain & le plus exquis. Que les Dieux vantent leur Nectar & leur Ambroiſie. L'homme ne les leur envie point. Le froment l'en dédommage. La crême ſuave qu'il contient, ſuſtente également les membres délicats d'une jeune vierge & les nerfs vigoureux de l'homme fait: l'enfant de l'âge le plus tendre, le vieillard dans la décrépitude la digerent également. Cependant le froment lui-même abonde en particules épaiſſes & viſqueuſes, dont l'eſtomach pourroit être ſurchargé ; mais une légere portion de levain qu'on y mêle, le degré convenable de cuiſſon qu'on lui donne, le rendent parfaitement propre à s'identifier avec nos liqueurs, à fournir un chyle ſubtil & bien travaillé, à remplir nos vaiſſeaux des différents ſucs dont ils ont beſoin. Tels ſont les heureux effets du pain. Français, vous que du haut des Cieux la divine Cérès regarde d'un œil ſi favorable, célébrez-le ce pain, qu'un Art bienfaiſant prépare avec l'eau & le feu. Les dents le broyent ſans efforts, les ſucs digeſtifs le pénétrent aiſément, l'eſtomach le digere ſans peine, les inteſtins s'en débarraſ-

Le pain.

ſent promptement. Sans lui, les autres alimens deviennent faſtidieux. Lui ſeul peut tenir lieu de tous les autres. Delà vient que, lorſque la récolte a bien réuſſi, que les Moiſſonneurs ont battu le grain, qu'ils en ont rempli leurs greniers; la joie s'empare de leurs cœurs : ils forment avec les Bergeres des danſes agréables : ils uniſſent leurs voix pour chanter les bienfaits de la Déeſſe de l'Agriculture. Alors les campagnes ne craignent plus la diſette. Les fleuves charmés de l'abondance qui regne ſur leurs rives, font de toutes parts tourner les roues des moulins. Le bruyant murmure des ondes ſe fait entendre au loin. Le Meûnier vigilant eſt tout glorieux de la blancheur qui le couvre. Il voit avec plaiſir ſa meule rendre des monceaux de farine. Bientôt cette précieuſe marchandiſe eſt embarquée, paſſe les mers, forme une branche de commerce entre les deux hémiſpheres & rapporte enfin au Cultivateur un revenu ſûr, qui le récompenſe de ſes travaux.

Conſeil aux riches.

Que le ſon ſoit pour les chiens de garde; qu'il engraiſſe les oiſeaux de baſſe-cour : que la fleur de la farine ſerve à faire le pain blanc du Maître & gardez-vous de refuſer à l'indigent le pain groſſier, dont la pauvreté veut qu'il ſe contente. Le malheureux que le riche re-

bute, n'implora jamais en vain la vengeance des Dieux. Vous devez même craindre, que si la misere vient à le réduire au désespoir, il ne forme & n'exécute l'inique dessein d'endommager vos semences, de couper vos bleds en herbe, d'incendier vos moissons.

Les gâteaux faits avec du miel, & toutes les especes de pâtisseries où le beurre & la graisse dominent, ne peuvent être pour l'estomach qu'un aliment très-lourd & très-indigeste. Les visceres n'ont point de ressorts assez fermes pour les broyer, ni de sucs assez actifs pour les dissoudre. Les particules de farine liées les unes aux autres par la substance onctueuse & grasse, forment avec elle une masse compacte, qui ne donne sur elle aucune prise. Il en est de même des noix, des amandes & de tous les végétaux qui rendent sous le pressoir une liqueur oléagineuse. Ils affoiblissent l'estomach, éludent l'action des visceres, ne peuvent, malgré tous leurs efforts, ni se liquéfier, ni se résoudre en chyle; mais aussi durs qu'un rocher, ils conservent opiniâtrement leur forme & leur nature. C'est ainsi qu'il en arrive, lorsqu'aux approches de l'hiver, quelques oiseaux de passage voltigeants dans les forêts pour y chercher leur nourriture, se re-

Les noix & les amandes.

paiſſent de la graine réſineuſe du gui. Ce corps dur & viſqueux reſte ſans ſe digérer dans les foibles entrailles de l'animal, qui le rend tout entier & le dépoſe entre les branches d'arbres. Il s'y greffe, y pouſſe & pare la tête des vieux chênes de feuilles qui leur ſont étrangeres. Vous ne ſauriez donc trop éviter de pareils alimens, ſi vous deſirez conſerver toute la force de votre eſtomach, ne point éprouver de coliques & de tranchées & n'être point ſujet à ces débordemens de pituite qui ſuffoquent la vieilleſſe.

Les légumes farineux.

JE place à la ſuite de ces alimens pernicieux, les légumes qui naiſſent renfermés dans des coſſes ; tels que les lentilles & les différentes eſpeces de pois, de feves & de haricots. Voyez à quel point ils ſe racorniſſent & combien ils deviennent durs, lorſqu'on les a long-tems gardés dans un endroit ſec ! Penſez-vous que les foibles reſſorts d'un eſtomach délicat puiſſent jamais les broyer & que des ſucs doux & lymphatiques ſoient capables de les ramollir & de les diſſoudre ? Je dis plus : il n'eſt aucun de leurs grains qui, reſpectivement à ſon volume, ne renferme une grande quantité d'air. Cet élément élaſtique réduit à la plus petite maſſe dans la plus étroite priſon, fait une ir-

ruption violente & ſe dilate ſelon toute l'étendue de ſes forces, dès que les paſſages lui ſont ouverts. Un ſavant Scrutateur de la Nature mit un jour le fait en évidence. Il renferma de ces légumes dans la machine du vuide, & les ſoumit à l'expérience. L'air rompit ſur le champ ſes liens, ſortit avec impétuoſité, ſurpaſſa de beaucoup en volume la maſſe qui le contenoit & remplit de ſes vapeurs le vuide du récipient. Ces légumes, il eſt vrai, ſont ramollis par l'eau bouillante & la cuiſſon chaſſe une partie de l'air qu'ils contiennent; cependant il leur en reſte toujours aſſez pour rendre vaine l'action de l'eſtomach qu'il affoiblit & pour remplir les entrailles de vents qu'on n'eſt pas toujours aſſez heureux de pouvoir expulſer. Outre cela, les légumes farineux ſont une nourriture maſſive qui communique au ſang ſon épaiſſeur & ſa viſcoſité; d'où peuvent s'enſuivre des engorgemens dans les vaiſſeaux. Laiſſez donc digérer les pois & les lentilles à l'eſtomach robuſte du Laboureur; qu'ils ſoient l'aliment de l'inſenſé diſciple de Pythagore, qui croyant à la métempſycoſe, craint de ſe nourrir du corps de quelques-uns de ſes ayeux ſous la forme d'un animal. Pour vous, hommes ſages, vous qui reconnoiſſez votre empire ſur toutes les productions de la

Expérience.

terre, jouissez de vos droits & qu'une terreur extravagante ne vous fasse pas rejetter les dons de la Nature.

Les fruits. UN nouveau champ s'ouvre devant moi. Je vois paroître cette quantité prodigieuse de différents fruits, riche présent des Cieux, que notre imprudence peut nous rendre nuisible. Les branches des arbres plient de toutes parts sous le poids qui les surcharge. Mais qui pourroit faire assez de vers pour décrire tant d'agréables productions ! En vain Phœbus me prête-t-il des forces & les secours de son art. En vain Pomone me promet-elle de favoriser mes desseins. Il est des fruits de tant d'especes & de tant de noms différents ; ils ont des beautés, des formes, des couleurs & des propriétés si variées, qu'eussé-je un organe de fer, une poitrine d'airain, je succomberois encore sous un si grand travail. Voyez de quelle diversité d'émaux les fleurs décorent nos jardins, dès que le printems commence à paroître. D'un côté, le pêcher déploie le tendre incarnat de ses guirlandes ; de l'autre, le poirier étale la blancheur de ses touffes. Ici, le pommier teint de pourpre la neige de ses bouquets ; là, le cerisier éleve dans les airs le faste de ses couronnes ; mais, dès qu'après la

chûte des fleurs, les fruits commencent à grossir, le spectacle change entiérement. Ce sont d'autres formes, d'autres beautés, d'autres couleurs. A peine l'astre brûlant de la canicule embrâse-t-il nos champs de ses premiers rayons, qu'on voit paroître la cerise, ce fruit délicieux, propre à soulager la soif & dont le suc est un savon subtil qui facilite l'écoulement de la bile. C'est encore alors que naît dans l'humble gazon la fraise vermeille & que la groseille acide & la framboise odoriférante s'unissent ensemble, pour rafraîchir nos palais altérés & tempérer l'ardeur de notre sang. Il arrive quelquefois cependant que ces sortes de fruits chargent l'estomach, y fermentent & tournent à l'acide le plus âcre & le plus piquant. C'est plus tard & dans le cœur de l'été, qu'on voit mûrir les autres fruits à noyaux. Vous pouvez regarder comme salutaires & propres à calmer l'effervescence des humeurs, ceux qui baignent la bouche de beaucoup de sucs. Gardez-vous au contraire de ceux dont la chair est ferme & spongieuse, quelque séduisant que soit leur parfum. De ce nombre sont les abricots & les prunes de l'arriere-saison. Leur substance facile à se corrompre, est pour l'estomach une source de mauvais levains, qui sont souvent le germe de fievres opiniâtres. Mais

qu'une imprudente avidité, qu'une voracité d'enfant, ne vous porte jamais à vous repaître de ces fruits encore verds, qui résistent à l'effort que vous faites pour les cueillir. Vos dents qu'ils agaceront, seront les premieres punies de cette jouissance prématurée. Ils vous donneront ensuite des tranchées d'entrailles, dont les évacuations mêmes auront peine à vous délivrer. De plus ; beaucoup de fruits ont une qualité purgative, que la culture seule a la vertu de corriger. Tel est le concombre : c'est un laxatif violent, dès qu'il a pris naissance dans des champs incultes. Mais quand l'Automne se montre & que le signe de la Balance égale aux nuits qu'il rend plus longues, les jours qu'il raccourcit ; c'est alors que Pomone nous prodigue ses fruits. C'est alors qu'il sort de la corne d'abondance mille especes différentes de poires & de pommes. Les unes ont la chair tendre & pleine d'une douce liqueur, & l'on peut en user sans crainte. Les autres sont dures sous la dent & lourdes sur l'estomach ; mais elles se conservent en revanche durant tout l'hiver. L'on a même trouvé l'art d'en extraire une liqueur spiritueuse, qui tient aux pauvres la place du vin, qui fait l'ornement & les délices de leurs repas & qui pétillant dans leurs verres, leur procure encore

quelques

quelques transports de joie. Quel éloge assez grand pourrois-je faire du fruit de la vigne? Par lui le sang trop épais devient plus liquide; la bile trop visqueuse acquiert plus de fluidité: le cours des humeurs est rendu plus libre; la lymphe elle-même contracte une meilleure qualité. Cependant il peut arriver que les raisins produisent les funestes effets d'un vin trop violent. Souvent la chaleur de l'estomach les fait fermenter; alors l'air qu'ils contiennent en quantité, venant à se dilater, gonfle & tend ce viscere; les vapeurs du moût montent à la tête; elles produisent l'ivresse & ses suites extravagantes; elles plongent enfin dans un sommeil qui peut vraiment se nommer bachique. Les raisins.

Pendant ce tems-là, la bile trop atténuée par l'action de ce jus plein de feu, déborde de tous côtés. Elle se porte d'ordinaire avec une indomptable impétuosité vers la région inférieure: elle y cause, par son âcreté, des épreintes douloureuses, d'où s'ensuivent des déjections sanguinolentes. Tant il est vrai que la Nature, en apprenant aux hommes l'Art d'user de ses dons, ne prétendit jamais leur en permettre l'abus! Enfin les animaux mêmes vous offrent plusieurs sortes de mèts. Nourrissez-vous de

leurs chairs ; mais ſachez préférer celles qui vous fourniront l'aliment le plus ſain.

Le lait. DES que l'enfant dénué de forces, commence à reſpirer, le ſein qui l'a porté, ſe remplit de lui-même d'un lait plus doux que le Nectar & les mamelles de ſa mere lui fourniſſent abondamment ſa premiere nourriture. C'eſt-là ſon véritable aliment. C'eſt-là ſa boiſſon naturelle. Il n'en eſt point qui convienne mieux à la foibleſſe de ſes viſceres, à la délicateſſe de ſon eſtomach. En effet ces ſubſtances alimentaires, qui contractent ſi difficilement dans notre corps les douces qualités du lait & du chyle, ſont préſentées à l'enfant ſous cette forme preſque entiérement digérées. Les reſſorts plus vigoureux de l'eſtomach de ſa mere, rempliſſent une fonction dont la délicateſſe des ſiens l'empêcheroit de pouvoir s'acquitter. Ce n'eſt pourtant pas à dire que le lait ſoit une nourriture peu ſubſtantielle. C'eſt la partie la plus pure du chyle : c'eſt la crême la plus ſucculente des alimens qui, d'après les différentes filtrations qu'elle éprouve avant de parvenir à ſon réſervoir, ne ſauroit peſer ſur l'eſtomach qui s'en nourrit. Faites-en vos repas, vous dont les maladies ont exténué

les forces & qui, dans l'état de convalescence où vous êtes, n'avez guere plus de vigueur qu'un enfant à la mamelle. Déja l'usage de cet aliment ranime vos traits ; il dissipe insensiblement cette pâleur mortelle qui couvroit votre visage ; il remplit vos joues que les os sembloient vouloir percer ; il vous rend l'embonpoint, ce gage de la santé. D'ailleurs on peut alimenter les malades de plus d'une espece de lait. Les femelles de tous les genres d'animaux en fournissent en abondance. Le lait de jument, d'ânesse & de chévre est plus clair & plus léger ; celui de vache est plus gras & plus épais : mais il n'en est point de plus propre à vous rendre les forces & la santé, que celui que votre bouche exprimera de la mamelle même d'une femme ; c'est celui dont les parties sont les plus homogénes & les plus analogues à nos liqueurs.

Les différentes sortes de lait.

Le lait nous fournit encore plusieurs mèts qui garnissent agréablement nos tables. De ce nombre sont le beurre & le fromage qui réveille l'appétit, mais qu'il faut manger à tems, de peur que s'il étoit trop frais, il ne déposât sa viscosité dans les visceres & que s'il étoit trop fait, son odeur fétide ne nuisît aux agrémens

Le fromage & le beurre.

d'un repas. De plus, le fromage trop attendu ſe pénétre d'un ſel âcre & mordant qu'il porte dans la maſſe du ſang & des humeurs. Quant au beurre, ſes premieres qualités ſont d'être frais, de n'avoir aucune odeur & de flatter le goût par ſa douce ſaveur.

Les œufs. LES œufs ſont encore un aliment léger dont les infirmes & les perſonnes délicates peuvent faire uſage ; mais il faut qu'ils ſoient frais pondus & cuits de maniere qu'ils ſortent mollets & non racornis de l'eau dans laquelle on les a fait bouillir. En effet, le blanc de l'œuf, tant qu'il eſt mou, contient une ſéroſité muqueuſe ſemblable à la lymphe du ſang humain, à cette liqueur vivifiante qui ſervit de baſe à la fibre naiſſante, dont ſe formerent dans le principe, toutes ces parties du corps qu'elle ne ceſſe d'abreuver & dont elle eſt eſſentiellement la nourriture. Car, quelque foibles que ſoient l'eſtomach & les viſceres, que peut-il dès-lors leur reſter à faire ? La ſubſtance, dont on les alimente, travaillée d'avance, eſt homogéne au ſang avec lequel elle doit ſe mêler & s'identifier. La nourriture que fournit le jaune de l'œuf, eſt plus épaiſſe & plus forte, mais de facile digeſtion. Il contient des parties ſulfureuſes très-

propres à réparer l'altération du ſang. Voilà pourquoi la Nature, cette bonne Mere, ne repaît que du blanc de l'œuf durant ſon accroiſſement, le pouſſin renfermé dans la coquille & lui réſerve le jaune pour le moment où prêt d'éclore, il a beſoin d'un aliment plus ſolide.

Les animaux.

SI cependant vous deſirez des mèts plus ſucculents, vous en trouverez dans les chairs des animaux & dans les conſommés qu'elles vous fourniront. Mais la digeſtion en ſera beaucoup plus laborieuſe. Les différentes qualités des viandes vous laiſſent néanmoins un choix à faire.

La volaille.

Le poulet, le dindon & la plupart des volatilles qui ne ſe nourriſſent que de grains, ont une chair blanche, plus tendre & plus délicate.

Les quadrupedes.

Parmi les quadrupedes, on doit donner la préférence à ceux qui ne vivent que de l'herbe des champs. Tels ſont le mouton, le veau, la chévre qui n'a point porté, le bœuf qui tient ſi bien ſa place dans les plus ſomptueux feſtins. En effet, les chairs des animaux qui prennent leur nourriture dans les pâturages, fourniſſent un chyle non chargé de principes âcres & mal-faiſants, mais empreint du doux ſuc des végétaux. Par une ſuite néceſſaire, la lymphe en eſt plus douce elle-même, l'union des molé-

cules des humeurs eſt plus intime & leur maſſe totale eſt moins portée à ſe diſſoudre ; car la circulation perpétuelle & l'agitation conſtante du ſang & des humeurs, leur fait contracter un degré de chaleur & d'âcreté qui s'accroît inſenſiblement ; & qui pouſſé trop loin, donneroit aux ſels une telle activité, que la diſſolution des liqueurs ne pourroit manquer de s'en ſuivre. C'eſt cet effet dangereux que le chyle eſt chargé de prévenir. Il enveloppe les pointes ſalines qui ſont trop affilées ; il adoucit l'âpreté que le choc & les frottemens ont produite dans les humeurs ; il ſert de véhicule aux principes qui tendent à ſe ſéparer. Mais ſi lui-même eſt armé de ſels & d'aiguillons, comment pourra-t-il corriger l'acrimonie des liqueurs ? Il ne fera qu'aigrir le mal & tel que des matieres inflammables qu'on jetteroit dans un feu dévorant, il groſſira la ſource corrompue des plus terribles maladies.

Les bêtes ſauvages & carnacieres.

TELLE eſt la nature des ſucs que produiſent les chairs noires du lievre, du ſanglier, du daim & de tous les animaux ſauvages qui vivent dans le fond des forêts. Quant aux bêtes carnacieres qui ſe repaiſſent de ſang, ne ſe nourriſſent que de leur chaſſe & ſont ſans ceſſe en embuſcade autour de nos bergeries, gardez-vous bien d'y

toucher. Elles ont un fumet désagréable, un goût rebutant, une saveur qui souleve l'estomach, un caractere de putréfaction naturelle qu'elles communiquent à toutes les liqueurs. Laissez au loin leurs cadavres dans les champs quand vous les aurez tuées, ou qu'attachées aux portes des châteaux, elles servent d'épouvantail aux brigands. Faites-en de même de l'aigle & du vautour, que leur bec, leurs serres & leur voracité rendent si redoutables aux timides habitans des bois & des bruyeres. Joignez-y la cigogne qui fait la guerre aux serpens & l'hirondelle qui ne vit que d'insectes. Sachez enfin que les bêtes sauvages desséchées par leurs courses forcées & continuelles, ont une chair dure & compacte qui résiste à l'action de l'estomach qu'elle surcharge de son poids. Elle contient, il est vrai, pour l'ordinaire un sel piquant qui flatte le goût & réveille l'appétit ; mais soyez assez prudent pour vous sevrer d'un pareil mèts, vous qui recelez déja dans vos veines les principes d'humeurs trop âcres & d'un sang trop échauffé. Car de même, qu'à force de broyer & de repasser au tamis un corps solide, on le réduit en une poussiere assez fine, pour que les vents puissent l'emporter ; ainsi les sucs nourriciers, à force de circuler dans les veines & les visceres des ani-

maux & de paſſer d'un corps dans un autre, s'atténuent, s'alterent & contractent de plus en plus une acrimonie capable de corrompre les liqueurs.

Les poiſſons. C'EST ſans doute la raiſon pour laquelle toutes les eſpeces de poiſſons ſe corrompent ſi facilement & mettent tant d'âçreté dans le ſang de ceux qui s'en nourriſſent. La voracité de ces animaux les fait ſe repaître de toutes les immondices dont les fleuves & la mer purgent la terre. Ils aiment à dévorer les cadavres infects & cette foule innombrable d'inſectes qui tombent dans l'immenſité des ondes. Rien ne répugne à leur avidité. Ils ne s'épargnent même pas réciproquement. Ils ſe livrent des combats pour ſe dévorer & le vaincu reſte enſeveli tout vivant dans les entrailles du vainqueur, juſqu'au moment de la digeſtion. Cependant parmi cette quantité prodigieuſe d'animaux aquatiques de tant d'eſpeces différentes, il en eſt pluſieurs, ſoit dans la mer, ſoit dans les fleuves, qui peuvent vous offrir des mèts auſſi ſalutaires que délicieux.

Les poiſſons d'eau douce. Quant aux poiſſons d'eau douce, faites choix de ceux qui vivent dans l'onde claire & courante d'une riviere qui les bat légérement

de ſes flots. La chair en eſt ferme, la ſaveur en eſt douce, le goût en eſt agréable. Au contraire le poiſſon qui reſte immobile dans l'eau dormante & bourbeuſe d'un marais ou d'un étang, eſt plus gras, il eſt vrai, mais ſent la vaſe, a les chairs molles & remplit l'eſtomach d'une viſcoſité qui l'accable. Car le poiſſon eſt d'ordinaire imbu d'une graiſſe gluante & maſſive, qui réſiſte à l'action de l'eſtomach dont elle relâche les fibres & qui ne ſe digére que par un effort exceſſif. Or, elle s'augmente & s'épaiſſit encore dans le repos & le limon des étangs; tandis qu'elle s'atténue & ſe fond dans les chairs, par le mouvement & l'agitation des flots d'une riviere qui roule, en murmurant, ſes ondes tranſparentes ſur un ſable brillant. Telle eſt la qualité du poiſſon que produiſent en abondance les ſources fécondes de ce fleuve qui, dans ſon cours majeſtueux, baigne le pied des murs des palais de nos Rois & ſe diviſe en pluſieurs branches, pour traverſer la plus belle des villes capitales. En effet, je vois ſaillir de l'urne de la Seine une nombreuſe quantité des meilleurs poiſſons. J'en vois ſortir la carpe, la tanche, la bréme, des brochets d'une groſſeur prodigieuſe, des perches d'un goût délicieux, des truittes, dont les taches pourprées qui brillent ſur leur

corps, ne ſont pas ce qui les diſtingue davantage.

Les poiſſons de mer.

La mer nourrit auſſi dans ſes gouffres des bandes innombrables de poiſſons de différentes eſpeces, qui fourniſſent à l'homme autant de mèts différents. Ceux que la délicateſſe de leurs chairs rend préférables, ſont le merlan, la ſole, l'éperlan, le maquereau, la plie & pluſieurs autres, dont le ſuc eſt doux & de facile digeſtion. De tels alimens ſont, il eſt vrai, peu ſolides, peu nourriſſants, peu propres à produire une abondance de chyle & de ſang; mais quand la chair des poiſſons n'eſt ni trop graſſe, ni trop compacte; quand elle ne contient point un ſel âcre & mordant, elle eſt dès-lors un mèts léger, très-convenable à la foibleſſe des malades.

Les viandes ſéchées à la fumée.

IL n'en eſt certainement pas ainſi des viandes qu'on a fait ſécher à la fumée. Ce poiſon déguiſé, qu'un Art funeſte met en œuvre pour tenter & réveiller l'appétit, ne fournit qu'un chyle âcre & grumeleux. Car la fumée, tout en deſſéchant les chairs qu'elle pénétre, y dépoſe les ſels volatils dont elle eſt chargée. C'eſt ce qui rend le jambon & les autres mèts de ce genre ſi durs, ſi lourds & ſi compactes. C'eſt ce qui leur fait oppoſer à l'action de l'eſtomach,

la résistance d'un caillou, la ténacité d'une masse filandreuse. Que de tels alimens soient abandonnés à l'estomach robuste du Soldat & du Manœuvre ; mais fuyez comme pernicieux le saucisson, le harang-pec, la langue fourrée & toutes les viandes enfumées, vous qui, plus délicats, desirez jouir d'une bonne santé, ne point accélérer l'arrivée d'une vieillesse chargée d'infirmités & ne point abréger par l'intempérance une vie déja si courte & si traversée.

Les assaisonnemens.

NE croyez cependant pas qu'il suffise d'avoir fait choix d'alimens sains & salutaires par eux-mêmes. Votre attention doit encore s'étendre sur l'assaisonnement. L'Art des ragoûts change tellement la nature & la qualité des mèts, que ce n'est souvent que par lui qu'ils deviennent dangereux & nuisibles. C'est ainsi qu'on dédaigne un bijoux du métal le plus précieux, quel que soit son poids & quelque chargé qu'il soit de pierreries, si le travail en est grossier, si la forme en est peu gracieuse, si les diamans y sont prodigués sans art & sans goût ; tandis qu'on met le plus haut prix à de simples vases de porcelaine, où la finesse des couleurs s'unit à l'élégance du dessein : tels sont les chef-d'œuvres que l'industrie française fait sortir des Ma-

nufactures de Séves. Or, si c'est le parfait rapport de la forme avec la matiere qui rend un ouvrage de la plus grande valeur, c'est aussi de la bonne qualité des viandes & de l'assaisonnement convenable qu'on y met, que naissent les effets salutaires des mèts dont nous usons. Mais le luxe & l'amour de la bonne chere ont mis en œuvre mille ingrédiens pour falsifier les saveurs, pour déguiser le goût des alimens. On dédaigne de nos jours la simple nature. L'on renvoie au vulgaire les mèts qui se laissent reconnoître. L'on va chercher à grands frais au bout de l'univers le poivre, la canelle, la brûlante muscade & d'autres aromates dont l'âcreté puisse, en ranimant l'estomach, lui faire oublier sa plénitude. Delà naissent son appétit trompeur & ses besoins factices. Delà vient qu'on le surcharge d'un mêlange d'alimens qui l'affoiblit de plus en plus. Ce n'est pas tout. Tandis que les sucs aromatiques picotent les fibres, les visceres s'échauffent, les entrailles s'enflamment, l'incendie se propage & gagne toutes les parties du corps. Une soif dévorante qu'on ne peut éteindre, brûle & desséche l'intérieur; l'effervescence du sang en accroît le mouvement & le feu qui se met dans toutes les humeurs, engendre des fievres ardentes & les différentes sortes de maladies inflam-

matoires. Sevrez-vous donc de ces ragoûts dangereux, de ces poisons agréables. Que l'odeur des aromates étrangers ne parfume point vos cuisines. La Nature ne prétendit point nous les donner pour alimens. Elle les mit au rang des remédes. Vous auriez droit de regarder comme insensé, comme digne qu'on lui prodiguât l'ellébore, quiconque useroit tous les jours sans besoin des médicamens les plus actifs. Ces aromates ne peuvent être salutaires qu'entre les mains d'un sage Médecin. C'est à lui seul qu'il convient de les employer suivant les régles de son Art, pour ranimer des forces languissantes, pour dissiper des coliques venteuses, pour diviser les glaires d'un estomach froid & plein de flatuosités.

LE sel ne contient pas d'aussi dangereux principes & ne sauroit être la cause d'autant de maux, pourvu cependant que les ragoûts n'en soient pas chargés de maniere à le faire trop sentir au gosier. Il peut même au contraire produire de bons effets ; il peut déboucher les vaisseaux & résoudre les embarras de la lymphe & des humeurs. Il peut, se mêlant à la masse du sang, l'atténuer & le garantir de la putréfaction dont il seroit menacé. Voyez combien Le sel.

les viandes ſalées ſe conſervent long-tems ſans ſe corrompre. Le ſel reſerre & condenſe leurs fibres. Il ſuſpend l'action de leurs parties fluides : il réprime ce mouvement de fermentation auquel elles ſont portées. Delà vient que, lorſque la famine ſe fait ſentir dans une ville bloquée & qu'elle met les aſſiégés dans la dure néceſſité de ſe paſſer de ſel, le Soldat languiſſant perd l'appétit, tombe malade & propage une contagion ſouvent plus funeſte & plus meurtriere que la guerre même. Le ſel a d'ailleurs un autre avantage : il réveille, par ſes picottemens, l'action de l'eſtomach & des viſceres & leur facilite, par ce moyen, la digeſtion des alimens qu'ils contiennent. Ce que j'ajoute, paroîtra ſurprenant, mais n'en eſt pas moins vrai. Vous ne ſentirez ni les atteintes de la néphrétique qu'engendre le gravier qui ſe forme & ſe fixe dans les reins, ni les douleurs cruelles que cauſe le calcul qui s'engage dans la veſſie, ſi vous prenez ſoin de joindre un peu de ſel à vos alimens. En effet, le ſel réſout les glaires & déſunit ces particules de tartre qui ſont le germe de ces maladies. Mais combien de maux ce même ſel ne peut-il pas produire, ſi l'uſage en eſt abuſif ? Par lui le ſang devenu ſaumâtre, porte ſon acrimonie dans tous les vaiſſeaux de

ſa circulation. De ſon côté, la lymphe s'échauffe, contracte de l'efferveſcence, s'infiltre, excite de violentes démangeaiſons & couvre la peau de bourgeons, d'écailles, de dartres & d'autres éruptions incommodes & déſagréables. Une chaleur âpre & mordicante ſe fait en même tems ſentir dans tous les viſceres & l'embrâſement général s'exhale par le goſier que la ſoif dévore. C'eſt ainſi que le ſel, par l'abus qu'on en peut faire, produit & fomente une foule de maladies. De combien d'autres maux encore ne ſont pas la ſource ces mêlanges funeſtes, par leſquels les hommes ſenſuels corrompent les meilleurs alimens? Que n'aurois-je pas à dire de ces confitures, de ces ſucreries qui fomentent la bile; de ces champignons indigeſtes, de cette moutarde brûlante qui, pour exciter l'appétit, cauſe une contraction violente dans les viſceres & deſſéche les liqueurs qui les abreuvent? Mais Bacchus qui me voit fatigué de ma courſe, m'appelle une coupe à la main & me la préſente remplie d'un Nectar digne d'un favori des Muſes. A ſa voix, ſuſpendons nos chants & rendons-nous à ſes ordres divins.

Fin du Livre ſecond.

LIVRE



LIVRE TROISIEME.

DE LA BOISSON.

C'EST à vous, fraîches Nayades, Nymphes des fontaines, Divinités tutélaires de nos champs & de nos prairies, c'eſt à vous que je conſacre ces vers. Je chante auſſi ta gloire, puiſſant Neptune, pere des fleuves, toi dont l'empire s'étend & ſe fait également ſentir dans l'immenſité des ondes, de la terre & des airs. En vain Phébus voudroit-il exercer ſans toi ſon pouvoir créateur. Les jardins te doivent les fleurs dont ils ſont décorés ; Bacchus ne peut ſans ton ſecours féconder nos vignobles & Cérès eſt forcée de te rendre hommage des moiſſons que produiſent nos champs. Tu te ſignales par tes bienfaits dans toutes les ſaiſons de l'année. Au printems tu fertiliſes le ſein de la terre par des pluies abondantes. Lorſque la canicule lance ſes feux brûlans, tu baignes de roſées ſalutaires la

verdure flétrie de nos prés altérés & dans le fort de l'hiver même, tu couvres les herbes d'une neige qui les ſauve des mortelles atteintes des aquilons glacés. Cependant, ô divin Bacchus ! toi dont les préſens délectables dérident les fronts les plus auſteres, ne crois pas que j'adopte l'erreur de l'inſenſé Lycurgue. Ne crois pas que ce ſoit par mépris que je mêle à ton jus les eaux d'Hyppocréne. C'eſt pour en tempérer l'ardeur ; c'eſt pour empêcher que ſes eſprits fumeux n'altérent ma ſanté, ne troublent ma raiſon & ne me faſſent chanceler dans les ſentiers inconnus par leſquels je monte au Parnaſſe.

Il ne ſuffit pas d'avoir d'une dent ferme, broyé les alimens qu'on accorde à ſon appétit. La ſoif naît à meſure que la faim s'appaiſe. La bouche ſe deſſéche, la ſalive manque, le goſier s'enflamme ſi la boiſſon ne vient délayer les ſubſtances nutritives & ne les diſpoſe à donner priſe à l'activité des levains digeſtifs. L'eſtomach ne ſauroit, par ſa ſeule action, diſſoudre parfaitement la nourriture : il faut encore qu'elle ſoit imbibée d'une certaine quantité de liqueurs qui la rendent inſenſiblement fluide. Par ce moyen le chyle qu'elle produit plus clair & plus délié, pénétrera mieux dans les veines lactées, coulera

plus librement dans ses tuyaux sécrétoires & bien loin d'obstruer les glandes, il portera dans toutes les parties du corps la vie, la force & la santé. Mais si le liquide dissolvant n'est point assez abondant, si le défaut de boisson rend les visceres arides, en vain tenterez-vous de les réconforter par la nourriture; les alimens ne seront d'aucune utilité, le chyle trop épaissi s'arrêtera dans les vaisseaux, s'y collera, s'en fermera lui-même l'ouverture. En effet, ce nectar précieux dont la vertu principale est d'être doux, regorge de parties sulfureuses & de sels pleins d'acrimonie, si l'eau prise en breuvage n'émousse la pointe des uns, ne divise & ne délaye les autres. Sans cela, le chyle dépose dans les vaisseaux une saumure épaisse, dont le sang se charge pour le tourment des visceres. Bien plus; son trop de consistance l'empêche d'atteindre l'extrêmité des veines lactées, ou s'il y parvient, il en rompt les tuniques délicates & corrode les parties voisines sur lesquelles son âcreté peut mordre. Telle est l'origine d'un nombre infini de maladies. C'est ainsi que les visceres perdent leur force & leur action. Delà s'ensuit le dépérissement journalier du corps. Voilà de quelle maniere les humeurs viciées portent dans les entrailles l'inflammation & la langueur. Mais le

Le manque de boisson.

ſang qui pendant ce tems-là ſe caille & s'engorge dans les glandes, met le comble au déſordre général. Il donne naiſſance aux tumeurs, aux dépôts, aux ſquirrhes, aux cruels cancers; maux affreux qu'une boiſſon convenable auroit pu prévenir.

Le trop de boiſſon.

GARDEZ-VOUS cependant de ſubmerger votre eſtomach. Cet excès contraire ne ſeroit pas moins dangereux. La boiſſon ſurabondante a coutume, il eſt vrai, de s'épancher au-dehors par la voie des urines ou de la tranſpiration; mais le relâchement qu'elle produit dans les fibres de l'eſtomach, ralentit ſon action & l'empêche de perfectionner la digeſtion des alimens qu'il contient: le chyle qui s'en forme trop clair & trop délayé, n'a point aſſez d'énergie pour réparer la perte des forces corporelles. Il jette la langueur dans les membres qu'il eût dû ranimer. La poitrine elle-même participe à la peine ſans avoir eu part à la faute. Le poids exceſſif de l'eau l'oppreſſe & la ſuffoque. Quelque grands néanmoins que ſoient ces maux, ils ne ſont pas comparables à ceux que produit ſouvent la qualité nuiſible de certaines boiſſons. Car, hélas! de combien de liqueurs funeſtes, de combien de poiſons agréables le

luxe & la débauche n'ont-ils pas la folie de s'abreuver?

De l'eau pure & limpide, telle fut la seule boiſſon des premiers hommes. La Nature qui nous la prodigua, nous la rendit commune avec tous les animaux. Il n'en eſt point, en effet, de plus ſaine & de plus ſalutaire. Elle eſt de tous les diſſolvants le meilleur & le plus actif. Nul autre ne facilite mieux la digeſtion : elle ſeule enfin donne au chyle cet heureux point de conſiſtance, de douceur & de légéreté, qui le rend capable de pénétrer facilement dans les plus étroits vaiſſeaux & de ſuſtenter également toutes les parties du corps. L'eau

Loin d'ici tout mortel inſenſé qui craint que l'uſage de l'eau n'affoibliſſe ſes forces. Jettez vos regards ſur cet homme dont elle eſt la boiſſon ordinaire. Eſt-il de teint plus frais, de tempérament plus robuſte, de ſanté mieux affermie? Peut-on, dans un corps plus diſpos, jouir d'une plus grande liberté d'eſprit, d'une plus parfaite égalité de caractere ; preuve certaine du juſte équilibre qui ſe trouve entre les humeurs & de l'invariable régularité de leurs mouvemens. N'en doutez pas, c'eſt l'eau qui produit ces heureux effets, par la promptitude avec laquelle elle dif-

ſout les alimens, par le degré de perfection qu'elle donne au chyle. C'eſt par le ſecours de l'eau que l'on prolonge durant un ſiecle entier des jours, dont nulle infirmité ne trouble le cours fortuné.

CEPENDANT les différentes eaux ne ſont pas toutes également ſalutaires. Car puiſque rien dans la Nature n'eſt uniforme, ni combiné de la même maniere, pourquoi les eaux dérogeroient-elles à cette loi ? La ſubſtance élémentaire de l'eau ſe trouve, il eſt vrai, toujours eſſentiellement la même. Elle eſt toujours ſimple, pure, homogène dans toutes ſes parties ; mais de combien de principes étrangers n'eſt-elle pas chargée ? combien d'immondices même ne tient-elle pas ſouvent en diſſolution ? Ce ſont quelquefois des particules ſabloneuſes qu'elle contient, ſans cependant avoir aucune ſaveur déſagréable, ſans être ni moins claire, ni moins limpide. L'on connoît ſeulement combien elle eſt peſante & dure, au tartre dont elle enduit les canaux qu'elle traverſe, au ſédiment pierreux qu'elle dépoſe au fond des vaſes. Autres preuves de ſa mauvaiſe qualité : c'eſt qu'elle ne diſſout que difficilement le ſel, que le feu ne la chauffe qu'avec peine, qu'elle ne cuit qu'im-

parfaitement les légumes. Gardez-vous d'en faire votre boiſſon, ſi vous deſirez conſerver la vigueur de votre eſtomach & ſi vous redoutez les tranchées cruelles que cauſent les concrétions graveleuſes qui ſe forment dans les reins. D'autres fois ce liquide eſt infecté d'un limon gras, qui lui donne un goût qui fait bondir le cœur; il porte en ſoi dès-lors un caractere de putréfaction, qu'il ne peut manquer de communiquer au chyle. Que n'aurois-je pas à dire encore de ces eaux, que les particules métalliques qui s'y mêlent, rendent ſi dangereuſes; de ces fontaines dont la pureté ſe trouve altérée par les branches d'arbres, les herbes, les feuillages qui s'y ſont corrompus? Les Divinités de ſemblables ſources briſent alors avec indignation leurs urnes & les Nayades qui réſidoient ſur leurs bords fuyent, quoiqu'avec regret, leur antique ſéjour. La Médecine, il eſt vrai, preſcrit ſouvent aux mortels, comme un remede ſalutaire, des eaux chargées de ſels & de minéraux: elle ne craint point d'aſſocier à ſes heureux ſuccès les Nymphes de ces ſources pour purifier nos viſceres: l'Italie célébra jadis la vertu des bains froids de Bayes & de pluſieurs fontaines thermales: la France elle-même peut ſe glorifier des bienfaits de la Nature en ce

genre ; mais s'il arrivoit qu'une ſource recelât des principes de cuivre ou d'arſenic, quel mortel ſeroit aſſez inſenſé pour s'en abreuver ſans frémir ? Bien plus ; ces eaux précieuſes, auxquelles s'uniſſent le ſoufre, le mars & les ſels de la terre ; celles qui ſemblent pénétrées de l'eſprit bienfaiſant du Dieu de la Médecine lui-même, peuvent devenir funeſtes & ſe convertir en poiſon, ſi l'on en uſe indiſcretement & ſans beſoin. En effet, les médicamens ſont-ils faits pour quiconque jouit d'une ſanté parfaite ? Le choc impétueux des particules métalliques, le picotement des ſels que contiennent les eaux minérales, peuvent-ils laiſſer ſubſiſter le bon état des viſceres ? Il ne faut aux perſonnes bien ſaines que des choſes pures, ſimples & naturelles ; que votre boiſſon ſoit telle, vous qui redoutez la mort & les infirmités.

La meilleure eau.

Donnez ſur toute autre la préférence à l'eau la plus claire & la plus légere ; qu'elle n'exhale aucune odeur ; qu'elle n'ait aucun goût, mais qu'elle ſoit douce ſans vous paroître fade. L'eau vraiment bonne doit bouillir promptement ſur le feu ; elle doit ſe refroidir de même quand elle en eſt retirée. Il faut encore qu'elle ne dépoſe aucun ſédiment dans les vaiſſeaux qui la contiennent, qu'elle diſſolve aiſément le ſavon

& qu'elle cuiſe facilement les légumes. Telle ſera l'eau d'un fleuve qui roule majeſtueuſement ſes flots, ou celle d'une ſource vive & pure, que le ſoleil frappe de ſes rayons & que la rapidité de ſon cours atténue ſans ceſſe. Telle eſt celle que l'on peut puiſer ſur tous les rivages fortunés qu'arroſe la Seine. Elle fournit aux habitans de la Capitale la boiſſon la plus ſalutaire. Pure & ſubtile comme l'onde d'Aganippide, elle leur donne de l'imagination, elle aiguiſe leur eſprit. C'eſt d'elle que leur vient cet amour pour l'étude, ce goût vif pour tous ces Arts qui rendent Paris ſi floriſſant. Cette ville lui doit ce grand nombre de Poëtes fameux qu'elle ne ceſſe d'enfanter & qui ſont la gloire & l'agrément de leur patrie.

LES zélés partiſans de Bacchus ne veulent attribuer qu'à ſon jus divin d'auſſi prodigieux effets; mais ce n'eſt point en quoi conſiſte la gloire de ce Dieu: une autre ſorte de tribut lui revient: un honneur emprunté n'ajouteroit rien à ſa renommée, n'en manifeſteroit pas davantage ſa grandeur. C'eſt lui qui le premier cultiva la vigne, en cueillit le raiſin, en exprima cette ambroiſie dont l'uſage déride les fronts & met la joie dans le cœur des mortels. Tels ſont Le vin.

ses bienfaits. Cette liqueur délectable contient un soufre subtil qui réchauffe l'estomach, qui fortifie les visceres, qui vivifie tous les membres. Elle épanche en même tems dans les vaisseaux une substance nourrissante, dégagée de toute humeur lymphatique, c'est ainsi que le vin sustente d'une part & réconforte de l'autre. Vous qui vous sentez l'estomach naturellement foible & que de pénibles travaux jettent souvent dans un excès de lassitude, usez avec confiance des présens salutaires de Bacchus; vuidez à sa gloire quelques coupes de vin; mais temperez par l'eau que vous y mêlerez, la vivacité de ses feux. Qu'il vous serve de cordial. N'en prenez qu'à ce dessein: alors ses esprits sulfureux pénétreront dans les plus étroits canaux de la circulation; ils se mêleront au sang dont ils diviseront les molécules; ils fortifieront le ressort des fibres; ils accéléreront le mouvement des liqueurs; ils augmenteront la quantité, ils faciliteront la circulation du suc nerveux. C'est ainsi que toutes les parties du corps contractent de la vigueur, que les liqueurs coulent à pleins canaux & que l'esprit lui-même devient plus vif & plus fécond.

VOUS reconnoîtrez à de tels effets les heu-

reuſes qualités du vin pris avec modération ; tandis qu'au contraire il attirera ſur vous les maux les plus affreux , ſi c'eſt l'intempérance & non la raiſon qui vous régle dans l'uſage que vous en ferez. Mais quels ſages préceptes , quelles loix ſi ſacrées de la raiſon peut-on faire goûter au vil perſonnage , qui ſe plaît à noyer dans des flots de vin ce rayon céleſte de lumiere qui doit éclairer ſon eſprit ? Qu'il ſouffre la trop juſte peine dûe à ſon crime ; que les alimens durcis dans ſes entrailles par le tartre du vin , lui cauſent les plus horribles tranchées ; que , dans l'excès de ſon efferveſcence , ſon ſang aille embrâſer la région de ſon cerveau ; que ſa tête ſoit entraînée par ſon propre poids ; qu'il chancelle ; qu'il perde l'équilibre ; qu'il ne ſorte plus de ſa bouche que des paroles mal articulées. Ce ſeroit encore peu. Bientôt il éprouvera les douloureuſes atteintes de la goutte : elle diſloquera ſes os , elle ſoudra ſes articulations : la néphrétique s'uniſſant avec elle , lui déchirera les reins & la veſſie. Telles ſont les ſuites funeſtes de l'aveugle débauche. Cependant le ſage qui ne ſort jamais des bornes de la ſobriété , peut quelquefois accepter les ſecours de Bacchus pour charmer ſes ennuis , pour diſſiper ſa mélancholie. Alors, dans le cours d'un joyeux

repas, au milieu de quelques amis ſincéres, il verſe & vuide quelques verres d'un vin délectable. Il accorde le premier coup à ſa ſoif : il conſacre le ſecond à la ſanté de ſes convives : il paye quelquefois par un troiſieme le tribut à la gaieté ; mais il eſt aſſez prudent pour abandonner le quatrieme à la témérité de quiconque en veut courir le danger.

La même régle ne ſauroit cependant convenir à tous les humains. Il eſt des infortunés dont le ſang plein d'effervefcence fait des efforts continuels pour rompre les foibles tuniques des vaiſſeaux qu'il parcourt. Il en eſt d'autres que l'épaiſſeur, la ſéchereſſe & la lenteur de la circulation de leurs humeurs rendent ſujets à de fréquentes attaques de goutte : qu'eux & leurs pareils redoutent comme un poiſon mortel, les dons ſéduiſants de Bacchus, s'ils ne veulent promptement terminer leur carriere. Leur intempérance en ce point ne feroit qu'aigrir & fomenter l'excès de leurs infirmités.

Les différents vins.

DE même que les différentes Nations qui peuplent la terre, ont toutes des traits particuliers qui les caractériſent, ainſi les vins font-ils pourvus de qualités diſtinctives, ſelon le climat & le terroir qui les a produits. Les uns

chargent l'estomach : tels sont les gros vins d'Orléans. Les autres plus spiritueux & plus actifs, portent l'effervescence & l'agitation dans le sang. Ceux-ci remplis de particules salines très-déliées, passent promptement par les voies des urines ; au contraire ceux-là montent à la tête, qu'ils embrâsent d'un feu passager & finissent par causer un tremblement dans les membres. Les vins épais & rouges sont durs & pesants. Ces vins noirs de Bordeaux qui soutiennent si bien les plus longs trajets maritimes, sont astringents, s'ils n'ont voyagé. Quant aux vins blancs, ils ont d'ordinaire une pointe légére, qui fait naître la joie & bannit la mélancholie. Je ne parlerai point de ces vins falsifiés par les Marchands. Je voudrois pouvoir ensevelir leurs fraudes dans le plus profond oubli. Ils ont l'Art funeste d'y mêler l'esprit des liqueurs, des absorbants terreux & même la dangereuse litharge. Fuyez la douceur trompeuse de ces breuvages altérés, craignez les impressions mortelles qu'ils peuvent faire sur vos visceres. Un vin naturellement bon se reconnoît à sa saveur. Il ne picote point le gosier d'une maniere étrange, il n'y laisse point une impression forcée. Tel est le jus délicieux de tes côteaux, ô Bourgogne fortunée ! Il fait les délices des plus somptueux repas.

Les vins falsifiés.

Le vin de Bourgogne.

Diſparoiſſez devant lui, vins fameux de Grece, tant célébrés par les anciens. Le vin léger & mouſſeux de Champagne, ſi propre à réveiller la gaieté des convives, partage la gloire de celui de Bourgogne. Cependant il lui céde le premier rang ; mais il ſe réſerve les honneurs du ſecond.

Vin de Champagne.

Les liqueurs ſpiritueuſes.

QUELS nouveaux objets l'intempérance des hommes me fait-elle maintenant enviſager ! Je vois un buveur effréné chercher à ranimer au feu des plus fortes liqueurs, le ſentiment de ſon palais blaſé. Le vin naturel & pur, le jus que Bacchus avoue, lui paroît ſans ſaveur, lui devient inſipide. Il lui faut une boiſſon qui roule l'incendie dans ſes veines & c'eſt avec plaiſir que l'inſenſé s'abreuve de poiſon. En effet, les liqueurs ſpiritueuſes épaiſiſſent & coagulent le ſang, brûlent & criſpent ſes vaiſſeaux. L'impreſſion qu'elles font ſur les fibres, les deſſeche, les roidit, les rend inſenſibles, leur fait perdre leur action. Alors le liquide ſanguin qu'elles condenſent, qu'elles coagulent, s'arrête aux extrêmités des tuyaux capillaires ; la lymphe elle-même ſe fige & ſe convertit en une ſorte de plâtre. C'eſt-là ce qui produit cette pituite abondante & froide, qui relâche l'eſtomach & le jette dans l'inertie. Delà vient le tremble-

ment des membres, l'embarras de la langue, l'engourdiſſement de l'eſprit. C'eſt ainſi que le corps ſe trouve bientôt inondé d'une humeur ſéreuſe infiltrée de toutes parts. Dans cet état déplorable & traînant à peine ſes membres décharnés, le malheureux biberon n'apprend que trop à connoître l'eau, en punition de l'horreur qu'il eut pour elle. Laiſſez l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes aux habitans glacés des régions Hyperborées; mais vous, peuples du Midi, vous ſur qui le ſoleil lance des rayons plus actifs, tâchez plutôt de calmer par des liqueurs acides l'effervefcence de votre ſang. Tandis que la chaleur de l'air raréfie la maſſe des humeurs, le ſuc aſtringent des acides la condenſe & réprime les flots de la bile exaltée. C'étoit par ce moyen que les Soldats Romains ſauvoient leurs camps des maladies contagieuſes. Leur boiſſon, à la faveur du vinaigre qu'ils y mêloient, leur devenoit un préſervatif. Elle les garantiſſoit dans les régions les plus chaudes des impreſſions funeſtes d'un air embrâſé. Elle les prémuniſſoit contre une foule de maladies plus terribles ſouvent que des bataillons d'ennemis. Telle eſt la vertu des acides. Il faut néanmoins qu'une main ſage les diſpenſe. A doſe trop forte, leurs vertus mêmes les rendroient pernicieux. Qu'ai-je beſoin de

Les liqueurs acides.

dire qu'ils irriteroient les fibres, qu'ils affoibliroient les resſorts de l'eſtomach, qu'ils déchireroient les vaiſſeaux du poumon, qu'ils produiroient le crachement de ſang. Les acides ne ſont pas cependant les ſeuls capables de produire ces mauvais effets. L'uſage abuſif du ſucre peut auſſi déranger l'eſtomach & le ſurcharger de faſtidieuſes viſcoſités.

VOUS voyez combien de ſortes de boiſſons différentes les mortels ont inventé pour flatter leur goût, pour réveiller leur ſenſualité. Il n'eſt rien que le luxe des tables & l'intempérance n'aient fait imaginer en ce genre. On a mis à contribution les grains, les fruits, les racines, les feuilles & le bois lui-même. Auſſi voit-on que chaque pays a ſa boiſſon particuliere; que chaque région vante ſon breuvage. La France ſe fait gloire de ſon vin de Bourgogne. La Normandie exalte ſon cidre. Il eſt ſujet à peſer ſur l'eſtomach; mais il eſt en revanche très-propre à fortifier les fibres délicates des perſonnes menacées de la phthyſie. Le Hollandois affecte de mépriſer le vin qu'il n'a pas & fait ſes délices de la bierre. C'eſt une liqueur douce, raffraîchiſſante & ſalutaire, lorſque la fermentation & le feu l'ont ſuffiſamment atténuée & rendue légére:

Le cidre.

La bierre.

légere : mais gardez-vous de celle qui trop chargée d'houblon, eſt en même tems trop épaiſſe. Une pareille boiſſon dépoſe dans l'eſtomach une viſcoſité qui l'énerve & porte à la tête des fumées qui l'engourdiſſent. Les liqueurs les plus ſimples doivent fixer le choix de quiconque veut conſerver long-tems ſa force & ſa ſanté.

TANDIS que, pourſuivant mon entrepriſe, j'avance à grands pas dans la carriere que je me ſuis ouverte, Bacchus me force de revenir ſur mes traces. Ce n'eſt point ſous les traits du jeune & tendre fils de Sémélé qu'il m'apparoît, ce n'eſt point du haut d'un tonneau qu'il me parle ; il ſe montre dans toute la majeſté du courageux vainqueur de l'Inde ; une couronne de pampre orne ſa tête glorieuſe ; on voit à ſa ſuite une troupe formidable de ſatyres belliqueux ; & des tigres qu'il ſoumit lui-même au frein, traînent le char de triomphe ſur lequel il eſt monté. Tel eſt le Dieu qui me préſente le thé, le chocolat & le grain du caffé ; dons précieux qu'il nous apporta de l'Inde. Il m'ordonne d'en chanter les vertus. Pourrois-je réſiſter aux ordres de Bacchus ? Sa préſence charme l'eſprit & gliſſe dans le cœur le germe des vrais plaiſirs : il réveille les jeux & les ris, il

inſpire la joie, il eſt le pere de l'innocente gaieté. Non content d'avoir enrichi notre hémiſphere de ſes plus doux préſens, il nous apporte encore des extrêmités de la terre des breuvages du goût le plus flatteur. Conſacrons par nos chants ces nouveaux ſujets de reconnoiſſance; qu'ils aillent dans tout l'univers ſervir de monumens éternels à la gloire du triomphant Bacchus. Quel homme, en effet, s'abreuveroit du nectar des Indes & refuſeroit d'en faire hommage & d'en rendre grace au Dieu bienfaiſant qui le lui procura?

Le thé. BACCHUS, après avoir dompté l'Inde par la force de ſes armes, célébroit un jour ſa victoire. Couronné de ſuperbes lauriers, il conduiſoit ſon char au travers de ces régions brûlantes. Il étoit environné d'une troupe nombreuſe de ſatyres enivrés de gloire & de vin, qui chantoient en chœur ſes louanges. Pendant ſa marche triomphante, le laurier qui ceignoit ſa blonde chevelure, vint à ſe deſſécher aux ardeurs du ſoleil. Frappée de ce déſordre & cherchant à le réparer, la troupe légére des ſatyres ſe répand auſſi-tôt dans les champs. Le vieux Siléne ſuit de loin au pas lent de ſa monture. On ſe hâte, on s'empreſſe. C'eſt à qui trouvera

des guirlandes plus vertes & plus fraîches pour composer une nouvelle couronne au Dieu du vin. Pour du laurier, il ne s'en trouvoit point. Daphné encore effrayée des poursuites du Dieu du jour, fuit les régions qu'il éclaire de plus près. Mais Siléne découvre un arbre dont la feuille verdoyante a la forme de celle du laurier. Il en cueille des branches, il les entrelace & couronne Bacchus de ce feuillage étranger. A peine a-t-il touché les temples du Dieu qu'il change de nature, qu'il acquiert de nouvelles qualités. Riche de ce présent nouveau, la Nation Indienne ne va plus, depuis cet heureux événement, chercher aux extrêmités de la terre la boisson qui lui manquoit. La saveur agréable du thé lui tient la place de celle du vin. Son amertume gracieuse est même pour elle une source de forces & de santé. En effet, le desséchement que l'on fait éprouver aux feuilles du thé sur des plaques de fer rouge, les force d'exhaler l'âcreté qu'elles contenoient, elles ne conservent qu'un suc doux que l'action puissante du feu travaille & subtilise encore. C'est cette partie volatile qui s'épanche si facilement par infusion dans l'eau qu'elle parfume & qui fournit un breuvage si salutaire aux estomachs foibles & languissants. Sentez-vous les cruels effets d'une indigestion?

êtes-vous accablé du poids insupportable d'une surabondance d'alimens ? le thé pris en quantité fondra doucement les crudités de votre estomach & réveillera par son amertume l'action de ses fibres. Aussi-tôt ce viscére reprendra ses forces & deviendra capable de travailler à de plus heureuses digestions. Je dis plus ; cette liqueur balsamique pénétrant dans les canaux sécrétoires, s'unit avec le chyle, passe dans le sang, résout ses concrétions & rend tout ensemble plus purs le chyle, le sang & les différentes humeurs dont il est la source. Ajoutez encore que le thé fait sur les fibres nerveuses une douce impression, qui leur donne plus de ressort & produit dans les vaisseaux une agitation légére. Les liquides raréfiés par ce mouvement qui les atténue, se portent vers la peau dont ils enfilent plus aisément le tissu cellulaire. Aussi voit-on que les personnes qui s'abreuvent d'une grande quantité de thé, provoquent des sueurs souvent excessives. Vous, dont les pores de la peau trop reserrés, sont capables d'intercepter la transpiration d'humeurs trop âcres & trop épaisses, prévenez par l'usage du thé, leur épanchement dans la poitrine, leur reflux dangereux sur quelque partie du corps.

Vous trouverez dans ce précieux don de Bac-

chus un puiſſant préſervatif contre nombre de formidables maladies, il ſaura diviſer les liqueurs trop épaiſſies & ſe mêlant avec elles, il les forcera de s'exhaler au-dehors. Cette boiſſon ne produit pas des effets moins ſalutaires, lorſque le corps ſe trouve énervé par une ſurabondance de pituite. Je vous vois par ſon moyen recouvrer ſenſiblement vos forces : vos membres deviennent plus agiles ; votre poitrine ſe dégage ; votre reſpiration n'eſt plus gênée ; vos nerfs contractent plus de reſſort & de flexibilité. Tant ſont grandes les vertus de cette feuille bienfaiſante ! N'allez pas cependant en uſer avec une telle indiſcrétion , que vous en ſoyez comme inondé. Vous ſentiriez bientôt la vigueur de votre eſtomach s'évanouir ; bientôt vos membres ſe fondroient en ſueur ; votre ſang trop ſec & trop épais, ſe trouveroit bientôt dépouillé de ſa lymphe ; la maigreur & l'éthiſie s'emparant de vos viſceres, vous conduiroient bientôt enfin aux portes de la mort. Vous, dont la poitrine eſt étroite & ſeche , dont les membres ſont foibles, dont les nerfs ſont arides & trop ſenſibles ; banniſſez loin de vous un breuvage qui n'eſt propre qu'à deſſécher encore ; ſoyez aſſez prudent pour l'abandonner aux tempéramens forts & vigoureux.

Le caffé. LE caffé, cette production renommée de l'Afrique, naît avec des qualités & dans des régions différentes de celle du thé. Déja plus d'un Poëte, enivré de son nectar subtil, a chanté dignement sa gloire & sa puissance. Les eaux de la fontaine d'Aganippide, ô Phébus ! ont beaucoup perdu de leur antique célébrité ; tu vois chaque jour, ô Bacchus ! le jus de la treille tomber dans l'avilissement ; tandis que le caffé, connu dans tout l'univers, s'est soumis le goût d'un nombre prodigieux de Nations. L'impie Mahomet ayant osé jadis former le dessein de détruire l'empire de Bacchus, renversa ses autels, arracha les vignes & porta l'audace jusqu'à proscrire le vin dans toute l'étendue de sa domination. Au premier bruit de cet attentat, la troupe des Bacchantes frémit de rage ; le Dieu du vin lui-même entra dans une fureur violente & l'air retentit au loin des plaintes & des cris effrayans des redoutables Satyres. Frappé de crainte & saisi de terreur, l'Arabe pervers tenta d'appaiser par des supplications, la colere de Bacchus & de calmer, par sa soumission, l'esprit irrité de ses zélateurs. Il refusa cependant de rendre aux vignes leur antique splendeur & de rétablir dans ses états l'usage du vin. Il redoutoit les fumées d'une liqueur capable de

multiplier les retours de la maladie convulſive dont il étoit atteint. Mais en réparation de l'outrage fait à Bacchus, il lui conſacra l'agréable & chaude liqueur du caffé. Il voulut qu'elle tînt aux Arabes la place du vin & flatta par cette boiſſon qu'il tenoit de leurs ancêtres, leurs palais dévorés de ſoif.

C'eſt ainſi que le caffé, s'arrogeant les honneurs dont le vin étoit en poſſeſſion, s'eſt fait connoître & s'eſt propagé dans toute l'étendue de la terre. En effet, il n'eſt point de mortels dont cette nouvelle liqueur n'ait ſéduit le goût, dont elle ne faſſe les délices. Ce ne ſont pas les ſeuls Royaumes de Perſe, les ſeuls habitans de la Lybie que le caffé s'eſt aſſervis; on vante ſon pouvoir, on reconnoît ſa puiſſance depuis les côtes des Indes juſqu'aux extrêmités Occidentales de l'Europe. C'eſt en mémoire de ce triomphe que les Arabes ont voulu que l'arbre qui le porte, décorât la patrie & le tombeau de leur Prophète. Il ſemble s'y plaire plus qu'en toute autre contrée. Il y déploye toutes ſes beautés, toute ſa fécondité. Il y partage, en quelque ſorte, le culte qu'on y rend à Mahomet.

Au retour du printems de ces régions, lorſque le ſouffle des légers zéphirs tempere la chaleur qu'exhalent déja les ſables brûlants de l'Afri-

que ; tandis que le ſoleil ne darde encore ſur la Lybie que des rayons obliques, l'arbre du caffé ſe couvre de fleurs d'une blancheur éblouiſſante & parfume les airs de la plus agréable odeur. Les bois de l'Arabie ſont alors auſſi délicieux que l'eſt un champ parſemé de fleurs, lorſque, ſur la fin d'un jour brûlant d'été, le crépuſcule raméne inſenſiblement la nuit ; qu'un vent frais agite ſes ailes embaumées ; que l'air épanche ſur la terre les vapeurs qui s'y ſont condenſées ; qu'au milieu des ténébres & du ſilence, la verdure émaillée des prairies offre à la Déeſſe Flore l'hommage pur de ſon encens ; tandis que l'infortunée Philoméle célébre dans ſes chants mélodieux les louanges de cette Divinité charmante & les agrémens de la belle ſaiſon. Les touffes de fleurs qui décorent l'arbre du caffé, reſſemblent à celles du jaſmin. Chaque fleuron en a tout enſemble, la couleur & la forme. C'eſt un tube bordé de cinq rayons, qui retracent la figure d'une étoile. Il renferme cinq étamines chargées d'une pouſſiere propre à féconder les deux filets du piſtil. Tels ſont les organes qui perpétuent la génération : car l'amour n'eſt point étranger dans l'empire de Flore. Les plantes elles-mêmes brûlent toutes de tendres feux & reconnoiſſent les charmes d'une douce union.

La génération des plantes.

En effet, les étamines que l'on voit s'élever du centre de la fleur, ſont autant de parties mâles dont la ſage Nature gratifia les végétaux. Elles ont un jeu d'élaſticité qui leur fait répandre au loin une pouſſiere féconde & ſubtile. Les filets du piſtil qui tient lieu de parties femelles, retiennent cette pouſſiere que le piſtil abſorbe. Alors cette eſpece de matrice ſe gonfle inſenſiblement, juſqu'à ce que la graine parvenue à ſa maturité, rompe ſes envelopes. Telle eſt la véritable génération des plantes. Tel eſt le germe des fruits qu'elles portent.

C'eſt auſſi de cette maniere, c'eſt par le moyen de la pouſſiere ſpermatique que le caffé ſe reproduit. La capſule de ſon piſtil s'enfle & groſſit par l'accroiſſement d'un double fœtus qui la fend lorſqu'il eſt à terme. Il en ſort ſous la forme de deux petites féves demi-ſphériques, réunies l'une contre l'autre par une ſurface plate, marquée d'un ſillon qui recéle le germe. Cette féve eſt le fruit de l'arbre : elle eſt ce préſent des Dieux qui fournit un nectar ſi propre à flatter le goût. En effet, lorſqu'on l'expoſe à l'action d'un feu convenable, elle exhale un parfum délicieux. Son huile épaiſſe, atténuée par la flamme, devient une ambroiſie ſubtile de la plus agréable odeur. Car les corps viſqueux &

remplis d'une épaisse mucosité, ne sont pour l'ordinaire nullement odorants; ou, s'il s'en détache quelques atomes, ils sont si grossiers, qu'ils font à peine quelque impression sur les papilles nerveuses de l'odorat. Au contraire les corpuscules déliés se répandent en vapeurs légeres, pénétrent facilement le tissu de la peau, mettent en jeu les fibrilles des nerfs & les forcent d'être sensibles à leur activité. Tel est l'effet qu'opére le feu sur le caffé. Il divise, il affine, il exalte ses principes & lui communique tout ensemble cette odeur & ce goût, qui charment le cœur par l'organe des sens. Mais il ne suffit pas que le caffé soit brûlé; il faut le réduire en poudre, l'introduire dans de l'eau & c'est en l'y faisant bouillir, qu'on obtient une liqueur chargée de ses sucs. Qu'on cesse de nous vanter le suc du laser autrefois si fameux; ces vins mielleux & liquoreux que nos anciens estimoient tant & les différentes boissons si bien célébrées par les Poëtes. Les Dieux reçoivent avec transport, de la main d'Hébé & de Ganimede, des tasses remplies de la liqueur chaude & fumante du caffé. Bacchus lui même s'abreuve à longs traits de cette nouvelle boisson. En effet, Phébus a doué ce nectar des propriétés les plus salutaires. Il a voulu qu'il fût capable de rendre la force,

de donner de la vigueur. Pourroit-il en être autrement ? L'amertume précieuse qu'il contient, n'a rien de rebutant, ne fait sur le palais aucune impression désagréable ; mais elle est tellement tempérée, qu'elle réveille l'action des visceres languissants & délecte en même tems les buveurs. L'usage habituel du caffé rend la digestion plus prompte & plus parfaite : il dissipe ces amas de pituite que les alimens laissent dans l'estomach : il empêche qu'il ne s'en éleve des vents & des flatuosités acides. Ses sels corrigent les aigreurs, son soufre divise les viscosités, la sécheresse de ses molécules absorbe la sérosité superflue des humeurs. Dans le tems qu'on ignoroit les heureuses propriétés du caffé, l'on étoit dans la dure nécessité d'abreuver du suc d'absynthe & de centaurée les infortunés mortels, dont l'estomach affoibli se refusoit à ses fonctions. Aussi le voyoit-on se révolter contre un remede aussi fastidieux, pour une incommodité qui sembloit légére. Souvent même il le rejettoit avec de violents efforts. Mais est-il dans ces occurrences un spécifique plus doux que le caffé ? C'est-là le véritable népenthes des anciens, qui calme les douleurs comme par enchantement.

Cette liqueur subtile, pénétrant jusques dans

les plus petits vaiſſeaux, ranime l'action de leurs fibres, fouette & diviſe le ſang. Alors ce liquide accélére ſon mouvement, ſe diſperſe mieux dans toutes les parties du corps, arroſe plus abondamment les replis tortueux des arteres du cerveau. Je dis plus : le ſang raréfié dans les veines, les gonfle; d'où s'enſuit une compreſſion des nerfs voiſins, qui rend leur oſcillation plus vive & plus forte. Par ce moyen, le corps devient plus vigoureux, l'eſprit acquiert plus de liberté, la joie qui ſe peint ſur le viſage, manifeſte les heureuſes diſpoſitions de l'un & de l'autre. Plus d'un Poëte fameux, par la beauté de ſes écrits, n'eut jamais que le caffé pour Apollon, pour Pégaſe & pour Hippocrène. Le jus divin de Bacchus ne réveille pas mieux le courage, n'inſpire pas mieux l'amour. Ne craignez donc pas de faire uſage du caffé, ſi la pituite vous énerve & vous appeſantit. Il arrêtera, s'il le faut, les progrès d'un embonpoint trop conſidérable; il empêchera que vous ne tombiez dans un ſommeil accablant après le repas; enfin il aidera tellement votre eſtomach dans ſes digeſtions, que vous ne tarderez jamais longtems à ſentir l'aiguillon de l'appétit. Mais il n'eſt point de bien abſolu. Cette fleur, la gloire du printems, le charme & l'ornement de nos jar-

dins, ſoit par la douceur de ſon parfum, ſoit par le majeſtueux développement de ſes feuilles, ſoit par le tendre incarnat de ſon coloris; la roſe enfin, cette Reine de l'empire de Flore, cache des épines ſous tant de beautés & fait ſouvent de ſenſibles bleſſures: le fer, ce préſent des Dieux qui, pour l'utilité des hommes, ſe prête à tant d'uſages différents, fournit également des outils propres à la culture de la terre & des armes qui ſervent à multiplier le meurtre & le carnage. Il en eſt de même du caffé: ſa liqueur toute flatteuſe qu'elle eſt, devient nuiſible, quand on en abreuve indiſtinctement tous les hommes, ou qu'on en uſe ſans nulle diſcrétion. La chaleur & la ſéchereſſe de ſes principes lui font pomper, il eſt vrai, le ſuperflu des humidités de nos viſceres; mais ſi nos membres ſont déja ſecs, ſi nos humeurs ſont peu ſéreuſes, ſi nos fibres ſont trop tendues, ſi nos nerfs trop ſenſibles s'ébranlent trop facilement, quelle foule de maux l'uſage du caffé ne produira-t-il pas? Il ſera comme de l'huile que l'on verſeroit ſur du feu: de nouveaux tourbillons de flamme ſe formeront bientôt de ce dangereux aſſemblage. En vain la nuit couronnée de pavots couvrira-t-elle la terre de ſes voiles ſombres; le caffé cauſera des inquiétudes que le lit ne fera qu'accroître.

Vous y ſerez dans une agitation perpétuelle. A peine un léger aſſoupiſſement ſe ſera-t il emparé de vos paupieres, que le ſommeil s'envolera, que vous reſterez en proie au plus cruel accablement. Comment, en effet, Morphée relâcheroit-il des fibres que l'efferveſcence & l'activité du ſang tiennent dans une tenſion violente? Les commotions trop fréquentes qu'elles éprouvent, les irriteront & les flétriront de plus en plus. La laſſitude rendra le corps incapable de ſe mouvoir & le tremblement des membres ſera la ſuite de leur foibleſſe.

Ne croyez pas, dans cette poſition, qu'il ſoit poſſible de rétablir ſes forces par la grande quantité de nourriture, qu'une faim peu naturelle ſemble demander & dont l'eſtomach ſe repaît avec avidité : l'aride chaleur de ce viſcere atténuant trop les alimens, rend le chyle âcre & mordicant. Ce n'eſt plus dès-lors ce ſuc doux & nourriſſant, propre à réparer les déperditions journalieres du corps. C'eſt ainſi que le caffé verſe dans les vaiſſeaux des torrens de flammes qui deſſéchent les membres & devient le germe de l'éthiſie qui conſume inſenſiblement les viſcéres. Vous aurez, à la vérité, moins à redouter ſes effets ſi vous êtes d'une conſtitution robuſte, ſi vos nerfs moins ſuſceptibles d'ébran-

lement, n'ont qu'une action lente & modérée. Gardez-vous cependant d'avoir une confiance téméraire en vos forces & n'allez pas faire un usage indiscret du caffé. Car, quelque vigueur que vous eussiez, quelque éprouvée que fût votre santé, vous tomberiez bientôt dans le dépérissement, une affreuse maigreur s'empareroit bientôt de vous & votre estomach exténué par cette boisson brûlante, ne pourroit bientôt plus digérer les alimens : craignez donc d'en abuser, vous qui desirez parvenir sans infirmité, au tems d'une heureuse vieillesse. En effet, un corps peu volumineux & fort énergique est comme un glaive à deux tranchans, il ne peut rester sans action & produit de grands effets, soit qu'il développe à notre avantage ses qualités bienfaisantes, soit que nos mauvaises dispositions les changent en un poison mortel. Ne permettez donc pas, je le répéte, l'usage habituel du caffé à tous les mortels indistinctement. Défendez-le sur-tout aux favoris d'Apollon. L'homme épris du desir d'acquérir sans cesse de nouvelles connoissances, achéte souvent par bien des maladies, le trésor de science qu'il s'est acquis par ses longues veilles & son infatigable application. C'est presque toujours au préjudice du corps que s'accroît le feu divin du génie. Cette vapeur subtile

qui vivifie les nerfs, ce souffle léger qui donne aux membres leur mouvement, ce principe de vie qui cimente l'union de l'ame avec la substance matérielle, ce véhicule de l'esprit, cet aliment de l'intelligence s'éleve en plus grande abondance, dans les gens studieux, de toutes les parties du corps vers la région du cerveau. Alors les fibrilles des nerfs privées de cette liqueur précieuse, cessent bientôt de pouvoir exercer leurs fonctions. Ainsi s'affoiblit la force naturelle; ainsi dépérissent ces membres & ces viscéres si bien constitués dans le principe; ainsi se dégradent ces organes qui se montrerent d'abord si remplis d'action & de sentiment. Mais comme l'estomach est une des parties du corps la plus abondamment pourvue de houpes nerveuses, il est aussi le premier atteint de foiblesse & de langueur. Des flots de lymphe & de pituite s'y jettent de toutes parts à la faveur du relâchement de ses parois. Le caffé peut, sans contredit, en absorber une partie. Son âcreté peut, en réveillant l'action des fibres, paroître assoupir le mal & procurer un soulagement momentané. Mais la cause du désordre n'en subsiste pas moins toute entiere. Les douleurs renaissent bientôt plus vives que jamais ; il arrive même que le remede apparent desséche de plus en plus le genre

genre nerveux & fomente la maladie en fortifiant ſon principe. C'eſt ainſi que les partiſans effrénés de Bacchus s'opiniâtrent à chercher dans le vin de quoi rétablir leurs forces, lorſque leur intempérance a produit un épanchement d'eau dans leur ventre ou dans leur poitrine & qu'ils ſe ſentent entiérement défaillir. Il ſemble par-là recouvrer quelque peu de vigueur ; mais que ce ſoulagement eſt vain ! que cette vigueur eſt futile ! elle diſparoît plus vîte qu'un éclair & la langueur qui lui ſuccede, devient plus incurable encore par le mauvais effet du remede dangereux dont on a fait uſage. Cependant les Gens de Lettres aiment à ranimer leur eſprit & leur verve au feu petillant du caffé : car chacun a ſes goûts de prédilection. Qu'ils tempérent du moins ſon activité par la douceur du lait qu'ils y mêleront.

Le chocolat.

LE nouveau monde enfin produit une autre boiſſon, qui vient de ces extrêmités de la terre, exiger de moi que je chante auſſi ſon charme & ſes vertus. Car les deux Indes ſe diſputent à l'envi la gloire de nous faire de magnifiques préſens. L'une produit & nous envoie des perles. L'autre engendre & nous fournit de l'or. Celle-ci nous donne le chocolat, cette manne

ſi ſalutaire aux vieillards. Celle-là nous prodigue le thé & le caffé, ces breuvages d'une ſaveur ſi piquante & ſi délicieuſe; mais parmi les riches productions dont abondent les nouvelles Indes, une des plus précieuſes, nous vient d'un arbre dont les feuilles ſont de la plus brillante verdure. Les Anciens le nommerent *le cacao* & les Modernes l'ont appellé du nom ſacré de *Théobrome*, mot grec qui ſignifie *Nourriture des Dieux*. Du piſtil de ſa fleur ſort une noix, remplie de grains rangés dans des cellules. Ils ont au goût l'agréable douceur du miel le plus parfait. Après les avoir rôtis & broyés, on en forme une pâte, que l'on diſſout lentement dans l'eau bouillante. C'eſt ainſi que les Indiens ſont parvenus à ſe compoſer un breuvage du ſuc épais de ce fruit onctueux & ſe ſont dédommagés par cette crême délicieuſe, de la privation des dons de Bacchus. Cette liqueur nommée *chocolat*, ne reſta pas long-tems renfermée dans les bornes de ſa patrie. Elle ſe répandit bientôt dans différentes parties de l'Europe. Elle y plût & ſoumit à ſon empire, par le charme de la douceur, les conquérans inhumains de ſon pays. Il n'eſt perſonne aujourd'hui qui ne faſſe uſage de cette nouvelle boiſſon, elle fait les délices de l'homme opulent qui vit tranquille ſous ſes lambris dorés.

On en ſert à pleine taſſe le matin à cette femme délicate, à ce vieillard tremblant, à cet infirme dans la langueur de ſa convaleſcence, à ce voyageur fatigué d'une longue route, à tous ceux enfin qui veulent remédier à l'épuiſement de leurs forces. En effet, le chocolat abonde en parties graſſes & nourriſſantes qui, broyées & diviſées par l'action de l'eſtomach, deviennent une ſource féconde de chyle, rempliſſent les vaiſſeaux d'un ſang pur & bien travaillé, fourniſſent aux nerfs une abondance de ce fluide ſpiritueux qui les vivifie. C'eſt une ambroiſie qui ſemble rajeunir les vieillards, qui rend la vigueur aux infirmes, qui refait de leurs fatigues ceux qui ſe ſont exténués dans les bras de la volupté. N'eſpérez cependant pas d'auſſi bons effets de l'uſage que vous pourriez faire du cacao lorſqu'il eſt crud. Il eſt au contraire indigeſte & capable d'affoiblir les reſſorts de l'eſtomach. Par quels aſſez grands efforts ce viſcere parviendroit-il à broyer une amande auſſi dure, auſſi compacte ? Par quels diſſolvans aſſez vigoureux viendroit-il à bout de diviſer & d'atténuer un ſuc de cette épaiſſeur & de cette ténacité ? Telle eſt préciſément l'opération préliminaire qui s'eſt faite dans la préparation du chocolat. Ses molécules oléagineuſes ont été

digérées par le feu. Il leur a réuni des principes ſubtils propres à réveiller l'action des viſceres, à donner du reſſort à leurs fibres. Il eſt cependant des eſtomachs ſi foibles & ſi malades, qu'il leur ſeroit impoſſible de digérer la pâte glutineuſe du chocolat : ils ne lui feroient aucunement changer de nature, ſi l'on n'y mêloit quelques aromates capables de les animer. Auſſi fait-on ſouvent entrer dans ſa compoſition le muſc, l'ambre, la canelle, ou, ce qui vaut mieux encore, la vanille odoriférante. Il eſt donc de deux eſpeces de chocolat. Leurs propriétés ſont auſſi différentes que leur ſubſtance. L'une eſt aromatique & compoſée ; l'autre eſt homogène & ſimple. Celle-ci ſuſtente mieux ; celle-là ranime davantage. O vous ! qui voulez réparer par une nourriture abondante & pleine de ſucs, des forces exténuées par le travail ou la maladie, gardez-vous d'irriter par une liqueur aromatique les fibres d'un eſtomach dont la vigueur ſubſiſteroit encore. Vos viſcéres n'ont beſoin, pour être vivifiés, que d'un chyle onctueux & doux. Le chocolat vanillé ne convient pas mieux aux jeunes gens bien conſtiués & dans la force de l'âge. Il eſt auſſi préjudiciable aux perſonnes dont la poitrine foible & délicate s'échauffe aiſément, dont le ſang âcre &

vif contracte facilement de l'effervescence. Mais les vieillards peuvent sans crainte l'employer à donner de l'énergie à leurs entrailles paresseuses, à leurs viscéres inondés de pituite. C'est un heureux moyen de ranimer insensiblement la chaleur affoiblie par les glaces de l'âge. Le chocolat peut donc être regardé comme l'aliment le plus salutaire aux vieilles gens. Il sustente & réconforte en même tems cette portion respectable de l'humanité. Il prolonge ses jours, il lui conserve les charmes & la vivacité de l'esprit ; souvent même il lui donne la force de monter encore avec gloire au sommet du Parnasse.

Fin du Livre troisieme.





LIVRE QUATRIEME.

Du Mouvement et du Repos.

UN mouvement impétueux & perpétuel entraîne tous les aſtres dans leur immenſe carriere. Ils méconnoiſſent entiérement les loix du repos. Chacun de ces corps lumineux conſerve dans toute ſa vigueur la premiere impulſion qu'il reçut & ſi les deſtins le lui permettoient, il ſuivroit le penchant qui le porte à parcourir une ligne droite. Mais la Nature lui preſcrit une autre route. Une force ſupérieure à la premiere l'oblige de tendre vers le ſoleil, centre commun & fixe de tous les globes céleſtes. Leur progreſſion ſe trouve donc composée de deux différents mouvemens ; ce qui fait que tous ces mondes qui, pour éclairer l'univers, parcourent la voûte des cieux, décrivent une ligne orbiculaire dont le ſoleil eſt le point central. C'eſt ainſi que la balle d'une fronde, dont le mouve-

ment rapide fait ſiffler l'air, voudroit s'ouvrir un chemin direct & ſe meut en forme de tourbillon, rappellée ſans ceſſe comme à ſon centre, vers la main qui la retient & qui l'agite. C'eſt donc par le mouvement que la Nature ſubſiſte. Il eſt l'ame de tous les êtres qui la compoſent. Il eſt la baſe de l'édifice entier de l'univers. Nul des corps phyſiques qui ne ſoit ſoumis à ſes loix. Ses parties intérieures éprouvent une alternative perpétuelle d'action & de réaction. Ce ſont les mouvemens qui produiſent dans notre globe de ſi prodigieux changemens. Ils ſont le principe de ces formes diverſes qui raviſſent d'étonnement & qui reproduites les unes des autres, mettent tant de variété ſur la ſcène du monde. Ils nous ſont admirer enfin l'accroiſſement prodigieux des plus petits corps & l'anéantiſſement ſubit de ceux dont la grandeur étoit énorme.

L'ÉDIFICE du corps humain eſt dépendant des mêmes loix & des mêmes régles de mouvement. Le ſang repaſſe ſans ceſſe dans les mêmes vaiſſeaux. Il vient ſans ceſſe ſe réchauffer dans la région du cœur. Le battement des artéres, le jeu alternatif des poumons ne ſont jamais interrompus. La lymphe & les autres li-

queurs ne ſuſpendent jamais leur cours. C'eſt par ce cercle de mouvemens que le corps ſe ſoutient. C'eſt par cette chaîne d'impulſions réciproques qu'il conſerve la vie & l'exiſtence. Sa deſtruction commenceroit du moment auquel ſes organes principaux ſe refuſeroient à leurs fonctions. Toutes ces ſortes de mouvemens ne reconnoiſſent point l'empire de la volonté. Il n'eſt point en ſon pouvoir de les ralentir ou de les augmenter. Quel mortel en effet fut jamais le maître de retarder ou d'accélérer le cours de ſon ſang ? qui jamais ſe ſentit capable d'arrêter le flux du ſuc nerveux & des eſprits animaux ? Mais il eſt une autre eſpece de mouvement qui dépend du libre arbitre de l'homme, qu'il peut à ſon gré produire, exciter, ou réprimer. Veux-je danſer, veux-je courir, je le puis, parce que je le veux. Heureux celui qui jouiſſant de la paix & de la tranquillité de l'ame, régne aſſez puiſſamment ſur ſon cœur & ſur ſes paſſions, pour ſoumettre aux douces loix de la modération des mouvemens de cette nature. En effet, de même que les membres s'engourdiſſent dans le ſein d'un trop long repos, que les forces s'énervent, que les viſcéres tombent dans la langueur faute d'exercice, ainſi le trop d'agitation entraîne-t-il après ſoi les plus grands dangers.

TELS ſont les objets que je vais traiter dans mes vers. Daigne, ô Déeſſe de la Santé ! ſeconder mon zèle & ſoutenir mon ardeur. Cet ouvrage eſt vraiment de ton domaine : l'Art de la Médecine fait ta gloire & ton ſoutien & c'eſt cet Art bienfaiſant que je chante. Apprends-moi quels effets ſont capables de produire ſur nos corps le mouvement & le repos : quel eſt le pouvoir de l'un & de l'autre. Car c'eſt ſans doute par ton inſpiration divine, que les Médecins Grecs de l'antiquité preſcrivirent l'exercice, comme un puiſſant moyen de détruire les germes cachés des maladies & firent ſervir les jeux violents de la Gymnaſtique à fortifier les tempéramens foibles & délicats. Les modernes eux-mêmes ne tireroient pas moins d'avantage de cet Art ſalutaire, ſi leurs malades n'étoient entiérement aſſervis au joug de la molleſſe. Mais eſt-il de nos jours quelque homme opulent, qui veuille prendre quelque exercice & qui ne ſe crût avili de faire un uſage tant ſoit peu laborieux de ſes membres efféminés ? Voyez avec quel air de nonchalance ce jeune homme plein de ſanté, ſe fait traîner dans une voiture à reſſorts. Voyez-le à ſa toilette occuper une troupe de valets & ſe faire vêtir comme un impotent. Qui ne le prendroit pour l'idole d'un Dieu du

Paganiſme, que la ſuperſtition s'occupe à parer de ſes propres mains ? La race mâle & courageuſe des Grecs ne ſe laiſſa point ſéduire par les vains attraits d'un luxe & d'une molleſſe ſemblables. Leurs plus fameux Héros mettoient leur plaiſir & leur gloire à ſe préſenter dans la lice, à ſe diſputer le prix de la courſe, de la lutte & du ceſte ; à ſe voir couronnés vainqueurs au milieu des applaudiſſemens d'une foule de ſpectateurs. Voilà de quelle maniere ils s'ouvrirent les routes de l'immortalité. Ces peuples avoient appris des enfans d'Eſculape, quels heureux effets produit l'exercice ſur les facultés du corps & de l'eſprit.

Mais qui pourroit décrire le nombre de maladies dont le défaut d'exercice eſt la ſource ? Quel Poëte pourroit faire aſſez de vers pour détailler la multitude d'infirmités qui mine ſourdement le corps des humains trop adonnés au repos ? D'abord, ce n'eſt qu'à la faveur d'un mouvement continuel, que la maſſe totale des humeurs ſe conſerve dans toute ſa pureté & qu'elle fournit abondamment aux vaiſſeaux les différentes liqueurs dont ils opérent les ſécrétions. C'eſt par le mouvement que les parties hétérogènes qui compoſent cette maſſe, s'uniſſent, s'aſſimilent, s'identifient. C'eſt par leur

Le manque d'exercice.

circulation perpétuelle & par l'action des vaisſeaux, qu'elles ſont atténuées & forment enſemble un ſuc vivifiant. Que le mouvement ceſſe, que le cours des liqueurs ſoit interrompu, leurs principes ſe ſépareront. Les uns ſe coaguleront, tandis que les plus déliés manquant de conſiſtance, ſe convertiront en une lymphe ſans force & ſans énergie. C'eſt ainſi qu'à l'ouverture d'une veine, on voit le ſang ſortir ſous une forme & ſous une couleur ſi conſtamment les mêmes, qu'on le prendroit pour un liquide ſimple & ſans mêlange ; cependant, à peine a-t-il perdu ſa chaleur & ſon mouvement interne, qu'il ſe fige, qu'il ſe caille, qu'il devient un corps ſolide capable de ſe racornir. En même tems, la partie lymphatique ſéparée de ce marc épais, le ſurnage. La décompoſition eſt manifeſte, ce n'eſt plus du ſang, c'eſt une matiere bourbeuſe & noire qui ſera bientôt infecte & corrompue. Tels & plus puiſſants encore ſont les effets que produit la continuité du mouvement ſur les liqueurs qui circulent dans un corps animé. C'eſt elle qui change une ſubſtance blanche & laiteuſe en un liquide rouge & vermeil. C'eſt par une longue ſuite de filtrations à travers les canaux, la poitrine, les membres & les parties les plus intimes du corps humain, que le chyle for-

tement broyé, ſe convertit en ſang. Celui-ci lui-même ne conſerve ſa nature, qu'à la faveur de l'action conſtante qui le fit ce qu'il eſt. C'eſt par le mouvement enfin que les différentes liqueurs ſe ſéparent de la maſſe commune; que la bile onctueuſe pénétre l'organe du foie; que le ſuc pancréatique va ſe perfectionner dans la glande qui le fournit; que la lymphe la plus ſubtile & la plus pure émane de la région du cerveau. Mais, n'en doutez pas, c'eſt par l'exercice extérieur du corps que s'entretiennent, & la circulation des humeurs & leur mouvement inſenſible de liquidité. Le ſouffle de la reſpiration eſt plus vif, les battemens du cœur ſont plus forts, le gonflement des veines eſt plus conſidérable, les pulſations du pouls ſont plus fréquentes quand vous courez, ou que vous venez de courir. L'émotion dans laquelle vous êtes, imite celle que produiſent les accès de la fievre. Ainſi voit-on que dans une ſaignée, le roulement d'un étui dans les doigts, accélere l'affluence du ſang. La compreſſion alternative que l'action & la réaction des muſcles lui font éprouver, rend ſon jet plus fort & plus continu. Car nos membres ne ſe meuvent que par l'extenſion & le raccourciſſement ſucceſſifs des muſcles. Les faiſceaux de fibres qui les compoſent

ſe contractent, pour que le membre puiſſe ſe replier ſur lui-même. Cette contraction ramaſſe & gonfle leurs parties charnues. Celles-ci compriment les vaiſſeaux voiſins & cette compreſſion alternative accroît le mouvement des liquides. Par ce moyen, le ſang coule avec plus de rapidité, les liqueurs enfilent plus promptement leurs canaux ſécrétoires & la maſſe totale des humeurs mieux travaillée, devient plus propre à remplir les vues de la Nature.

Vous voyez par-là combien l'exercice habituel du corps eſt eſſentiel à la conſervation de la ſanté. Combien il eſt néceſſaire, pour que le ſang ſe maintienne dans toute ſa pureté, pour qu'il circule d'une maniere égale dans les vaiſſeaux, pour qu'il puiſſe ſuffire à cette quantité prodigieuſe de ſécrétions qui purgent les viſcéres des ſuperfluités dont ils regorgent. Mais ſi vos membres s'énervent dans un lâche repos, le cours de votre ſang ſe ralentira bientôt. Il ſe coagulera dans les canaux qu'il engorgera. Il y formera des concrétions & des tumeurs opiniâtres & multipliées. A peine reſtera-t-il dans tout le corps quelques glandes, au travers deſquelles la lymphe puiſſe librement circuler. Les autres s'obſtrueront & ſe durciront ſenſiblement. Autre dan-

ger : c'eſt que les différentes déjeĉtions dont il faut que le corps ſoit purgé, ſe porteront en vain vers leurs organes excrétoires. Ces flots de liqueur qui doivent paſſer des reins dans la veſſie, ces âcretés qui doivent s'exhaler par les voies de la tranſpiration, le réſidu groſſier des alimens lui-même, n'auront plus qu'un cours irrégulier & languiſſant ; ils reflueront même en partie dans la maſſe du ſang qu'ils infecteront. C'eſt ainſi que, faute de mouvement, l'eau d'un marais devient bourbeuſe & répand au loin ſes exhalaiſons peſtilentes.

QUELLE horrible dépravation ne ſe met pas dès-lors dans toutes les liqueurs ! Ce n'eſt donc point à ſa malheureuſe deſtinée, mais à ſon indolence, à ſa molleſſe, à ſon oiſiveté que doit s'en prendre ce mortel efféminé, lorſque des engorgemens glanduleux viennent à produire des obſtructions dans ſes viſcéres ; lorſque ſes humeurs épaiſſies forment ſecrétement dans ſon intérieur des dépôts inflammatoires. Accablé de triſteſſe & de mélancolie, & traînant à peine un ſquelette recouvert d'une peau ſéche & tannée, ce malheureux implore enfin les ſecours de l'Art. Mais ce n'eſt, hélas ! que trop ſouvent en vain. Souvent il n'eſt plus au pouvoir de

l'Art d'arracher les profondes racines qu'a jettées le mal. Les remédes les plus actifs, les dissolvans les plus vigoureux, le mars & les minéraux eux-mêmes paroissent sans vertus, demeurent sans effets. L'exercice lui seul eût été capable de prévenir de si grandes infirmités ; lui seul pourroit encore les dissiper, si les fibres n'eussent entiérement perdu leur ressort, s'il restoit aux vaisseaux assez de force & d'action pour dissoudre les concrétions qu'ils renferment ; mais le trop de repos, l'inaction trop constante ont produit un relâchement général. Les contractions ne s'opérent plus au besoin, les fonctions animales sont pour la plupart interrompues. Comment, en effet, les vaisseaux auroient-ils la force de vaincre les obstacles qui se sont formés, à peine ont-ils celle de faire circuler le sang qui s'est épaissi ? Le moribond se berceroit donc en vain de quelque espoir. L'affoiblissement de ses nerfs tient ses membres dans l'engourdissement & la stupeur. Il n'a plus qu'un souffle de vie. Mais quelle triste existence que celle à qui la mort est préférable ! Tels sont les cruels tourmens qu'éprouve le lâche Sybarite, qui craignit autrefois de s'exposer à la plus légére fatigue. C'est avec usure que les maux présents lui font payer ses fautes passées.

COURAGE

Courage donc, ô mortels ! ne redoutez pas les exercices même laborieux. Sachez endurcir vos membres par un travail assidu. Soumettez cependant aux loix de la modération l'action & le repos & n'allez pas sans régle & sans mesure vous accabler de lassitude. Le soleil, dont la douce influence fertilise nos champs & couvre de fleurs nos vergers, les desséche & les rend stériles quand il darde trop violemment ses rayons ; les nuages qui se fondent en rosée, fécondent le sein de la terre & reverdissent nos campagnes, tandis que les torrens de pluie déracinent les plantes & renversent les moissons. Il en est de même de l'exercice du corps. Il affecte ses facultés ; il entraîne à sa suite les plus grands dangers s'il est trop violent. Il use à la longue les ressorts des viscéres : il exténue les fibres. Il fait que les liqueurs dans leur cours trop rapide, emportent sans cesse quelques molécules des vaisseaux qu'elles traversent ; qu'elles en affoiblissent, qu'elles en détruisent les cloisons par les frottemens continuels qu'elles leur font éprouver. La substance nutritive des alimens devroit, il est vrai, réparer cette déperdition ; mais elle est si considérable, que la nourriture la plus succulente ne peut y suppléer. L'estomach est d'ailleurs trop fatigué lui-même pour opérer de

Le trop d'exercice.

bonnes digeſtions ; ou, s'il parvient à fournir quelques ſucs ſuffiſamment travaillés, ils ſont trop promptement entraînés au travers des vaiſſeaux ; ils n'adhérent point à leurs parois ; ils s'échappent par les voies de la tranſpiration. Le mouvement trop fort & trop conſécutif entraîne donc néceſſairement après lui la deſtruction des parties ſolides. Les os mêmes les plus durs ne réſiſtent point à ſon action. C'eſt ainſi que le cours d'un ſimple filet d'eau creuſe ſouvent un épais rocher : c'eſt ainſi que l'acier plus dur que les cailloux eux-mêmes, s'uſe & ſe décompoſe ſous les frottemens réitérés qu'on lui fait éprouver. Le mouvement exceſſif attaque en même tems la maſſe des fluides. D'une part, il les rend trop âcres par le développement de leurs ſels ; & de l'autre, il les épaiſſit en leur enlevant, par l'évaporation, la partie la plus ſubtile & la plus déliée ; en ne laiſſant dans les canaux que la portion bourbeuſe, impure & ſans énergie.

Qu'il vous arrive d'être aſſez imprudent pour vous laiſſer accabler par un excès de travail, une ſueur abondante découle de toutes les parties de votre corps. Ne croyez pas cependant que ce ne ſoit que le ſuperflu des humeurs dont vous vous délivrez alors : c'eſt la ſubſtance la plus pure du ſang, c'eſt la vapeur la plus déliée

des liquides ; c'eſt cette lymphe précieuſe qui vivifie tous les membres, qui s'exhalent au-dehors. Cette déperdition eſt une ſuite de l'efferveſcence des liqueurs, du gonflement des vaiſſeaux, de la dilatation du tiſſu de la peau ; qui ſont eux-mêmes l'effet du trop de mouvement. Delà vient que les viſcéres privés des ſucs alimentaires tombent d'ordinaire bientôt dans le maraſme, que le ſang trop épaiſſi ne circule que difficilement, que le corps entiérement deſſéché devient la proie de la plus affreuſe langueur. Cette maigreur funeſte eſt encore augmentée par l'acrimonie des humeurs ; leurs ſoufres exceſſivement atténués, exercent leur action ſur les parties ſolides ; une vieilleſſe que la fatigue & le travail rendent prématurée, ſe décele enfin de toutes parts. Jettez les yeux ſur ces infortunés qu'une dure néceſſité contraint de labourer la terre à force de bras & de gagner leur vie à la ſueur de leur front ; voyez combien leur corps eſt courbé, combien leurs traits ſont défigurés ! quoique jeunes encore, ils portent ſur toute leur perſonne l'empreinte de la décrépitude. Leur viſage eſt ſilloné de rides, leurs tempſes ne ſont garnis que de quelques cheveux gris, leurs membres décharnés ont preſque perdu la liberté de leurs mouvemens. Tels ſont les maux que l'on

peut éviter en ne prenant que modérément de l'exercice.

L'exercice modéré.

En effet, un mouvement modéré réveille doucement l'action des fibres & l'oſcillation des vaiſſeaux. La maſſe des liqueurs acquiert par ſon ſecours plus de fluidité : il s'en fait une plus juſte diſtribution dans tous les viſcéres : ſon cours rapide & bien réglé l'empêche de s'épaiſſir comme dans un lâche repos. C'eſt alors que vous jouiſſez de la ſanté la plus inaltérable, que vos membres conſervent leur force & leur agilité, que votre eſprit lui-même, plus libre & plus diſpos, participe aux bonnes diſpoſitions de votre corps. Je dis plus : l'exercice habituel & bien entendu donne une vigueur que l'on n'auroit jamais eu ſans lui & rend de plus en plus capable de ſupporter les plus rudes travaux. De quelle force, de quelle vigueur n'eſt pas pourvue cette troupe d'Ouvriers que vous voyez forger des métaux ! de quels coups redoublés de marteaux ne font-ils pas retentir l'enclume ! Semblent-ils fatigués ? ſe donnent-ils quelque relâche ? Les plus lourdes maſſes de fer étincellent, ſe ramolliſſent & ſont forcées de prendre bientôt de nouvelles formes.

La même choſe arrive à cet enfant foible & languiſſant, que ſa nourrice & ſa tendre mere

ont pris tant de ſoin de réchauffer dans leur ſein, de tenir mollement couché dans un berceau bien fermé. Il n'a jamais reſſenti ni les impreſſions du froid, ni celles des rayons du ſoleil. Sa tête ne fut jamais expoſée nue aux moindres intempéries de l'air & des ſaiſons. Cependant quelle vigueur ne contracte-t-il pas ! quelle force ne ſe manifeſte pas dans tout ſon extérieur, dès que l'âge lui permet de ſe livrer à des exercices modérément laborieux ! Plein d'ardeur & d'activité, il ſe plaît à dompter un cheval fougueux, à manier les armes, à forcer les bêtes ſauvages. Il ne craint plus ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver. Pendant ce tems-là, ſon ſang qui ſe raréfie dans ſes veines, brunit ſon teint, colore ſon viſage. Ses bras nerveux ſe couvrent d'un épais duvet & cet être efféminé que ſa délicateſſe eût d'abord fait prendre pour une jeune fille, eſt enfin devenu l'émule des Héros & le rival d'Alcide : tant l'exercice fortifie les jeunes gens, tant un travail habituel les endurcit à la fatigue ! C'eſt l'exercice qui produit ces braves Militaires dont la France abonde, cette foule de Héros intrépides qui la rendent victorieuſe de ſes plus redoutables ennemis, ces foudres de guerre qui reculent ſi loin les bornes de ſon empire. LOUIS lui-même, ce Roi ſi chéri de ſon La chaſſe du Roi.

peuple & ſurnommé *le Bien-aimé*, ne dédaigne pas de prendre habituellement un exercice laborieux. Monté ſur un courſier vigoureux, on le voit ſouvent à la tête des Chaſſeurs. A peine les cors ont-ils donné le ſignal, qu'il part auſſi vîte qu'un trait. Déja les daims timides fuient de toutes parts devant lui ; déja les cerfs épouvantés ſe jettent dans les filets, donnent dans les embuſcades. Les larmes tombent à groſſes gouttes de leurs yeux ; & tandis que les meuttes de chiens les preſſent & les entourent, ils s'efforcent, mais en vain, de les repouſſer à coups de cornes. Ils ne ſauroient, malgré tous leurs efforts, échapper au triſte ſort qui les attend. Cependant leur mort ne les avilit point. S'ils périſſent, c'eſt par les ordres d'un grand Roi. C'eſt une ſorte de gloire pour eux qu'il veuille que leur bois ſoit attaché, comme un trophée, aux portes ſacrées de ſon Palais. En même tems la troupe nombreuſe des faunes & des ſatyres regarde, avec un reſpect mêlé d'étonnement & de curioſité ce Prince, qu'ils reconnoiſſent à la majeſté de ſon front pour le Maître ſouverain des forêts qu'ils habitent. Les jeunes Dryades accourent de toutes parts pour le voir & ſentent naître à ſon aſpect les prémices d'une douce flamme. Les bois retentiſſent au loin de cris de

joie & d'applaudiſſemens & les échos ſe plaiſent à les répéter. Ce noble exercice eſt digne, en effet, de ſervir de délaſſement au Dieu tutélaire d'une grande Nation, dont il eſt l'amour & la gloire. Il eſt digne d'occuper les loiſirs & de contribuer à la ſanté précieuſe d'un Prince qui dicte de ſi juſtes loix : qui, le front couronné des lauriers de la victoire, ſe plut à pacifier les Puiſſances ennemies, offrit d'une main triomphante à l'Europe entiere l'olivier de la paix & fut aſſez généreux pour dédaigner les nouveaux trophées que lui promettoit Bellone. A la ſuite du Monarque vient une troupe brillante de Chaſſeurs. Leur marche & leurs évolutions donnent une agréable idée de la guerre, dont elles ſont la douce image. Attentifs à tous les mouvemens de leur chef, ils ſaiſiſſent, ils exécutent promptement ſes ordres. Les Dames Françaiſes, ravies de ce ſpectacle, applaudiſſent à ces jeux militaires : elles ſe font remarquer réciproquement l'élégance des armures ; l'adreſſe, la force & le noble maintien de ceux qui les portent.

Mais la foibleſſe du tempérament de pluſieurs perſonnes ne leur permet ni de porter les armes, ni de courre le cerf, ni de s'adonner à d'auſſi violents exercices. Chacun doit en

cela consulter ses forces & prendre garde de ne pas s'excéder de fatigues. Il est plusieurs sortes d'exercices. La Nature en voulut procurer de faciles aux infirmes même. Etes-vous si foible & si débile, au sortir d'une longue & dangereuse maladie, que vous ne puissiez ni vous soutenir, ni supporter la moindre fatigue ; qui vous empêche de monter en litiere, ou de suivre doucement en bateau le cours d'un fleuve tranquille? Vous éprouverez un balancement insensible, qui réveillera sans effort l'action de vos viscéres & leur rendra par degré leur ancienne vigueur. C'est alors, que montant dans une voiture roulante, vous n'irez que lentement d'abord en rase campagne & sur la pelouse, jusqu'à ce que vos forces vous permettent de supporter, sur un terrein inégal & pierreux, les violentes secousses d'un char moins bien suspendu. On ne sauroit s'imaginer combien ce mouvement passif est avantageux aux malades. La douce agitation qu'il procure à tout le corps, ne lui coûte ni peine ni fatigue. Ce seroit même inutilement que l'on chercheroit à détruire d'une autre maniere les racines anciennes & profondes de différentes maladies chroniques. C'est le seul reméde qu'on y puisse efficacement apporter. Un exercice bien pris & bien dirigé peut retirer des

Diverses sortes d'exercices.

portes de la mort des malheureux, que toutes les autres reſſources de l'Art n'auroient pas même ſoulagés. Voilà par quelle magie le célébre Hyppocrate ſe rendit autrefois ſi fameux. Plein d'une ſaine Philoſophie, il s'acquit la vénération & mérita les applaudiſſemens de tous ſes contemporains. Il s'eſt même aſſuré, par ſon zele pour le ſoulagement des malheureux infirmes, un éternel tribut de reconnoiſſance de la part de toutes les races futures. Combien de citoyens ne conſerva-t-il pas à leur patrie? combien de peres ne rendit-il pas à leurs enfans? Sa prudence le portoit à n'employer qu'un petit nombre de remédes choiſis; mais ſachant que le juſte équilibre qui s'établit entre la déperdition & le recouvrement de ſubſtance, dépend entiérement de l'exacte proportion qui ſe trouve entre l'exercice & la quantité d'alimens; il augmentoit ſouvent le mouvement en raiſon inverſe de la nourriture qu'il diminuoit. C'eſt par ce moyen qu'il parvint à prévenir les ravages de la peſte même & qu'il ſauva la vie à des peuples entiers. Auſſi le nom de ce pere de la Médecine eſt-il en honneur dans tout l'univers: auſſi ſes louanges paſſeront-elles de bouche en bouche tant que le feu de la fievre aura le pouvoir de deſſécher les entrailles des humains, tant

que l'Art ſalutaire de la Médecine aura celui de chaſſer loin d'eux les cruelles maladies. Le Corps illuſtre des ſavans Médecins que la Capitale ſe glorifie de poſſéder, adopta la doctrine & ſuit l'exemple d'Hyppocrate. Il fait, ainſi que lui, ſervir l'exercice à détruire la phthyſie qui délabre inſenſiblement la poitrine, qui conſume ſourdement les poumons ; il l'emploie à diſſoudre les humeurs épaiſſes qui ſe ſont engorgées dans différents viſcéres. Tout homme aſſez heureux pour jouir d'un tempérament robuſte & d'une vigoureuſe ſanté, doit donc, s'il eſt jaloux de les conſerver, prendre des exercices proportionnés à ſes forces. Il doit ſe faire un plaiſir de parcourir à pied les bois & les plaines, de monter même au ſommet des collines. Il doit tantôt lancer les bêtes ſauvages, ou dompter un cheval fougueux, tantôt ſe mêler à des troupes joyeuſes de danſeurs, ou faire briller ſon adreſſe au jeu violent de la paume. Tels ſont les exercices laborieux dont la Nature inſpira l'amour aux jeunes gens. Elle les applique, pour les fortifier, à de ſalutaires, mais pénibles travaux déguiſés ſous l'image agréable de jeux & d'amuſemens. Le plus grave perſonnage même peut s'en occuper ſans rougir. Par quelle raiſon, en effet, un Homme d'Etat ou de Robe dédai-

gneroit-il de ſemblables divertiſſemens, lorſqu'il ne craint point de s'avilir en tenant à la main, durant pluſieurs heures, des cartes chamarrées de différentes couleurs ; en ſe confiant au caprice du ſort ; en attendant, entre l'eſpoir & la crainte, l'arrivée incertaine d'un Roi, d'une Dame ou d'un Valet en peinture ? Ce ne fut point ainſi que, malgré toute ſon auſtérité, le ſévére Caton ſe comporta ; mais cachant un auguſte enjouement ſous un ſérieux inaltérable, il défia ſouvent à la courſe les jeunes gens les plus agiles. Il entra dans la lice. Il y meſura ſes forces au rude jeu de la lutte : ſe délaſſant ainſi des travaux de l'eſprit par les exercices du corps. Les Grecs agiſſoient d'après les mêmes principes : ils affermiſſoient par le mouvement leur tempérament & leur ſanté. Ils le faiſoient ſervir à détruire, à bannir, à prévenir les maladies, à rappeller le repos de l'ame, à calmer le trouble des ſens.

Il ne ſuffit pas à mon zèle d'avoir célébré les louanges, d'avoir chanté les avantages de l'exercice & du mouvement ; je veux encore révéler, à leur occaſion, des ſecrets de la Nature, que jamais les Muſes n'avoient entrepris de dévoiler. Daignez m'apprendre, ô Pere des Vers

Précautions.

& de la Médecine ! pourquoi l'exercice eſt tantôt nuiſible & tantôt ſalutaire aux mortels ? Car il arrive quelquefois que le moindre mouvement abat des forces, qui commençoient à ſe relever & met le comble à la langueur des malheureux, dont elle étoit déja le partage. Delà vient que bien des gens ſe croient autoriſés à décrier l'exercice & ſe refuſent lâchement à toute eſpece d'occupation tant ſoit peu laborieuſe. Mais pour une indigeſtion que vous auriez éprouvée, vous condamneriez-vous à ne plus prendre d'alimens ? ou vous laiſſeriez-vous dévorer de ſoif pour vous être une fois chargé l'eſtomach d'une trop grande quantité de boiſſon ? En effet, s'il eſt indubitable que l'homme ne ſubſiſte que par la nourriture, il ne l'eſt pas moins qu'il lui faut de l'exercice pour ſubſiſter en ſanté. Sans l'une, il ceſſèroit de vivre ; ſans l'autre, il ne feroit que languir. Jamais un repos exceſſif ne produiſit d'heureux effets ſur nous. Mais, de même que dans une maladie, le meilleur reméde devient nuiſible s'il eſt mal appliqué ; de même l'exercice entraîne avec lui de fâcheux inconvéniens, ſi la raiſon ne le dirige, ſi la prudence du Médecin ne lui preſcrit des bornes.

Qu'il faut éviter les vio-

GARDEZ-VOUS bien d'abord de vous donner

trop de mouvement, tandis que votre eſtomach chargé d'alimens, en opére la digeſtion. L'agitation violente du corps diſſiperoit & feroit envoler par les organes de la tranſpiration, ce ſuc que les nerfs épanchent dans l'eſtomach, pour l'aider dans ſes opérations. C'eſt lui qui vivifie inſenſiblement le chyle. Il ne feroit ſans lui qu'un fluide viſqueux ſans vertu, ſans force & ſans énergie. Les ſecouſſes qu'éprouveroit alors votre eſtomach, interromproient ſon action & le peu de chyle dont les vaiſſeaux feroient abreuvés, ne pourroit être que bourbeux. De plus, la ſubſtance alimentaire s'échapperoit de l'eſtomach à la faveur de ce tumulte : elle ſe précipiteroit dans les inteſtins avant d'avoir été ſuffiſamment travaillée. Il s'enſuivroit que le chyle qui s'en formeroit, auroit trop de conſiſtance, qu'il feroit lourd & mal digéré, qu'il ſubſtitueroit des crudités au ſuc doux & nourriſſant qu'il doit fournir aux viſcéres. Or ſi, dans ces circonſtances, l'activité du mouvement détruit d'une part les ſolides, tandis que de l'autre elle empêche le chyle de ſéjourner aſſez long-tems dans les vaiſſeaux ; les membres peuvent-ils être ſuffiſamment alimentés ; les forces du corps ne doivent-elles pas bientôt entiérement diſparoître ? Au contraire, ſi rien ne charge votre eſtomach,

Lents exercices pendant le tems de la digeſtion.

ſi la digeſtion eſt achevée ; combien ſalutaire l'exercice ne vous ſera-t-il pas ? avec quelle promptitude & quelle facilité ne chaſſera-t-il pas, par les voies de la tranſpiration, les impuretés & le ſuperflu des humeurs ? Ses ſecouſſes favorables rendront le corps plus léger ; elles feront pour l'eſtomach, un aiguillon qui provoquera la faim, qui réveillera l'appétit.

De la modération dans l'exercice.

IL faut outre cela ſe modérer tellement dans l'exercice que l'on prend, que jamais les ſueurs ne ſoient aſſez abondantes pour deſſécher les membres, pour épuiſer les forces. Que la moiteur de la peau vous ſerve de régle. Arrêtez-vous à ce point, ne le paſſez jamais. Car, s'il eſt vrai de dire que la trop grande agitation du corps relâche les fibres, épaiſſit le ſang, produit l'évaporation de la partie la plus ſubtile du ſuc nerveux ; il n'eſt pas moins certain que l'exercice modéré donne à toute la maſſe des humeurs cet heureux degré de conſiſtance, qui rend parfaitement libre le cours de chacune d'elles, dans ſes canaux ſécrétoires les plus étroits.

Qu'il faut éviter le froid immédiatement après l'exercice.

CEPENDANT il peut arriver que la partie lymphatique, raréfiée par la chaleur durant l'exercice, ſe fige, ſe glace, ſe fixe dans les vaiſ-

ſeaux par l'impreſſion ſubite du froid, ſi, lorſque vous ceſſez toute action, vous ne vous précautionnez contre un accident ſi funeſte. Il faut donc, ſi votre ſanté vous eſt chère, être aſſez prudent pour vous garantir du ſouffle des vents, de la fraîcheur de l'air, dans ce moment critique, où tout bouillant encore, vous paſſez du mouvement au repos. La Déeſſe qui préſide au ſalut des humains, preſcrivit de tous tems, par l'organe de ſes Miniſtres, cette loi à l'univers entier. De tous tems les Nations s'y montrerent fidelles. Mais un uſage, qui prévalut chez les anciens & que les modernes ont entiérement négligé, c'eſt celui des bains froids & des frictions ſéches. Cependant il eſt incroyable quels avantages ils en retiroient; quel puiſſant préſervatif ce leur étoit contre nombre de maladies. En effet, le bain habituel, ayant la propriété de déſopiler les tuyaux capillaires & de dégraiſſer le tiſſu cellulaire de la peau, rend la tranſpiration plus facile, plus abondante & le corps plus agile & plus diſpos. De plus, ſa gravité comprime & ſa fraîcheur reſſerre les vaiſſeaux. Par ce moyen, le ſang forcé d'accélérer ſon cours & de paſſer en plus grande quantité dans le même eſpace de tems, ſe trouve plus atténué. Enfin, l'eau du bain fortifiant l'action des

Des bains.

fibres & s'infiltrant au travers de la peau, procure la fonte des concrétions lymphatiques qui se sont formées dans différents viscéres. C'est ainsi que les bains sont un doux remède contre la fureur des maladies les plus graves & les plus rebelles & donnent aux tempéramens vigoureux de nouvelles forces pour se défendre de la contagion.

Les bains d'eaux minérales.

LA Nature, cette mere libérale, nous prépara d'autres sortes de bains, dans ces cavernes profondes, dans ces creux de rochers, où se rendent des eaux chargées des sels de la terre & de l'esprit des minéraux. Ce mêlange s'est fait au fond de ces souterrains embrâsés, de ces fournaises de soufre, matrices de différents métaux. La fermentation des matieres hétérogènes qui s'y trouvent unies, produit une chaleur continue qui raréfie les eaux, les force de s'ouvrir un passage & de jaillir, en murmurant, dans les airs. Elles sont d'ordinaire légéres, limpides, d'une couleur agréable; mais elles exhalent une odeur d'œuf couvé que l'on supporte avec peine. On les trouve onctueuses au toucher: leur chaleur flétrit les herbes & pâlit les fleurs & leur impression noircit sensiblement les piéces & les vases d'argent. Cependant elles ont différentes

différentes vertus, elles recélent des propriétés dont les infirmes éprouvent d'heureux effets, lorſqu'elles baignent leurs corps ; lorſqu'elles pénétrent de leurs principes balſamiques & vivifiants, leurs fibres, leurs nerfs & leurs viſcéres. Pleine d'une tendre compaſſion pour les humains, la Déeſſe de la ſanté voulut réſider elle-même dans ces ſources ſacrées : elle voulut qu'on abandonnât pour elles le temple d'Epidaure. Voyez arriver aux fontaines minérales ces troupes nombreuſes de moribonds. La pâleur de leurs fronts, la maigreur de leurs corps ne ſont-elles pas effrayantes ? L'un ne ſe ſoutient qu'à peine ſur ſes genoux tremblants, ſur ſes jambes chancelantes. L'autre plie & ſuccombe ſous le poids énorme d'un ventre dur & tuméfié. Impotent de tous ſes membres, celui-ci ſe fait porter comme un cadavre. Celui-là décéle par ſes gémiſſemens douloureux, les plaies profondes dont il eſt couvert. On n'apperçoit par-tout que langueur, que déſolation, que maux & que maladies, raſſemblés pour le ſupplice d'une foule de malheureux. Ils forment un ſpectacle hideux qui les afflige réciproquement. Mais la ſcéne change bientôt de face. De plus agréables images la décorent & l'embelliſſent. Les viſages reprennent une couleur vermeille. Les corps recouvrent leur

force & leur embonpoint. Les boiteux ſont redreſſés & marchent d'un pas ferme. Les hydropiques, délivrés de leur fardeau, agiſſent & ſe meuvent ſans douleur & ſans peine. Plus de tourmens, plus de maux, plus d'ulcéres. Dégagé des infirmités du corps & des inquiétudes de l'eſprit, chacun célébre, par ſes chants & par ſon alégreſſe, l'heureux retour de la ſanté. Il comble d'éloges bien mérités les eaux ſalutaires qui l'ont guéri. Ce ſont, en effet, là les ſources ſi vantées de la fontaine de Jouvance. Elles ſeules ont le pouvoir de mettre auſſi promptement en fuite les maladies, vives images de la vieilleſſe & de la décrépitude. Elles ont ſeules le don de prolonger le printems de la vie des hommes. Car ſi le nombre des années blanchit les cheveux, défigure les traits, fillonne le front, rend les membres foibles & tremblants, c'eſt à raiſon du deſſéchement & de la rigidité des fibres, qui rendent le corps immobile au point de ne pouvoir plus exécuter les mouvemens qui ſoutiennent ſon exiſtence. Au moment où l'enfant ſort du ſein de ſa mere, que ſes chairs ſont tendres, que flexibles ſont tous ſes membres ! Ses os ont encore preſque auſſi peu de conſiſtance que de la cire. Son corps n'eſt qu'une pâte parſemée d'un nombre

prodigieux de vaiſſeaux, qui pour la plupart doivent diſparoître & ſe fermer dans la ſuite. Mais à meſure que ce même enfant prend de l'accroiſſement, les liqueurs premieres dont il étoit baigné, ſe conſolident dans leurs canaux mêmes, avec leſquels elles s'identifient. Le tiſſu de ſes viſcéres ſe reſſerre de plus en plus. Ses articulations ſe rapprochent & ſe roidiſſent, juſqu'à ce que la vieilleſſe, avant-couriere de la mort, ſoude enſemble ſes os à l'endroit de leur emboîture. L'effet des bains habituels eſt préciſément de retarder l'arrivée de cette ennemie de l'homme. L'eau qui, par leur moyen, s'infiltre juſques dans les viſcéres, entretient la flexibilité des fibres: le mêlange qui s'en fait avec le ſang, lui conſerve ſa liquidité. En effet, peſez avec attention votre corps lorſque vous ſortez du bain, vous vous appercevrez que vos membres ſont réellement chargés d'un plus grand poids, quoique vous vous ſentiez plus leſte & plus léger. Mais il ſe fait, au travers du tiſſu de la peau, une prompte évaporation de la liqueur dont le bain a pénétré les chairs. C'étoit pour la prévenir que les anciens avoient pour habitude de ſe frotter d'huile tout le corps au ſortir des bains; parce que l'huile bouche, non-ſeulement l'orifice extérieur des tuyaux capillaires de la peau; mais encore, parce

qu'elle entretient la souplesse de cette enveloppe générale des membres. Gardez-vous cependant de faire habituellement usage des bains, si vous avez un estomach foible, chargé de glaires & de pituite ; si vous êtes sujet à des migraines, si vos expectorations sont sanieuses ou sanguinolentes, si vous ressentez souvent des attaques de colique. La pression que le poids de l'eau produit sur les vaisseaux, accélére le cours du sang : s'il venoit à se porter en trop grande abondance dans ceux de la poitrine, ou du cerveau, il seroit à craindre qu'il n'en rompît les foibles cloisons, ou que du moins il n'en détruisît l'action, par la tension forcée qu'il y causeroit. Il seroit dangereux encore de prendre le bain au sortir du repas, dans le tems où l'estomach est chargé d'alimens, ou lorsqu'à la suite de quelques pénibles travaux, les membres sont accablés de lassitude. Enfin quiconque auroit l'imprudence de se plonger dans le bain lorsqu'il vient de sacrifier au Dieu du vin ou de la volupté, courroit risque de perdre incontinent la vie, en punition de sa débauche & de sa témérité.

Fin du Livre quatrieme.



LIVRE CINQUIEME.

Du Sommeil et des Veilles.

C'EST avec de vrais tranſports de joie qu'un Voyageur, fatigué d'une longue route, commence à découvrir de loin le haut des tours qui doivent être le but de ſa marche. Cependant ſes yeux ſe laſſent, ſa vue ſe trouble & l'ennui du chemin lui repréſente les objets comme fuyants devant lui. Telle eſt ma poſition. Tandis que je m'efforce de fournir le reſte de la carriere que je me ſuis ouverte & de conduire ce Poëme à ſa fin, l'ouvrage ſemble s'accroître ſous ma plume: de nouveaux matériaux demandent que je les mette en œuvre & le terme que je me ſuis propoſé, s'éloigne de plus en plus. Puiſqu'il en eſt ainſi, prenons quelque relâche ; livrons nos membres fatigués aux douceurs du ſommeil. Il nous donnera des forces pour monter enſuite, d'un pas agile, au ſommet du mont ſacré. Viens,

ô Morphée ! couvre-moi de ton voile ſombre & répands à pleines mains ſur moi tes fleurs, & tes pavots ſomniféres. Il arrive, je le ſens, il ſe gliſſe dans mes paupieres languiſſantes, je ſoupire, je baille, je m'endors.

SOMMEIL, paiſible ſommeil, que doux eſt le baume que tu verſes dans les veines de tes favoris ! avec quelle facilité tu rétablis leurs forces ! avec quelle promptitude tu les refais de leurs pénibles travaux ! Tu mets en fuite les ſoucis ſurveillants. Tu bannis de l'eſprit les peines & les inquiétudes. La paix du cœur & la tranquillité de l'ame ſont tes fidelles compagnes. Tu nous conſerves la ſanté, ce divin préſent des cieux. C'eſt par ton influence que les fibres de tout le corps recouvrent la vigueur & la flexibilité, qu'une tenſion trop forte & trop continuée leur avoit fait perdre. Par ce moyen, les membres ſortent de la langueur. Les viſcéres reprennent leurs fonctions accoutumées. Tandis que tu régnes ſur nos ſens aſſoupis, la digeſtion des alimens ſe fait plus parfaitement ; les ſucs nourriciers pénétrent plus intimement toutes les parties de notre corps. Delà vient qu'un long ſommeil procure d'ordinaire de l'embonpoint aux différents êtres animés. C'eſt ce qui fait que

les loirs & les autres animaux qui dorment durant tout l'hiver, ſont ſi chargés de graiſſe au retour du printems. Oui, doux ſommeil, bienfait ineſtimable des Dieux ! il n'eſt perſonne qui n'ait beſoin de ton ſecours puiſſant. Tout ce qui reſpire, exalte tes faveurs & t'offre, en ſe couchant, les vœux les plus ardents & les plus ſinceres.

MAIS nous avons aſſez long-tems goûté les charmes du ſommeil ; il eſt l'heure de l'interrompre & de reprendre de nouveau le travail. Les Muſes ont en averſion les trop longues nuits. La Déeſſe de la ſanté, le Dieu des Arts & de la Médecine nous les interdiſent. En effet, le ſommeil trop prolongé, relâche les reſſorts des viſcéres, affoiblit l'action des fibres, rend moins libres toutes les fonctions animales. Mais il ne lui ſuffit pas de plonger dans la ſtupeur & l'engourdiſſement toutes les facultés du corps, il prive encore l'eſprit lui-même de ſon nerf & de ſa vivacité.

Le méchaniſme du ſommeil.

Le ſommeil s'empare d'ordinaire bientôt de nos ſens, lorſque les rayons du ſoleil ne frappent que foiblement nos paupieres, que nous ſommes éloignés de tout bruit, que notre eſprit eſt dégagé de crainte & de ſouci, que le cruel

amour, que la ſervile ambition, que le deſir effréné des richeſſes ne nous tiennent point aſſervis ſous leur loi tyrannique. Le doux murmure d'un ruiſſeau, le bourdonnement d'un eſſaim d'abeilles, les tendres ſoupirs de Philomèle, le ſouffle d'un léger zéphir provoquent également le ſommeil. Dès que l'on tombe dans l'aſſoupiſſement, les fibrilles des nerfs ſe détendent & les organes n'exécutent plus d'autres mouvemens que ceux qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie. Le cœur bat, le ſang circule, les poumons aſpirent & reſpirent l'air; mais tous les autres viſcéres ſont plongés dans le plus profond repos. Le cerveau lui-même, ce ſiége de l'ame, qui diſtribuoit auparavant par mille canaux, ces eſprits qui rendent toutes les parties du corps ſuſceptibles de mouvement & de ſenſibilité, ſuſpend alors toutes ſes fonctions. Cet organe délicat, fatigué par le travail du jour, ſe prête facilement à la compreſſion que lui fait éprouver le ſang, dont la raréfaction gonfle les vaiſſeaux & ferme l'embouchure des nerfs. C'eſt ainſi que le mouvement s'affoiblit inſenſiblement dans tout l'édifice du corps. La mort même ſuccéderoit au profond ſommeil, ſi le cervelet n'avoit la force de réſiſter à l'impulſion du ſang & ne diſtribuoit aux nerfs quelques eſprits animaux.

Il faut que sa contexture soit assez ferme pour supporter le choc violent & le poids excessif des liqueurs qui fluent vers lui. Il faut que le souffle léger de vie qu'il exhale, soit assez puissant pour conserver une existence livrée au sommeil.

C'est pourquoi, n'en doutez pas, si vos membres restent trop long-tems ensevelis dans le sein de Morphée ; si le sommeil tient vos fibres trop long-tems relâchées ; elles ne pourront plus recouvrer la force élastique qu'elles avoient naturellement : semblables aux cordes d'un instrument de Musique, qui, pour avoir croupi dans l'oubli, ne sauroient ni se monter, ni rendre des sons harmonieux. Voilà de quelle maniere tous les membres tombent par degrés dans la langueur & la désuétude. La lenteur avec laquelle se fait alors la circulation du sang dans les foibles conduits du cerveau, augmente encore cet engourdissement général. En effet, la dilatation que le sommeil occasione dans le tissu de la peau, produit une transpiration abondante de toutes les parties du corps. Cette émanation prive le sang d'une partie de sa lymphe. Sa masse s'épaissit, résiste à l'impulsion des fibres & forme des engorgemens dans les vaisseaux, qui n'ont plus assez d'action pour accélérer son cours. Ceux du

Le trop de sommeil.

cerveau, comme les plus foibles, ſont les premiers & les plus moleſtés. La poſition horiſontale du corps pendant le ſommeil, favoriſe encore l'affluence des liqueurs vers la région ſupérieure. Elle en eſt ſubmergée. Le tiraillement de ſes fibres la tient dans un état de ſouffrance & d'oppreſſion. Il n'eſt plus en ſon pouvoir de ſe délivrer d'un ſi peſant fardeau. La concrétion du ſang s'accroît de plus en plus par ce défaut de mouvement. La tête devient lourde, les nerfs ſe relâchent entiérement & l'engourdiſſement ſoporifique de tous les membres fait journellement des progrès. C'eſt ainſi que le ſommeil provoque le ſommeil. C'eſt ainſi que les mortels qui ſe ſont énervés par trop de repos, ne peuvent preſque plus ſouſtraire leurs languiſſantes paupieres aux pavots de Morphée. Par combien de maux, hélas! n'achetent-ils pas cette perfide tranquillité? Le ſouffle glacé de l'apoplexie menace continuellement leur tête. Leurs membres frappés de paralyſie, deviennent tremblants, ſe deſſéchent, perdent tout mouvement & toute ſenſibilité. Enfin l'eſtomach lui-même, privé de ſon action, ne peut plus digérer qu'imparfaitement. Il regorge de pituite & de crudités; les vaiſſeaux ſans énergie, n'ont pas la force de convertir en un ſang de bonne nature le chyle qui ne ſauroit

l'être ; d'où s'enſuivent, pour comble de maux, des obſtructions lymphatiques des viſcéres inférieurs, qui ſe manifeſtent par la bouffiſſure & la pâleur mortelle du viſage.

VOUS vous expoſeriez cependant à d'autres ſortes de dangers, ſi vous entrepreniez de paſſer les nuits entieres ſans vous livrer au ſommeil. Tout ce qui vit & qui reſpire, ne continue de ſubſiſter qu'à la faveur d'un cercle perpétuel de mouvement & de repos. Tous les animaux emploient à ſe délaſſer les paiſibles momens de la nuit, pour recommencer au lever de l'aurore leurs travaux & leurs courſes. Flore elle même ſemble conſacrer au ſommeil les tems nébuleux de la morte-ſaiſon. Les arbres ne ſont pas couverts de feuilles durant toute l'année. Ce n'eſt qu'après le repos de l'hiver que les forêts ſe parent d'une tendre verdure, que les vergers ſe couronnent de brillantes fleurs. En vain l'homme ſe prévaudroit-il de ſon empire univerſel, pour ſe ſouſtraire a cette Loi de la Nature ; il ne ſauroit l'enfreindre ſans en être puni. Jettez les regards ſur ces voluptueux, qui ne connoiſſent d'autre régle que l'attrait des plaiſirs licencieux, qui paſſent les nuits entieres à ſacrifier à Bacchus, à fréquenter les aſſemblées tumultueuſes, où l'on

Le défaut de ſommeil.

consacre à la danse, aux jeux, aux festins, les précieux momens qui sont dûs au repos : voyez quelle pâleur affreuse, quel air d'accablement regnent sur leur visage. Comme leur peau livide est couverte de pustules & de bourgeons. Combien excessive est leur maigreur. Combien fatigante est pour leur poitrine la toux séche qui leur survient. Bientôt la fievre lente, succédant à ces effrayants symptômes, aménera le dernier période de la consomption. Tant de maux sont, il est vrai, le juste prix de la dissolution ; mais faut-il qu'ils soient aussi le partage de ces ames qui ne respirent que la candeur & l'innocence, lorsque, par amour pour l'étude & la véritable philosophie, elles emploient les nuits à pénétrer les secrets de la Nature & se privent des douceurs du sommeil pour acquérir la science & parvenir à la connoissance de la vérité ! car si le trop long sommeil produit du relâchement dans les fibres du cerveau, les veilles & la méditation les tendent au point de leur faire perdre leur force & leur action. C'est ainsi qu'une corde qui soutient un trop pesant fardeau, s'affoiblit & se rompt par la désunion des filamens qui la composent. C'est ainsi qu'un ressort d'acier trop bandé, céde à la violence qu'on lui fait & cesse d'être comme auparavant, susceptible de mou-

vemens d'élaſticité. C'eſt de même auſſi que tous les viſcéres du corps tendent à leur ruine, toutes les fois que leurs fibrilles nerveuſes éprouvent des tiraillemens exceſſifs. L'eſprit manifeſte d'ordinaire le premier les mauvaiſes diſpoſitions du corps : il s'appeſantit : il ne voit plus les objets avec la même pénétration : il ne peut plus démêler les cauſes des phénomenes de la Nature. Cet Aſtronome, qui ſoumettoit aux loix d'un calcul infaillible le cours rapide & l'immenſité des mondes que renferme l'univers, ne connoît plus ni la poſition, ni la marche de ces globes enflammés qui roulent ſur nos têtes. Ce génie ſublime qui, par la connoiſſance profonde qu'il avoit du cœur humain, régloit à ſon gré les mœurs & les paſſions des hommes, ne ſauroit plus développer la nature de l'eſprit, n'eſt plus capable d'en impoſer par la force & la juſteſſe du raiſonnement. Cet Orateur qui, par l'organe de la voix & l'éloquence fleurie de ſes diſcours, charma ſi ſouvent l'oreille d'une troupe d'admirateurs, n'articule plus que des paroles vagues, ne forme plus que de vains ſons. Cet amphion, qui ſéduit par les charmes de l'harmonie, employoit le tems ſilentieux de la nuit à monter au ſommet du Parnaſſe, ne ranimeroit pas ſa verve aux ſources même d'Hippocréne. C'eſt

pour n'avoir point ſuſpendu par un repos indiſpenſable ſes travaux pénibles, que les graces l'ont abandonné. Les ris, les jeux & les amours ont fui l'aſpect effrayant d'une Muſe couverte de la noire fumée de la lampe qui l'éclaira. Cette flamme céleſte, ce ſouffle pur émané de la divinité, cette intelligence ſpirituelle, l'ame enfin, eſt comme irréſiſtiblement attachée à la terre. En vain fait-elle quelques efforts pour remonter vers le lieu de ſon origine, elle retombe ſur elle-même, entraînée par le poids d'un corps languiſſant. La partie la plus noble de l'homme eſt contrainte de ſubir le joug de ſa ſujette. Mais ſi l'eſprit conſerve encore quelque choſe de lui-même, s'il n'a pas entiérement perdu la faculté de penſer, quel déſordre étonnant ne régne pas dans ſes idées ? La tenſion diſcordante des fibres du cerveau y produit des mouvemens déréglés. Le trouble ſe met dans les ſens. Ils apperçoivent les objets ſous de faux rapports. Les modifications de l'ame ſe font d'une maniere tumultueuſe. Lorſque les cordes d'une guitare ſont tendues à leur juſte point, les ſons qu'on en tire, forment entre eux des accords parfaits, l'oreille eſt frappée d'une maniere agréable, l'ame éprouve un frémiſſement plein de charme & de douceur. Ce fut par cette magie

qu'autrefois le tendre Orphée, déplorant ſur ſa lyre le ſort malheureux de ſa chere Eurydice, rendit les chênes & les rochers ſenſibles à ſon harmonie. Ce fut en s'accompagnant ſur ſon luth, qu'Amphion détacha des montagnes des maſſes énormes, qu'il fit mouvoir les pierres, qu'il les vit s'élever en ſymmétrie les unes ſur les autres & former les murs de la place forte qu'il vouloit bâtir. Mais ſi les cordes d'un inſtrument montées à l'aventure, ſont pincées par une main ignorante, le mêlange bizarre des tons aigus & des tons graves produira des diſſonances, qui feront le ſupplice de l'oreille. Il en eſt de même des fibres du cerveau. Les différentes idées qui ſe préſentent à l'imagination, ſont le réſultat de leurs ondulations. Si la corde d'une lyre pincée de la même maniere, rend toujours le même ſon, la même image ſe peint à l'eſprit, tant qu'une fibre du cerveau reçoit la même commotion. Mais l'idée que fait naître l'ébranlement d'une ſeule fibre, eſt unique & ſimple. Telle eſt l'idée non réfléchie que nous avons de *Dieu ;* telle eſt celle que nous nous formons de *Bonté*, toutes deux priſes ſéparément. Suppoſons maintenant que les fibres créatrices de ces deux idées ſoient reſpectivement d'accord & miſes enſemble en mouvement, l'entendement

frappé de cette consonance, formera, de la réunion de ces deux idées, un jugement & l'image qui viendra se présenter à l'esprit; sera celle d'un Dieu plein de bonté, qui se plaît à pardonner aux coupables.

Qu'au contraire ces mêmes fibres soient discordantes, l'idée que produira l'une, rejettera celle qu'enfantera l'autre : elles se répugneront réciproquement & l'esprit sera contraint d'applaudir à cette antipathie. Voilà pourquoi jamais une imagination sensée ne réunira par un jugement, l'idée de *Dieu*, l'idée d'*injuste*, tant est grande la dissonnance qui résulte de l'ébranlement des fibres matrices de ces deux idées. Mais s'il arrive qu'en effet l'harmonie des fibres du cerveau soit dérangée, que la maniere dont les unes & les autres sont montées, les empêche de pouvoir jamais former d'accords ; de vains fantômes se présenteront à l'imagination ; l'esprit sera comme dans le délire ; il voudra réunir les opposés, séparer les convenances ; les modifications de l'ame feront une chaîne d'idées extravagantes & de raisonnemens faux. C'est ainsi que s'évanouit comme une vapeur légére, cette intelligence qui distingue l'homme, cette raison dont il s'enorgueillit. C'est ainsi que les travaux nocturnes, que la privation du sommeil

portent

portent le trouble jusqu'au siége de l'ame par la voie des fibres du cerveau, dont ils dérangent l'organisation. De même qu'une machine mouvante s'arrête, dès qu'une des roues qui la composent manque, ou se trouve privée d'une seule de ses dents ; ainsi la machine animée du corps humain est menacée d'une ruine prochaine, si l'ordre qui doit régner dans le cerveau, se trouve en quelque chose interverti. Jugez par-là quelle foule de maux doivent tourmenter le corps & déchirer les viscéres, lorsque les nerfs qui sont la base, l'ame & le soutien de toutes les parties de l'édifice, ne reçoivent que des impulsions discordantes, n'ont que des pulsations déréglées. Bientôt ce liquide précieux qui baigne toutes les parties du corps, qui, par une juste distribution de sa rosée, porte dans tous les membres la vie, la force & la santé, le sang enfin ne suit plus dans son cours que des loix incertaines. Tantôt sa marche est ralentie par la contraction de vaisseaux qu'il ne peut pénétrer ; tantôt il s'y porte avec une impétuosité qui fait violence à leurs parois. Alors il s'établit un mouvement forcé d'action & de réaction : les frottemens continus & redoublés échauffent les viscéres, de même que ceux d'une roue enflamment l'essieu sur lequel elle tourne ; ou que les coups

rapides & vigoureux d'un caillou ſur un morceau de fer l'embrâſent & le liquefient. Mais ſi l'efferveſcence du ſang augmente à raiſon de ſon agitation, une autre cauſe l'accroît au point de le dénaturer entiérement. En effet, lorſque le ſang circule dans les viſcéres avec trop de violence & de rapidité, ſes principes ſe déſuniſſent inſenſiblement ; il contracte une acrimonie qui porte l'irritation dans les vaiſſeaux. Ce n'eſt plus cette liqueur douce & balſamique propre à réparer les déperditions du corps, à ſuſtenter ſes différentes parties, à refaire les membres de leurs fatigues & de leurs travaux : c'eſt au contraire un cauſtique violent qui mord ſur les fibres, qui les criſpe, qui les déchire & qui fixe au fond des viſcéres l'incendie qui les doit conſumer. Bientôt le feu dévorant de la fiévre déploie ſon activité. Il abſorbe les liqueurs, il décompoſe les ſolides, il ſe repaît de la ſubſtance d'un moribond, juſqu'à ce qu'il en ait fait un ſquelette tremblant, qui ſe ſoutient à peine, qui n'a plus qu'un ſouffle de vie. Enfin la mort ne peut tarder à prendre ſa victime, ſi le ſommeil ne vient au ſecours de ce malheureux, s'il ne lui prête quelques forces pour lutter contre elle ; s'il ne fond dans ſes chairs, s'il n'unit à ſes vaiſſeaux le ſuc des alimens. Mais de même que

le ſommeil trop long-tems prolongé, rend le ſommeil plus profond encore, ainſi Morphée refuſe-t-il de répandre ſes pavots ſur les imprudents mortels, qui ſe ſont enflammé le ſang par les trop longues veilles. Les diſpoſitions naturelles du corps changent par la réſiſtance conſtante qu'elles éprouvent & l'inſomnie s'empare des yeux qu'on a ſouvent forcé de réſiſter à l'aſſoupiſſement. En vain employeriez-vous les plus puiſſants remédes à calmer cette effervefcence du ſang. Le ſuc acide & raffraîchiſſant de l'orange & du citron; le lait, cette liqueur ſi douce, le nenuphar lui-même ne ſauroit éteindre un ſi grand feu. Cette plante eſt cependant ſi froide, qu'elle tempere l'ardeur pour les combats amoureux; elle fut l'antidote que les compagnes de la chaſte Diane mirent autrefois en uſage, pour conſerver, dans tout ſon éclat, la fleur de leur virginité.

Irrité des mépris de la Déeſſe des forêts, Cupidon prit un jour ſes armes, banda ſon arc, ſaiſit une fléche & viſa droit au cœur de ſon ennemie. Le trait vengeur fend les airs, vole à ſon but, paroît inévitable. Il n'atteignit cependant pas Diane, un mouvement qu'elle fit à propos, le lui fit éviter; mais le coup porta. La fléche enflammée alla percer le ſein d'une des

Le Nénuphar, Métamorphoſe.

Nymphes de la Déesse. Elle brûle, elle nourrit dans son cœur un feu secret, une ardeur inconnue. Que fera t-elle ? hélas ! un aveugle desir lui fait la loi d'une part, une sévére pudeur la retient de l'autre. Tantôt elle se représente la gloire attachée à la virginité, la honte inévitable d'une passion qui la fait rougir ; tantôt elle maudit les loix austères de la pudicité, elle se plaint amérement du joug insupportable qu'elle impose. Souvent, par un retour sur elle-même, elle fait les plus violents efforts pour arracher de son cœur le trait qui le déchire ; elle déteste en soupirant l'amour & ses fureurs. La nuit, elle est en proie aux plus cruelles inquiétudes ; le jour, elle remplit les bois & les vallons de ses plaintes & de ses gémissemens. O pudeur ! s'écrie-t-elle, toi l'ornement le plus précieux & le plus beau d'une Nymphe, si mon esprit est coupable envers toi d'un sentiment qui t'offense, mon corps est encore innocent ; que cette victime suffise à ta colere, que cette onde pure me lave d'un crime que je conçus malgré moi, que ma volonté rejette avec horreur. Elle dit & levant au ciel ses yeux noyés de pleurs, elle se précipite dans l'abyme des eaux. Le rivage retentit des cris douloureux de ses compagnes ; la troupe des Dryades gémit sur son sort ; Diane elle-

même déplore la deſtinée de cette vierge malheureuſe ; mais elle ne permet point que les flots la ſubmergent : elle change ſon corps flottant ſur l'onde en une fleur d'une blancheur éclatante ; ſa tige majeſtueuſe eſt entourée de larges feuilles du plus beau verd & les eaux qui l'environnent, ſemblent, par leur calme & leur ſilence, reſpecter ſa tranquillité. La Déeſſe, en lui donnant le nom mémorable de *Nymphæa*, voulut la rendre fameuſe par des vertus nouvelles & particulieres. Elle voulut que, puiſque la ſage Nymphe qu'elle repréſentoit, avoit éteint dans le froid élément les feux dévorants de l'amour, ſon ſuc eût la propriété de calmer les fureurs, d'émouſſer les traits du redoutable fils de Vénus, d'ôter, comme par enchantement, les forces, pour ſe livrer aux charmes de la volupté. Voilà comment, ô Cupidon ! ta ruſe & tes artifices ſont demeurés ſans effets. Depuis ce tems-là, les Nymphes ne craignent ni le poiſon de tes fléches, ni les feux de ton flambeau : tu ne peux plus faire uſage de cette armure fatale qui te faiſoit régner en ſuperbe vainqueur ſur l'univers entier, qui te rendoit formidable au Dieu même qui lance la foudre : une humble plante met des vierges foibles & timides à couvert de

tes embûches : tant eſt grande la vertu des ſimples & des végétaux !

Le tems qu'il faut aſſigner au ſommeil

JE dirai maintenant combien de tems l'on doit accorder au ſommeil, pendant combien d'heures l'on peut prolonger la veille. J'ajouterai quelles ſont les heures, quel eſt le tems qu'il convient de conſacrer à ces deux différents beſoins de la vie. Mais le ſecours d'Apollon m'eſt, à cet effet, plus que jamais néceſſaire. Ce ſujet eſt ſi difficile à traiter, il offre tant de problêmes à réſoudre, que toute la ſcience du célébre Machaon ſuffiroit à peine à l'exécution de mon deſſein. En effet, autant que l'on voit briller d'étoiles à la voûte des cieux durant une nuit ſereine, autant que les flots de la mer jettent de grains de ſable ſur les côtes de la Lybie, autant la Nature mit-elle de variété dans les différentes conſtitutions corporelles des hommes. Elle égale celle qui régne dans les traits des différentes phyſionomies. C'eſt d'après elle qu'il faut régler les différentes limites qu'on doit aſſigner au ſommeil.

LORSQUE l'enfant, renfermé dans le ſein de ſa mere, n'eſt encore dans tout ſon corps qu'une

pâte molle & gélatineuſe, à peine veille-t-il quelques inſtans. Le ſommeil favoriſe l'accroiſſement de ſes membres. La Nature couvre ſon ouvrage de l'ombre d'un profond repos & le travaille en ſilence, juſqu'à ce que conduit à ſa perfection, elle le produiſe à la lumiere. Alors l'enfant nouveau-né partage les premiers momens de ſa vie entre les pleurs & le ſommeil ; de maniere cependant que la longueur de celui-ci puiſſe fortifier ſes nerfs & donner de la conſiſtance à toutes les parties de ſon corps. Les prémices de nos jours ne ſont donc qu'une eſpéce de léthargie ; les hommes ſemblent ne naître que pour ſe familiariſer avec la mort ſous l'image trompeuſe d'un doux ſommeil. Mais lorſque l'enfant fortifié par l'âge, a les membres aſſez endurcis pour réſiſter à la fatigue, la Nature n'exige plus qu'il ſe livre auſſi long-tems au repos. Morphée refuſe même entiérement de couronner de ſes pavots ſomniferes, l'homme dont la vieilleſſe a blanchi les cheveux, dont les membres ſont roidis, dont le corps eſt courbé ſous le poids des années. En effet, les fibres humides & flexibles des enfans, la ſubſtance molle de leur cerveau ſe détendent facilement, cédent aiſément à l'impreſſion d'un profond ſommeil ; tandis que les nerfs deſſéchés des vieil-

lards, peu ſuſceptibles de relâchement, s'obſtinent à le rejetter. Il faut donc accorder aux enfans d'autant plus d'heures de ſommeil que leur âge eſt encore plus tendre. Les jeunes gens doivent veiller davantage à meſure que leurs années s'accumulent, que leur tempérament ſe forme. Quant aux vieillards, ils doivent à peine s'aſſoupir quelques momens. Telle eſt la loi ſuprême que nous dicta la Nature. Notre raiſon applaudit à ces ordres. Gardons-nous bien d'y réſiſter.

Si nous comparons enſuite la conſtitution corporelle de l'homme & de la femme, nous réglerons différemment encore la durée du ſommeil de l'un & de l'autre ſexe. La délicateſſe des membres, la fineſſe de la peau, le ſon de la voix, l'enſemble des traits de la femme la rapprochent de la foible complexion de l'enfant. Le teint rembruni, la ſaillie des veines & des muſcles de l'homme, l'épais duvet qui recouvre ſes bras nerveux, annoncent en lui plus de force & de vigueur. L'homme plein de ſanté doit donc accorder moins de tems au repos ; tandis qu'il convient que la femme s'oublie, pour ainſi dire, dans les bras de Morphée ; de peur que ſes nerfs délicats & ſenſibles n'entrent en convulſion &

que la nature ne souffre en elle du peu de relâche qui lui seroit accordé. Il faut encore étendre ou restreindre la durée du sommeil ; selon l'enchaînement des circonstances , selon les différentes nuances de tempérament dans l'état ordinaire de la santé ; dans l'état accidentel de convalescence ou de maladie. Tel homme est d'une complexion humide & pituiteuse ; il reçut de la Nature des fibres si lâches, des nerfs si baignés de sérosités , qu'ils ne communiquent à ses viscéres qu'une action foible & lente. Aussi le voit-on si profondément enseveli dans lui-même , qu'il peut à peine soustraire quelques momens ses yeux à l'empire de Morphée. Cependant le sommeil ne peut que l'énerver davantage, que le fondre, pour ainsi dire , de plus en plus. Qu'il s'efforce donc de le bannir loin de lui, qu'il craigne de favoriser un penchant qui tend à la destruction de son être. Tel autre au contraire qui se trouve d'un tempérament ardent & sec, est pourvu de fibres qui s'irritent si facilement & se sent intérieurement dévoré d'une chaleur si grande, que de cruelles agitations l'arrachent sans cesse au plus léger assoupissement. Il passeroit facilement les nuits sans prendre aucun repos. Le sommeil n'appesantit jamais ses paupieres. L'insomnie ne sauroit pour-

tant que le deſſécher encore & qu'augmenter de plus en plus l'irritation & la ſenſibilité de ſes nerfs. Qu'il tâche donc de ſe rendre propice le Dieu du ſommeil ; qu'il le conjure de ne le pas priver plus long-tems de ſes faveurs. Les doux pavots de Morphée peuvent humecter les viſcéres arides & raffermir les nerfs trop ſenſibles & trop mobiles. Et toi, malheureux mortel, toi que les ſouffrances d'une longue maladie ont épuiſé de forces & totalement exténué ; tu ne dois eſpérer de recouvrer la ſanté, que lorſque le ſommeil s'empare de tes membres languiſſants & qu'il commence à ranimer leur vigueur. Mais livre-toi ſans réſerve alors aux charmes du repos. Si le ſommeil eſt néceſſaire à l'homme qui jouit de la plus brillante ſanté, combien plus ne doit-il pas l'être aux infirmes dont il daigne commencer la guériſon !

VOUS ne ſauriez maintenant douter de quelle importance il eſt de régler ſur ſes beſoins les heures & le tems de ſon ſommeil. Un juſte milieu dans toutes les jouiſſances peut ſeul conſerver la ſanté. Heureux le mortel, qui ne s'écartant jamais des loix de la modération, s'arrache des bras de Morphée lorſque ſes forces ſont réparées & ne les énerve pas en y crou-

pissant trop long-tems. Il ne se refuse jamais dans l'état ordinaire de santé sept heures de sommeil ; il ne s'en accorde que rarement huit & ne se dérobe la sixieme que dans une pressante nécessité. Il jouit, par ce moyen, du libre exercice de son esprit ; il conserve toute la force & toute la santé du corps ; il n'a pas le désagrément enfin, de se voir exténué de maigreur, ou surchargé d'un embonpoint qui peut devenir funeste.

Le nombre d'heures qu'il faut donner au sommeil.

IL ne sera cependant au pouvoir de Morphée de vous procurer tant d'avantages, qu'autant que vous lui consacrerez le tems que la Nature lui désigna ; sans jamais l'engager à passer les bornes dans lesquelles elle prétendit le restreindre. En effet, Phébus ne parcourt la voûte azurée & n'épanche à grands flots sur nous sa lumiere, qu'à dessein d'éclairer ces travaux que nous devons reprendre avec joie, après le profond repos dont nous avons dû jouir. C'est alors que tout mortel, que tout être animé doit veiller. Au contraire, la nuit n'obscurcit le ciel & ne couvre la terre de ses voiles épais, qu'afin que le silence y regne & que les humains fatigués des exercices de la journée, réparent leurs forces dans le sein d'un pénible sommeil. C'est ainsi

Le tems propre au sommeil.

que la Nature fixa pour tous les animaux le tems du ſommeil & le tems de la veille. A peine l'aurore, au ſortir de ſa couche nuptiale, entr'ouvre-t elle les portes de l'Olympe & parſeme-t-elle de roſes la voûte des cieux, que les oiſeaux font retentir les airs de leurs chants mélodieux & célébrent, avec des tranſports d'allégreſſe, le retour du Dieu de la lumiere. C'eſt alors que Philoméle recommence le récit de ſes anciens malheurs & que la tourterelle aſſure de nouveau ſa compagne de la tendreſſe de ſes feux. C'eſt alors que les animaux carnaſſiers ſortent de leur repaire pour tomber ſur leur proie ; que le ſanglier parcourt les forêts ; que le loup dreſſe des embûches aux timides brebis & que le chien fidele le pourſuit & le met en fuite par ſes aboyemens. C'eſt alors encore que les tendres agneaux bondiſſent ſur l'herbe nouvelle & ſe plaiſent à reſpirer les doux parfums de l'air. C'eſt alors enfin que le taureau ſe voit forcé de reprendre le joug peſant de la charrue & que l'infatigable Laboureur retourne à ſes travaux champêtres. Pendant ce tems-là, la jeune Villageoiſe, qui n'a pour ornement de ſes graces naïves que la pudeur & la ſimplicité, ne craint point d'expoſer ſes charmes aux ardeurs du ſoleil. Elle ne ſonge point à couvrir d'un

La vie champêtre.

voile ce front où brillent la candeur & l'innocence. Phébus, tout en pourſuivant ſa courſe, ſe plaît à contempler ſes attraits négligés ; il admire ſes beautés naiſſantes & l'élégance naturelle de ſa chevelure ; il épanche avec complaiſance ſes rayons ſur ſon viſage virginal ; il embellit ſes joues du vermillon le plus vif & le plus piquant. Epris d'amour pour tant d'attraits, ce Dieu voudroit pouvoir s'arrêter au milieu de ſa marche ; il voudroit, à la faveur d'un nuage, pouvoir contempler le ſoir cette Nymphe formant dans la prairie des danſes légéres avec ſes compagnes. Mais les deſtins l'entraînent malgré lui. La nuit raméne bientôt le ſilence & la tranquillité ſur la terre. La troupe villageoiſe regagne ſes cabanes, retourne à ſes Dieux Pénates. Elle va ſe délaſſer dans les bras de Morphée, des pénibles travaux de la journée. Déja tous les animaux ſont plongés dans le ſommeil : déja le profond ſilence qui régne dans les bois, n'eſt interrompu que par le doux murmure des eaux & le chant lugubre & monotone de la chouette. C'eſt ainſi que les habitans de la campagne ſuivent inviolablement les loix que nous preſcrivit la Nature. C'eſt ainſi, qu'en récompenſe de leur docilité conſtante, ils conſervent long-tems la plus vigoureuſe ſanté. Mais

La vie de l'homme frivole.

le mortel efféminé qui vit dans l'enceinte des murs de nos grandes villes, ſe fait une loi de ne mettre de différence entre le jour & la nuit, que pour invertir l'ordre des tems de l'une & de l'autre. Sur pieds durant la nuit, il ne ſe livre au ſommeil que lorſque les rayons du ſoleil commencent à dorer l'horiſon. Tant eſt grande la folie de certains hommes, qui ſe ſont imaginés qu'il étoit de l'élégance d'enfreindre toutes les loix de la Nature & de ne ſuivre aucune régle de mœurs & de conduite! Le char brillant du Dieu de la lumiere, ſuſpendu verticalement ſur nos têtes, commence à ſe précipiter vers les rives du couchant, lorſqu'un jeune Adonis, mollement étendu ſur le duvet & précieuſement renfermé dans ſes rideaux, ſe frotte les yeux, entrouvre la paupiere, entrevoit le jour & d'un air langoureux ſe dérobe enfin aux ſonges légers qui le berçoient. Le ſoin de ſa toilette & de ſa coëffure l'occupe auſſi-tôt tout entier. Il ſonge à réparer par le moyen de l'art ſes graces fatiguées. Il emploie les eſſences, les odeurs & tout l'attirail du luxe, pour donner des charmes artificiels à ſon frivole perſonnage. Le tems paſſe, le ſoir arrive. Alors notre Elégant, qui craint d'expoſer aux injures de l'air le merveilleux arrangement de ſa chevelure,

reste au chevet de quelque femme agréable. C'est-là que, composant avec art ses divers mouvemens, il cherche à faire remarquer l'éclat & le bon goût de sa parure. C'est-là que, par une foule de propos futils, il s'efforce d'amuser à son lever cette jeune Lays, qu'un cercle d'adorateurs entoure, tandis qu'elle consulte son miroir pour se farder le visage. Mais lorsque la nuit raméne les ténébres, cette troupe légére s'occupe de ses plaisirs & partage son tems entre les festins, les bals & les spectacles. Souvent elle fait pis encore : elle dépouille toute pudeur : elle ne craint point de confier à l'obscurité de la nuit les actions honteuses, qu'elle semble vouloir dérober à la clarté du jour. Mais bientôt la Nature venge ses droits & fait subir aux coupables la peine dûe à leurs débauches. Une pâleur affreuse s'empare de leur front. Leurs yeux éteints s'enfoncent sous leurs paupieres ridées ; la régularité de leurs traits disparoît ; la fraîcheur de la jeunesse cesse de briller sur leur visage ; les roses de leurs lévres se fanent ; il ne leur reste de leurs agrémens passés que de ridicules prétentions. Leur gloire est évanouie ; le dommage est irréparable. C'est en vain qu'ils mettent en usage le fard & le pinceau ; qu'ils donnent la torture à leurs cheveux ; qu'ils em-

ploient tout l'appareil de la toilette pour se copier, pour se retrouver eux-mêmes ; la maladie perce au travers du masque. L'artifice & les infirmités se trahissent réciproquement. Un ennemi domestique dispense son poison dans toutes les parties de leur corps. Il en pénétre leurs viscéres. Il ne trame que sourdement d'abord la ruine des jeunes gens ; mais dès que la fleur de la jeunesse est passée, dès que cette vigueur primitive, que le libertinage affoiblit si vîte, a disparu, il déploie toute sa fureur, il s'attache jusqu'à la moëlle de leurs os ; il appelle à son secours toutes les calamités d'une décrépitude prématurée. C'est ainsi que le mortel, qui, dès le printems de son âge, trouble l'ordre établi par la Nature & qui, consacrant au sommeil une partie du jour, le bannit loin de lui durant la nuit, se consume en regrets superflus, lorsqu'au midi de ses années, il se trouve sans force & sans courage. C'est ainsi que, dans la vieillesse, il compte par ses infirmités les erreurs d'une jeunesse déréglée. Je dis plus : c'est qu'il est dangereux de respirer les brouillards de la nuit. Ces vapeurs que les rayons du soleil ont élevé de la terre, ces miasmes qui se sont exhalés par les voies de la transpiration de tous les corps des animaux, ces corpuscules qui se

sont

ſont détachés des différents végétaux, ces exhalaiſons qui ſortent du fond des marais & des mines, condenſés par la fraîcheur de la nuit, regagnent alors la terre entraînés par leur propre poids & rendent mal-ſaine la région inférieure de l'atmoſphere. C'eſt cependant cet air chargé d'impuretés, dont s'imbibent les poumons des téméraires qui veillent & ſortent durant les nuits. Ce ſont ces particules peſtilentes qu'ils admettent dans leur intérieur par le tiſſu cellulaire de leur peau. Qu'ils reconnoiſſent en elles les germes funeſtes de cette foule de maladies qui les aſſiégent : elles ſont un ferment dangereux, qui développé par la chaleur du ſang, corrompt inſenſiblement toutes les liqueurs. Rien de ſemblable n'eſt à craindre pour l'homme ſage & prudent, qui ſe forme un abri des couvertures & des rideaux de ſon lit. Il s'y procure une tranſpiration ſalutaire & n'y redoute point les malignes influences de l'air nébuleux de la nuit.

Evitez de dormir auſſitôt après le repas.

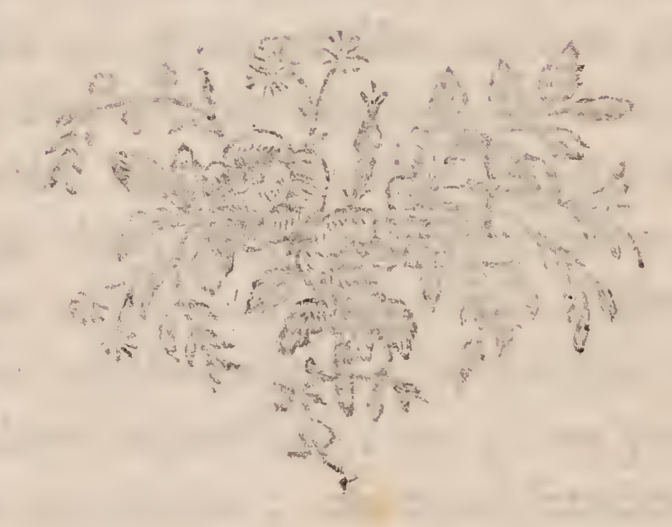
IL nous reſte, touchant le ſommeil, une derniere régle à ſuivre. Elle eſt eſſentielle à la conſervation de la ſanté, le Dieu de la Médecine lui-même la preſcrivit autrefois aux mortels. Gardez-vous, leur dit-il, de vous jetter

dans les bras de Morphée au moment que vous ſortez de table ; tandis que votre eſtomach eſt travaillé par la quantité d'alimens dont il eſt rempli. En effet, le ſommeil relâche les fibres de toutes les parties du corps, & comme celles de l'eſtomach n'en ſont point exceptées, elles ont néceſſairement moins d'actions durant le repos, elles ſont dès-lors moins propres à perfectionner les digeſtions. Bien plus, l'orifice du Pylore venant alors à ſe relâcher lui-même, laiſſe échapper dans les replis des inteſtins des parties de la nourriture encore mal broyées. Ces crudités s'introduiſent dans les vaiſſeaux ſécrétoires que leur inaction laiſſe ouverts. Elles ſe mêlent au chyle qu'elles rendent groſſier & forment ſouvent des obſtructions dans les veines lactées. En conſéquence, le ſang ſe trouve ſurchargé d'impuretés & les différents canaux regorgent d'humeurs bourbeuſes. Bientôt les poumons s'embarraſſent ; la poitrine éprouve une violente oppreſſion ; on eſt en proie à de cruelles inquiétudes ; de vains fantômes font, durant toute la nuit, le ſupplice de l'imagination. Un ſommeil auſſi laborieux pourroit-il être un délaſſement pour le corps ? Il lui fait au contraire éprouver l'accablante & longue fatigue qui ſuit un travail forcé. Il jette les

membres dans une langueur inſurmontable. Il engourdit à-la-fois toutes nos facultés ; il cauſe une irritation univerſelle dans le genre nerveux. Il vous faut donc, ſuivant le précepte de l'Ecole de Salerne, ſouper légérement, ſi vous voulez jouir durant toute la nuit d'un paiſible ſommeil ; il faut donc auſſi vous donner de garde de vous mettre au lit auſſi-tôt après le repas.

Fin du Livre cinquieme.







LIVRE SIXIEME.

DES DIFFÉRENTES EXCRÉTIONS.

JE forme une entrepriſe nouvelle. Je veux décrire en vers cette multiplicité d'humeurs que le corps humain doit rejetter ou retenir, pour le ſoutien des forces & le maintien de la ſanté. Mais que ce travail eſt ingrat ! que ce ſujet eſt peu ſuſceptible des tours harmonieux de la Poëſie ! Quel Poëte auroit l'Art de dire en termes gracieux, comment & combien de fois les inteſtins doivent ſe délivrer d'un poids ſuperflu ? Avec quelle diſcrétion & dans quel tems il convient de ſacrifier à Vénus ? Quelle doit être la meſure de la ſalive & des autres ſortes d'excrétions ? Mais comme le Tout-Puiſſant ne ſe contente pas de régler & de déterminer, du haut de l'Olympe, la marche des aſtres dans l'immenſité de leurs orbites ; qu'il daigne encore étendre ſes ſoins divins ſur la vile arai-

gnée, lorſque ſuſpendue par un fil imperceptible, elle ſemble devoir s'écraſer dans ſa chûte ſur un rocher ; qu'il donne à la prudente fourmi la prévoyance d'amaſſer pour l'avenir des monceaux de grains ; qu'il préſide aux travaux de l'induſtrieuſe abeille, lorſqu'elle diſtille dans ſes cellules un miel plus doux que le nectar ; qu'il manifeſte les plus grands prodiges dans les inſectes, pour que les plus petits êtres deviennent une preuve d'autant plus éclatante de ſa gloire & de ſa magnificence : à ſon exemple, le Médecin ne voit rien d'abject, ne trouve rien d'indigne de ſon attention dans le corps humain, dès qu'il s'agit de conſerver la ſanté des mortels & d'étouffer les germes de leurs maladies. Rien en cela qui puiſſe donner atteinte à ſa dignité. Quoi de plus noble & de plus glorieux que de ſe dévouer au ſoulagement des hommes dans leurs calamités ? que de les arracher aux maux qui les affligent ? que d'arrêter ce ſouffle de vie prêt à leur échapper ? que de leur tenir la place de la divinité ſur la terre, en ne reſpirant que pour voler à leurs ſecours ? Que le farceur inſolent en prenne occaſion d'exercer ſes fades railleries : il le peut ; on les mépriſe. Mais le ſage, que l'intérêt de ſes concitoyens affecte, accordera toujours au

Médecin le tribut de vénération qu'en effet il mérite.

LORSQUE nous réparons nos forces corporelles par les alimens, leur masse ne se convertit pas toute entiere en sucs nourriciers. Une grande partie forme un marc, inutile fardeau, dont les viscéres cherchent à se débarrasser à la faveur de la contraction continuelle de leurs fibres. Le sang n'est pur qu'autant que ces immondices du corps ont été vuidées par leurs canaux particuliers. Telle est la premiere espece d'excrétions, qui, retenue dans l'intérieur, imprime souvent aux différents liquides le caractere de putréfaction qu'elle recéle. La masse du sang, quoique dépurée, contient encore des particules parfaitement hétérogénes, que les tuyaux sécrétoires des glandes de chaque viscére absorbent & qu'ils réservent pour divers usages que leur position détermine. Regardez un monceau de sable. Voyez quelle variété régne parmi les grains qui le composent. Les uns ne sont presque que de la poussiere ; les autres sont de petits cailloux d'un calibre différent. Prenez un crible & sassez-les. Les plus déliés passeront ensemble ; les plus gros resteront dans le crible, sans pouvoir jamais s'échapper par ses

Méchanisme des sécrétions & des excrétions.

étroites ouvertures. C'eſt ainſi, c'eſt par une opération preſque ſemblable, que les molécules différentes, que le ſang charie dans ſes vaiſſeaux, ſont ſéparées de ſa maſſe. C'eſt ainſi que ſe filtrent les particules épaiſſes de la bile; les ſucs déliés dont s'abreuvent les nerfs; la lymphe viſqueuſe de la ſalive. En effet, dès que le ſang eſt parvenu dans les viſcéres glanduleux, il eſt contraint de traverſer, en ſerpentant, les longs détours de nombre de vaiſſeaux. Les frottemens continuels & les obſtacles multipliés dont ſa route eſt parſemée, retardent alors la rapidité de ſon cours. Ce ralentiſſement de circulation donne le tems aux molécules de même eſpéce de ſe reconnoître, de ſe rapprocher, de s'unir, au moyen d'une attraction naturelle qui les porte les unes vers les autres. Telle eſt la cauſe premiere des ſécrétions. Ainſi commence à ſe former la liqueur qui doit devenir homogéne. Que maintenant la Nature veuille opérer la ſéparation d'une humeur ſéreuſe & ténue : elle fait naître d'une groſſe veine nombre de petits vaiſſeaux, dont l'orifice ne peut admettre qu'une roſée ſubtile & refuſe l'entrée à la partie craſſe & groſſiere du ſang. Mais s'il s'agit au contraire d'obtenir une liqueur plus épaiſſe, elle ne ſera pas ſeule ſéparée de la maſſe du ſang; les con-

duits latéraux abſorberont les différentes humeurs lymphatiques avec leſquelles elle eſt mêlée ; les canaux ne retiendront que la partie du liquide qui ſe trouvera propre aux uſages du viſcére qu'il doit abreuver. C'eſt ainſi que ſe fait dans tout le corps, cette ſeconde eſpece de ſécrétions. Voilà comment les vaiſſeaux regorgent des ſucs dont ils ſont avides.

L'USAGE de ces différentes liqueurs eſt déterminé par la nature de leurs différentes ſources. Les unes ſervent à délivrer le ſang de ſes impuretés. Telle eſt l'humeur âcre qui s'exhale de tous les points du tiſſu de la peau. Telles ſont ces urines que la veſſie répand avec effort. Les autres abreuvent l'intérieur des viſcéres de leur roſée vivifiante & transforment en ſang le chyle avec lequel elles ſe mêlent. Si ces dernieres, plus précieuſes que les autres, s'épanchent à trop grands flots & laiſſent à ſec les glandes dont elles émanent, les forces s'épuiſent, la vigueur ſe perd, le corps dépérit. Il eſt donc important que l'ordre qui réſulte de l'inégalité reſpective des excrétions, ſe ſoutienne, pour que les forces conſervent leur équilibre, que le corps jouiſſe d'une ſanté conſtante & que les ſemences

Uſage des humeurs.

cachées des maladies ne ſe concentrent point au fond des viſcéres.

Des excrétions du bas-ventre.

D'ABORD, quiconque deſire ne rien perdre de ſa vigueur naturelle, doit faire en ſorte que ſes fonctions périodiques ſoient tellement ſoumiſes aux loix de la modération, que les évacuations du bas-ventre ne ſoient ni trop tardives, ni trop fréquentes. Ce n'eſt pas tout. Dès que vos déjections ſont ou trop fluides, ou ſi durcies, que vous ne les pouvez rendre qu'avec des efforts pénibles, le germe ſecret de quelque maladie cherche à prendre racine dans l'intérieur de vos entrailles. Mais les tempéramens ne ſont pas tous les mêmes. Les corps ne ſe gouvernent pas tous ſelon les mêmes loix. Les fibres & les viſcéres des différents mortels ſont auſſi peu reſſemblants, que le ſont les traits des différentes phyſionomies. Delà vient que nos excrétions reſpectives ſont d'ordinaire différemment modifiées. Cependant, ſi vous jouiſſez d'un eſtomach vigoureux, ſi vous ne le chargez point d'une ſurabondance d'alimens, ſi vous n'en prenez que ce qu'il faut pour réparer vos forces épuiſées, vos inteſtins ne ſe vuideront guere qu'une fois par jour & vos déjections auront une conſiſtance convenable. C'eſt alors

que vos excrétions répondront à la quantité des alimens. C'eſt alors que vos viſcéres conſerveront leur force & leur action.

Le ventre pareſſeux.

Au contraire, ſi vos entrailles ſont trop deſſéchées, ſi votre ventre eſt trop pareſſeux, que de douleurs vous reſſentirez ! que de maux vous aſſailliront & concourront ſourdement à la deſtruction de vos viſcéres ! car, lorſque les alimens ont été travaillés par l'action continuelle de l'eſtomach ; lorſqu'ils ne forment plus qu'une pâte molle & fluide, leurs parties groſſieres, pouſſées dans le canal des inteſtins, ſembleroient devoir s'arrêter dans les longs détours qu'elles ont à traverſer. Mais la Nature prévint cet inconvénient. Elle doua ce canal d'une ſorte de mouvement qui force les déjections de pourſuivre leur route. Examinez la marche d'un vers qui rampe ; voyez de quelle maniere cette chaîne d'anneaux qui forment ſon corps, ſe contracte ſucceſſivement dans toutes ſes parties. Comment elle imite l'ondulation des flots de la mer. C'eſt par une continuité ſemblable de mouvement, que les inteſtins viennent inſenſiblement à bout de chaſſer au-dehors le marc impur qu'ils renferment. L'âcreté de la bile, cette humeur précieuſe qui les picotte, augmente en-

core en eux cette action vermiculaire. C'eſt une injection naturelle, dont les ſels pincent les fibres charnues & ſollicitent leur contraction. Mais ſi les inteſtins deviennent trop pareſſeux, ſi leurs reſſorts ſe meuvent trop lentement, ſi le foie obſtrué n'épanche qu'en petite quantité une bile trop épaiſſe ; les matieres croupiront dans les canaux relâchés ; elles ne pourront traverſer les nombreux détours qu'ils forment ; le ventre ne s'acquittera plus de ſes fonctions ordinaires & les évacuations ſupprimées feront une ſource féconde de douleurs & de maladies.

LORSQUE la bile, trop cuite & trop viſqueuſe, ne découle plus de ſes réſervoirs ; lorſque les ſubſtances alimentaires broyées par l'eſtomach ſont privées de ce ſavon pénétrant, de ce véhicule précieux ſi propre à réunir enſemble les particules hétérogénes ; le chyle pêche dès-lors dans ſon premier mobile. Dès-lors les viſcéres manquent de reſſort & la digeſtion ne s'acheve qu'imparfaitement. Telle eſt l'origine des maux qui s'en ſuivent. Bientôt les alimens, arrêtés dans les premieres voies, s'aigriſſent, fermentent, ſe putréfient & produiſent une foule de vents, qui cherchant à s'échapper, s'engouffrent de toutes parts dans les viſcéres. Bientôt le mouvement

propre des inteſtins ſe trouve interrompu : les matieres qu'ils renferment, y ſéjournent trop long-tems : les liqueurs impures corrompent les ſaines : les ſucs doux & nourriſſants du chyle, les particules groſſieres & putrides des déjections ſont pompées pêle-mêle par les veines lactées. Bientôt enfin, la maſſe du ſang ſe trouve infectée des immondices, qu'un nombre infini de petits canaux lui tranſmettent de tous côtés. Mais elle n'eſt pas ſeule affectée. Toutes les humeurs qui tirent d'elle leur origine, participent à la dépravation de cette ſource empoiſonnée. La contagion s'étend encore ſur cette roſée vivifiante, qui baigne & lubrifie les viſcéres; ſur cette ſubſtance gélatineuſe qui répare la déperdition continuelle que les excrétions font éprouver à nos membres. C'eſt ainſi que le corps tombe dans une mortelle langueur : c'eſt ainſi que s'alterent cette lymphe, ces ſucs qui ſuſtentent ſes différentes parties. Ce n'eſt pas tout : le mal ſe porte à la tête : les organes du cerveau s'embarraſſent & deviennent douloureux ; le ſiége même de l'ame ſe ſent ſurchargé d'un poids importun.

En effet, lorſque les vaiſſeaux nombreux des entrailles ſe trouvent comprimés par la violente tenſion des viſcéres, le ſang qui s'y portoit en abondance, n'y peut plus pénétrer. Il reflue

avec impétuoſité vers les parties ſupérieures ; il inonde, accable, engourdit & ſurcharge la tête. Un fleuve, dont les eaux ſe partagent en deux branches, roule paiſiblement ſes flots dans ſon double lit & fertiliſe également de part & d'autre, les champs qu'il traverſe ; mais ſi l'on ferme d'une digue l'un de ſes paſſages, l'eau ſe porte avec impétuoſité vers le canal qui reſte ouvert & ſubmerge au loin les campagnes. Telle eſt la marche du ſang. Il va noyer la région du cerveau, lorſque la contraction des viſcéres lui bouche de toutes parts les conduits. L'obſtruction des veines ne cauſe pas un moindre déſordre dans les inteſtins. Le ſang qui s'y trouve engagé dans leurs vaiſſeaux, y croupit & s'y coagule. Une châleur immodérée ſe fait bientôt ſentir. Bientôt la fiévre proméne ſes feux dans tous les viſcéres. Bientôt les membres dépériſſent, ſourdement conſumés par l'incendie. Bientôt l'altération des liqueurs portée à ſon dernier période, fait naître une foule de graves maladies.

Relâchement du bas-ventre.

AU contraire, ſi vos entrailles ſont trop relâchées & vos ſelles trop liquides, c'eſt une preuve certaine de la lenteur de vos digeſtions & de la foibleſſe des reſſorts de votre eſtomach ; ſoit que

ce viscére, surchargé d'alimens, ne puisse suffire au travail dont vous l'accablez ; soit que ses fibres trop lâches & trop molles, ne puissent se contracter avec assez de force ; soit enfin que l'action trop vive & trop répétée de vos intestins, chasse trop promptement au-dehors les déjections mal travaillées. Il en résulte toujours que le chyle devient trop épais & trop grossier ; que la pulpe alimentaire mal digérée, transmet au sang les crudités dont elle abonde ; que le frisson & la fiévre se succédent ; qu'une lente consomption desséche les membres, si l'infiltration des liqueurs ne les rend œdémateux. En même tems, le corps perd ses forces ; la source des sucs nourriciers se tarit ; la phthysie couvre le visage d'une pâleur effroyable & la mort se prépare insensiblement sa proie. Pourroit-il en arriver autrement ? Le chyle alors précipite son cours dans le canal des intestins. Il passe rapidement au-delà des veines lactées qu'il n'abreuve point. Il est emporté pêle-mêle avec le marc inutile des alimens. Il n'emploie plus son nectar précieux à réparer les forces corporelles. Il ne se peut donc faire que les autres liqueurs vivifiantes ne manquent insensiblement toutes à-la-fois & que les viscéres ne soient privés des sucs dont ils sont altérés.

Lorſque l'aſtre brûlant de la canicule embrâſe nos champs, que la terre s'entr'ouvre de ſéchereſſe, que l'urne des fleuves eſt preſque tarie, que l'atmoſphere eſt entiérement enflammée ; dans quelle langueur & quelle léthargie la triſte Nature ne paroît-elle pas être tombée ? Les arbres ceſſent d'être revêtus de verds feuillages ; les fleurs n'étalent plus les brillantes couleurs qui couronnoient leur front ; Flore elle-même, ſans force & ſans éclat, a la tête penchée ſur ſon ſein ; les prés enfin ſont dépouillés de leur frais & tendre gazon. Il en eſt ainſi de nos corps. Ils languiſſent, ils ſe meurent, lorſqu'une quantité conſidérable des ſucs alimentaires ſont emportés par les ſelles. Voyez cet infortuné qu'un flux de ventre afflige depuis long-tems. Dieux ! comme il eſt exténué ; comme la maigreur a dévoré ſes membres ; comme ſon front eſt ſillonné des rides ; comme ſes yeux ſont renfoncés dans leurs orbites ! Déja la fiévre étique brûle & ronge ſes viſcéres. Bientôt il périra, victime de la plus affreuſe conſomption.

Quelles perſonnes ſont ſujettes à ces maladies.

TEL eſt le triſte ſort qui menace de plus près les perſonnes, dont les fibres lâches & les viſcéres pareſſeux ſont encore ramollis par une ſurabondance

bondance de pituite, ou qui, plongées dans l'oisiveté redoutent le travail & ne prennent aucun exercice. Leur estomach est trop foible pour perfectionner leurs digestions ; les fibres délicates de leurs viscéres entrent trop aisément en contraction & procurent des évacuations trop promptes & trop liquides.

Le contraire arrive à ceux dont les nerfs sont forts & vigoureux, dont les veines gonflées regorgent d'un sang épais & chaud, dont les membres sont endurcis par des exercices laborieux & constants. Leurs intestins sont d'ordinaire paresseux & resserrés. Chez eux, le mouvement des fibres est moins actif, l'action des viscéres plus lente. Le tissu de leurs entrailles, plein de force & de consistance, leur fait retenir plus long-tems les matieres qu'ils renferment. Leur chaleur intérieure, la sécheresse de leurs flancs occasionnées par de longs travaux, engagent leurs vaisseaux altérés à pomper toute l'humidité des déjections. Il est donc important pour eux d'éviter avec le plus grand soin les mèts âcres & brûlants, les assaisonnemens de haut goût, tous les alimens qui contiennent des sels capables de trop irriter l'estomach. Une pareille nourriture rend le cours du sang trop impé-

tueux & fomente les feux ardents qui déja dévorent l'intérieur.

Les perſonnes d'une foible complexion éviteront au contraire les alimens de difficile digeſtion ; toutes ces ſubſtances huileuſes & graſſes capables de relâcher encore leurs fibres & de trop éprouver les forces de leur eſtomach. Ce n'eſt pas même aſſez. Tout homme prudent doit vivre d'une maniere ſi frugale, que jamais ſon eſtomach ne puiſſe être fatigué de la quantité de nourriture qu'il aura priſe. Si ces Loix de la Nature ſont reſpectées, les évacuations du bas-ventre ne pêcheront par aucun des excès contraires.

De l'urine. VOILA pour ce qui concerne la plus groſſiere & la plus vile des excrétions. Je paſſe à l'examen de cette humeur, qui, filtrée au travers des reins, va, par d'étroits & longs tuyaux, s'épancher dans la veſſie. Les picottemens légers qu'elle y cauſe, engagent ce viſcére à la répandre à grands flots au-dehors. C'eſt-là l'urine. Elle eſt chargée des ſels & de quelques parties ſulfureuſes du ſang. Il faut que l'abondance & la force de l'eau diſſolvent intérieurement ces ſubſtances âcres & corroſives, pour que le liquide ſanguin acquiére le point de conſiſtance conve-

nable & puiſſe remplir les vues de la Nature. Ce n'eſt que d'après cette opération qu'il coule librement dans les vaiſſeaux ; que les autres liqueurs purifiées comme lui, abreuvent & vivifient les différents viſcéres. Lorſque la Seine a roulé ſes flots au travers des campagnes, elle entre paiſiblement au ſein de notre auguſte Capitale ; elle purge en ſerpentant ſes rivages ; elle emporte au loin dans ſes ondes les immondices des rues & des égoûts ; elle renouvelle la propreté dans tous les endroits de ſon paſſage & fait ainſi reſpirer un air pur aux heureux habitans de ſes bords. Tel eſt l'effet que produit le cours modéré de l'urine. Il nettoie & fortifie tout enſemble les différents viſcéres. Mais auſſi, de même qu'un torrent impétueux qui, loin de fertiliſer les champs, de purifier les villes qu'il traverſe, entraîne dans ſes gouffres les moiſſons qu'on alloit récolter, renverſe les édifices avec unfra cas horrible ; ainſi l'urine cauſe en nous les plus grands déſordres, ſi ſon cours n'eſt bien réglé, ſi ſa conſiſtance n'eſt convenable, ſi ſa qualité n'eſt bonne, ſi ſa ſource n'eſt pure.

EN effet, lorſque l'urine eſt trop abondante, c'eſt une preuve, ou que l'eſtomach eſt débile & que la digeſtion languit, ou que la nature du *Urine trop abondante.*

ſang eſt altérée & que les vaiſſeaux regorgent de ſéroſités. Au contraire, ſi les évacuations de la veſſie ſont peu copieuſes, il eſt certain qu'un ſang trop ſec abreuve les viſcéres & qu'il prive les conduits de cette lymphe précieuſe dont il manque lui-même. Mais ſi cette ſuppreſſion provenoit de l'engorgement, ou de la trop forte compreſſion des vaiſſeaux urinaires; par quel déſordre affreux & général le reflux de l'urine ne ſeroit-il pas indiqué? Bientôt un hoquet convulſif ſouleveroit les entrailles; un vomiſſement opiniâtre bouleverſeroit l'eſtomach; les douleurs les plus aiguës ſe feroient ſentir dans la région des reins. Bientôt l'eau ſe porteroit au cerveau, le délire ſe déclareroit, toutes les ſenſations ſeroient troublées, juſqu'au moment où, la léthargie ſuccédant à tant de maux, la gangréne annonceroit la mort qui la ſuivroit de près.

Urine en trop petite quantité.

Qualités de l'urine.

L'HOMME ſoigneux & vigilant qui, pour déraciner nos maladies, cherche à dévoiler leurs cauſes, s'applique à connoître les différentes qualités de l'urine & met à profit les préſages qu'il en tire. Tel qu'un Pilote prudent, qui, d'après l'inſpection des aſtres, dirige ſa courſe au milieu d'une mer inconnue, le Médecin s'efforce de dé-

couvrir, par l'examen de l'urine d'un malade, la cauſe cachée de ſon infirmité. Souvent les ſignes que lui fournit cette excrétion, le guident heureuſement dans l'application de ſes remédes. Si l'urine, telle qu'une ſaumure épaiſſe, eſt trouble & bourbeuſe, c'eſt une marque certaine qu'un ſang viſqueux circule trop lentement dans les vaiſſeaux; ſoit que des alimens indigeſtes aient produit des humeurs trop crues & trop groſſieres; ſoit qu'un excès de mouvement & de chaleur interne ait diſſipé la roſée ſalutaire, dont les viſcéres ſe trouvent privés. L'urine rougeâtre & couleur de feu, préſage ordinaire des maladies aiguës, dénote une grande chaleur intérieure. Au contraire, ſi ce liquide eſt plein de glaires & de ſéroſités, c'eſt une preuve que l'eſtomach eſt foible; qu'il digére difficilement; que le relâchement des fibres a fait inſenſiblement perdre aux viſcéres leur chaleur & leur action; ou que les vaiſſeaux ſont ſurchargés d'une lymphe mal travaillée. Mais un malheureux moribond eſt déchu de toute eſpérance & ne doit plus s'attendre qu'à la mort, s'il lui ſurvient un flux abondant d'urines bourbeuſes, graſſes & couvertes d'une huile fétide. Bientôt une maigreur horrible exténuera tous ſes membres; une langueur déplorable s'emparera de tout ſon corps,

jufqu'au moment où le dernier degré de la confomption terminera fa malheureufe vie.

VOUS voyez par ces détails, combien il eft intéreffant pour la fanté du corps, qu'il s'épanche habituellement des reins une quantité convenable d'urine ; que fa mefure foit proportionnée à celle de la boiffon ; qu'elle ne foit jamais ni trop chargée, ni trop épaiffe ; mais que toujours faine & bien cuite, elle foit une preuve de la vigueur & du bon état des vifcéres. C'eft alors qu'elle eft tranfparente & citronnée, ou qu'elle n'eft voilée que d'un nuage léger qui forme la pointe & fe porte auffi-tôt à la furface de ce liquide.

Urine faine.

HEUREUX celui qui le matin, au fortir des bras d'un paifible fommeil, rend fans efforts de pareilles urines & voit en elles le témoignage de fa bonne fanté. Les excès de la veille n'ont point furchargé fes entrailles du poids des alimens ; la digeftion s'eft faite fans peine & fans fatigue ; fon eftomach jouit de toute fa force. C'eft alors que les vaiffeaux pleins d'élafticité, travaillent comme il faut les différentes humeurs ; que la maffe du fang eft d'une nature exquife ; que la conftitution du corps eft vigoureufe ; que le genre nerveux eft dans le meilleur état.

J'AI maintenant à parler d'une troisieme ſorte d'excrétion principale. Il me faut dire en ſtyle poëtique, combien la tranſpiration eſt capable d'affoiblir ou de fortifier les facultés corporelles. C'eſt, de cette diverſité d'humeurs qui découlent de tant de ſources différentes, celle dont l'effuſion produit ſur nous & ſur nos forces les effets les plus marqués. En effet, cette légére vapeur, plus fine que la roſée du matin, que l'œil ne ſauroit appercevoir, s'exhale en ſi grande abondance par les pores innombrables de la peau, que ſa meſure excéde ſouvent celle de toutes les autres évacuations réunies enſemble. Sanctorius eut autrefois la patience & l'induſtrie de déterminer la quantité de ce liquide. Pour cet effet, ſans s'embarraſſer des fades railleries des ignorans, il fut aſſez courageux pour s'enfermer dans une balance ſuſpendue en l'air. Il en fit ſon Muſée durant pluſieurs années de ſuite. Delà, comme du haut d'un Obſervatoire, il examina la nature & ſoumit ſes opérations au poids d'une juſte balance. Il peſa ſcrupuleuſement ſon boire & ſon manger. Il en fit de même de ſes différentes déjections. Il connut, par ce moyen, tous les degrés de variété dont la tranſpiration peut être ſuſceptible & vint à bout, en les comparant, d'en fixer le poids & la meſure.

De la tranſpiration.

Dès-lors une nouvelle lumiere frappa les regards de l'Univers-Médecin. Il comprit quel étoit le pouvoir d'une vapeur presque ignorée jusqu'à ce tems. Les Maîtres de l'Art savent maintenant, avec quelle abondance la transpiration s'exhale de toutes les parties de notre corps ; dans quel état de vigueur elle nous entretient lorsqu'elle est modérée ; de combien de maux elle afflige les malheureux humains dans lesquels elle est trop abondante, ou lorsque supprimée, elle ne peut pénétrer le tissu de la peau.

Transpiration trop abondante.

Si la peau trop dilatée, laisse échapper en trop grande quantité les vapeurs de la transpiration, les sucs nourriciers s'envolent insensiblement avec elles ; les viscéres sont privés du doux nectar qui les vivifie ; le corps épuisé de force, tombe dans la langueur.

Transpiration supprimée.

Au contraire, si la contraction des pores de la peau supprime ou ralentit le cours de ces mêmes humeurs, ce qui devoit s'évaporer d'âcretés par les voies de la transpiration, se fixe dans l'intérieur ; contracte un caractere de putréfaction ; corrode les viscéres ; devient le germe & la source d'une infinité de maladies. Dès-lors les vaisseaux regorgent d'immondices dont ils sont les réservoirs. Bientôt les viscéres sont obstrués par l'épaississement des liqueurs infiltrées. Delà naissent les squirrhes, la néphré-

tique & quantité d'autres maux cruels, ſecrets avant-coureurs de la mort. Quelquefois cependant, la Nature victorieuſe vient à bout, par un effort heureux, de pouſſer au-dehors ces ſemences de maladies : mais alors la peau ſe couvre de dartres & de puſtules, dont les traces déſagréables ſouillent & défigurent les traits du viſage. Tant ſont grands les maux que peuvent attirer ſur nous la ſuppreſſion, l'inſuffiſance, ou même l'irrégularité de la tranſpiration ! Guidé par ſon Art ſalutaire, le Médecin s'efforce de prémunir les mortels contre toutes ces infirmités. Les ſages conſeils qu'il leur donne, réglent ſi bien leur maniere de vivre, que la tranſpiration n'excédant jamais la juſte meſure, entretient en eux une ſanté parfaite.

Préceptes au ſujet de la tranſpiration.

Il faut donc, ſi vous deſirez conſerver long-tems vos forces corporelles, ne jamais livrer vos membres à des exercices trop violents, ni les couvrir de vêtemens trop chauds. Le mouvement immodéré produit un relâchement exceſſif des innombrables orifices de la peau ; ce qui peut exciter une ſueur trop abondante, toujours ſuivie de la laſſitude & de la langueur. Voyez danſer cette troupe de jeunes filles. Avec quelle légéreté ne s'élevent-elles pas dans l'air ! avec quelle agilité ne frappent-elles pas la terre

en formant des pas ! avec quelle ſoupleſſe ne font-elles pas mouvoir leurs membres ! leurs corps tendres & délicats manifeſtent la plus grande vigueur. Mais ces flots de ſueur que bientôt elles répandent, relâchent leurs fibres, abattent leur courage, détruiſent leurs forces.

Ces mêmes jeunes perſonnes qui, quelques momens auparavant, avoient un teint de lys & de roſes, ont le viſage couvert d'une pâleur mortelle ; leurs regards ont perdu leur vivacité; le feu de leurs yeux ſemble s'être entiérement éteint ; elles ne traînent plus qu'avec peine leurs membres fatigués ; tandis qu'une douce & légere moiteur ranime les forces & donne une nouvelle vigueur.

Il eſt encore d'autres cauſes de l'affoibliſſement du corps & du relâchement des fibres. Telles ſont ces fourures dont on ſe revêt de nos jours ; ces moyens recherchés & méconnus de nos ayeux, ce luxe digne des Princes & des Rois d'autre fois, dont notre lâche poſtérité fait uſage pour ſe garantir du froid. Comment, en effet, la tranſpiration pourroit-elle être modérée, de la maniere dont nos membres ſont couverts ; devant les foyers ardents que nous n'abandonnons jamais ? Je ne voudrois cepen-

dant pas que vous expoſaſſiez votre poitrine découverte au ſouffle piquant de Borée, ni que vous reçuſſiez ſur votre tête nue les frimats de l'hiver. L'impreſſion ſubite du froid pourroit cauſer une trop forte contraction des orifices de la peau ; ce qui ſupprimeroit tout-à-coup dans tout le corps, l'épanchement des humeurs qui doivent s'en exhaler. Mais notre ſiécle imprudent méconnoît les régles de la modération. Tandis que les peres ſe brûlent à de trop grands feux, leurs enfans ſont ſouvent expoſés preſque nuds à toutes les injures de l'air : tant la folie a d'empire ſur l'eſprit des Pariſiens ! Vous qui, maîtres de vous-mêmes, ne vous laiſſez point ſéduire par les vains attraits de la nouveauté ; vous, qui ne vous faites point une loi d'adopter ſans diſcernement les mœurs & les uſages Anglois, rappellez-vous ſans ceſſe cet axiome : *Il faut éviter tout excès.* En effet, tous les extrêmes ſont funeſtes aux mortels & ſont capables de détourner le cours de l'évacuation ſalutaire qui ſe fait au travers du tiſſu de la peau. Mais ſi, par une maniere de vivre bien ordonnée, votre eſtomach digére ſans efforts les alimens qu'il aura pris ; ſi vos membres ſont fortifiés par un exercice convenable ; ſi votre ame n'eſt point troublée par le déréglement des paſſions ; alors la

transſpiration s'exécutera librement & le corps ſe délivrera facilement des humeurs nuiſibles & ſuperflues.

Des autres excrétions.

QUE ſerviroit de parler ſéparément de cette quantité d'autres humeurs, qui s'épanchent de tant de différentes parties du corps? Décrirai-je cette ſalive déliée, cette ſéroſité viſqueuſe qui découle du fond des narines comme d'une double ſource; ces larmes que les yeux répandent abondamment dans la triſteſſe; cette glu jaunâtre dont la Nature prit ſoin d'enduire l'organe de l'ouie; cette liqueur onctueuſe & ſébacée qui rend la peau douce & flexible; qu'il ſuffiſe de dire, que l'écoulement immodéré de toutes ces excrétions affoiblit le corps & deſſéche les viſcéres; tandis que leur ſuppreſſion totale peut occaſionner les plus graves maladies. Si cependant quelques-unes d'elles fluoient en trop grande abondance des couloirs qui leur ſont propres, il faudroit bien ſe donner de garde d'en arrêter le cours par des remédes violents. La Nature ſe délivre ſouvent par cet effort ſalutaire, de ſucs trop épais fixés dans les viſcéres: elle prévient par cette criſe des maladies prêtes à ſe déclarer. C'eſt alors qu'un Médecin, Miniſtre fidele de la Nature, loin de la troubler dans ſes opéra-

tions, seconde ses desseins & lui prête une main secourable. Les malades ne courent point d'ordinaire un grand danger, lorsque le sang, ou quelqu'autre humeur vient à faire quelque irruption au-dehors. L'affoiblissement des forces, que le tems & les soins rétablissent facilement, sont le seul inconvénient qui puisse en résulter. Tandis que l'Art trompeur de supprimer l'écoulement des humeurs, porte souvent de funestes atteintes aux viscéres déja languissants & fait périr d'une mort lente les infirmes qu'il sembloit devoir soulager.

JE marche depuis assez long-tems dans des sentiers inconnus du Pinde, guidé par la plus austere des Muses. J'ai parcouru sous ses auspices d'assez difficiles & d'assez tristes détours, cherchant à procurer aux mortels quelques soulagemens dans leurs maux. Une Divinité plus douce & plus séduisante vient enfin d'elle-même s'offrir à mes regards. C'est la belle Vénus avec tous ses charmes & ses attraits : elle m'introduit dans le sanctuaire secret de la Nature. Je pars, je te suis, aimable Déesse, Mere de l'Univers! Toi qui rends la joie aux cœurs attristés & nous fais remporter de vrais triomphes, qui cependant ne coûtent de larmes à personne. C'est

Vénus.

toi qui, malgré les fureurs de la mort, renouvelles les Nations. C'eſt le feu pur & ſacré dont tu pénétres nos ames, qui perpétue les races moiſſonnées par le trépas. Mere divine & bienfaiſante ! tu fais l'unique eſpoir de la Nature ébranlée. C'eſt par toi que ſon régne orageux ſe ſoutient : c'eſt par ton pouvoir ſouverain que tant d'êtres divers renaiſſent du ſein de la triſte vieilleſſe qui les a preſque détruits. Oui, Reine puiſſante ! ton empire s'étend ſur tout l'univers & tu dictes d'agréables loix à tout ce qui reſpire. Tu domptes la rage des tigres. Toi ſeule forces les lions cruels de venir recevoir le joug qu'il te plaît de leur impoſer. Ils ſe couchent à tes pieds ſacrés : ils les léchent en tremblant. Les oiſeaux qui planent dans les airs, les monſtres de la mer, au fond de ſes ondes glacées, brûlent également de tes feux. Ils ſont également forcés de te reconnoître & de t'adorer comme leur Souveraine. Mais, tandis que tu régles ton pouvoir ſur les douces Loix de la Nature ; tandis que tu reçois avec complaiſance l'encens pur que les chaſtes meres conſacrent à ta Divinité, tu repouſſes avec indignation ceux qui, brûlant d'une paſſion déſordonnée, t'offrent des hommages impies & ſouillent tes autels d'un culte laſcif. Tes vraies douceurs, ô pudique

Vénus ! ne ſont que pour ceux qui ne ſe livrent qu'à des amours chaſtes & licites.

CELA ne ſuffit pas encore. Il faut ſavoir que tous les âges ne ſont pas également propres aux plaiſirs de Vénus. De même que la premiere jeuneſſe & la décrépitude ne ſont pas capables de ſupporter les pénibles travaux de la guerre, auſſi les jeunes gens faits & les hommes pleins de vigueur, peuvent-ils ſeuls entreprendre de combattre ſouvent dans les champs de Cypris. La Nature, cette mere prudente, déſigna même par des ſignes certains, le tems & l'âge auxquels la jeuneſſe peut s'engager dans les nœuds deſirés de l'hymen & commencer à ſacrifier à l'Amour. Pluſieurs marques de puberté ſe manifeſtent dans un jeune corps, lorſque la Nature travaille à lui donner en ſecret ſon degré de maturité. Ce jeune homme, dont la voix étoit aigre & perçante, articule des ſons enroués & graves, qui raiſonnent avec force dans la cavité de ſon goſier ; quelques-unes des parties de ſon corps ſe couvrent d'un épais duvet ; une chaleur inaccoutumée, une ſource nouvelle de liqueurs abondantes, lui font ſentir qu'il eſt pourvu d'un nouvel organe. Son cœur éprouve des ſentimens & des deſirs qu'il avoit

Age propre aux plaiſirs de Vénus.

ignorés jusqu'alors : tout lui dit qu'il n'est plus un enfant & qu'il est fait pour aimer. D'une autre part, une jeune vierge ressent en même tems de semblables ardeurs. Déja son sein s'arondit & s'éleve ; la Nature commence à voiler à sa maniere ses plus secrets appas ; ses roses de tous les mois annoncent qu'elle est mûre pour les plaisirs. Ne vous hâtez cependant pas de les unir encore par le lien conjugal. Leurs organes sont encore trop délicats ; leurs humeurs sont encore trop séreuses ; leur postérité se ressentiroit de la foiblesse de leurs viscéres. La tremblante vieillesse doit pareillement se sevrer des plaisirs de l'amour, de peur que, du lit nuptial, elle ne descende précipitamment au tombeau. Voyez ce vieillard courbé sous le poids des années & couvert de catarrhes ; il ose, l'insensé qu'il est, devenir l'époux d'une jeune beauté ; mais déja les forces lui manquent ; le flambeau du Dieu de l'Amour n'a pas assez de feux pour le ranimer ; ses membres sont tremblants, ses flancs sont pétrifiés, ses entrailles sont glacées : il ne peut monter à l'autel de Vénus. Cependant une passion impuissante & dangereuse tourmente ce malheureux. Il tente toutes les voies possibles pour réveiller sa chaleur éteinte & son antique vigueur. Il a recours

aux

aux remédes violents, au funeste poison des Cantharides mêmes. Il ne fait par-là qu'accélérer le dépérissement de son corps usé, le dessèchement de ses membres amaigris, le moment d'un trépas déja prochain. Si par hasard il naît quelque fruit d'un hymen aussi mal assorti, l'enfant difforme & cacochyme porte sur son visage pâle, l'empreinte de la décrépitude de son pere.

QUE les jeunes gens faits & les adultes soient donc les seuls en possession de suivre les étendards de Vénus & de combattre sous les enseignes du tendre amour. Cependant la jeunesse elle-même ne se sent pas toujours animée d'une égale ardeur. Son feu varie suivant les différentes saisons. Il est même des tems où les traits de l'amour semblent ne lui porter aucune atteinte.

Les tems de l'année convenables aux plaisirs de Vénus.

TOUS les êtres animés qui couvrent la surface de la terre, ne s'accouplent qu'à certains tems marqués de l'année. L'homme seul n'est en cela l'esclave d'aucune régle & n'a point de saisons déterminées pour sacrifier à Vénus. Il en est cependant qui semblent ranimer davantage son ardeur & ses forces, & qui paroissent plus propres à célébrer les fêtes de l'amour. Lorsque

la rigueur du froid tranſit nos corps & roidit nos membres, l'amour languit, ſon arc reſte détendu, ſes fléches ſe tiennent au fond de ſon carquois. L'exceſſive chaleur de l'été ne réveille pas mieux en nous l'aiguillon de la volupté. Cet aſtre brûlant de la canicule qui déſole nos campagnes, nous énerve & nous engourdit nous-mêmes; mais au retour du printems, lorſque la douce haleine des zéphirs réchauffe nos membres, que toute la nature ſemble renaître, ou même encore, lorſque les feux de la canicule commencent à perdre leur activité, que les champs arides reverdiſſent pour la ſeconde fois de l'année, que la douce température de l'air rend la vie à tous les êtres; c'eſt alors que l'amour reprend ſur nous tout ſon empire, qu'il embrâſe nos cœurs de nouvelles flammes. C'eſt alors que nos facultés corporelles acquiérent une nouvelle vigueur & que nos viſcéres regorgent de ſucs vivifiants. C'eſt au printems que les oiſeaux chantent leurs tendres amours, que toutes les eſpeces d'animaux rendent hommage à Vénus, que le bélier pourſuit la brebis, que le taureau cherche la geniſſe, que le lion, cet animal farouche, s'adoucit aux approches de ſa femelle. C'eſt alors enfin que tout ce qui vit dans les différentes parties de l'univers habité,

ſe livre aux charmes de l'amour & que la Nature entiere ne reſpire que volupté. Les fleurs mêmes, quoiqu'immobiles ſur leurs tiges, brûlent de ſes feux & forment entr'elles de doux liens. Les étamines épanchent dans le ſein de la fleur une pouſſiere mâle & prolifique; le piſtil, par un ſentiment ſecret d'amour, ſe dilate pour la recevoir & c'eſt ainſi qu'à leur maniere ils contractent une véritable union. Tant eſt grande la puiſſance de Vénus dans la ſaiſon du printems! Soyez donc aſſez ſage pour ſuivre toujours les préceptes de la Nature : tandis que la douce influence du Ciel pénétre vos membres d'une chaleur modérée, préſentez, mais avec diſcrétion, votre offrande à la chaſte Vénus.

Quelle eſt l'heure du jour propre aux plaiſirs de l'hymen.

CE n'eſt pas tout. Si vous avez à cœur la parfaite conſervation de votre ſanté, prenez pour régle invariable de ne jamais monter à l'autel de l'amour, lorſque votre eſtomach eſt trop vuide ou trop rempli d'alimens. En effet, ſi les viſcéres ſe trouvent exténués par le beſoin de nourriture, le ſang n'épanche bientôt plus dans les vaiſſeaux de ſa circulation une liqueur auſſi ſalutaire; les filets nerveux, privés des ſucs vitaux, fruſtrent à leur tour les différentes parties du corps de cette douce roſée qui ſou-

tient leurs forces. Vénus languit dans un corps affamé ; des flancs exténués par la disette, ne peuvent qu'être dépourvus de liqueurs propres à vivifier. Au contraire, si l'estomach gémit sous le poids d'une surabondance d'alimens, si la digestion en est laborieuse & lente, Vénus alors affoiblit les ressorts des viscéres, trouble les fonctions animales, suspend la coction des substances nutritives. Heureux celui qui, dans une pareille situation, pourroit s'évacuer ou par un vomissement, ou par un relâchement subit des intestins. On a vu même des libertins qui, dans des parties de débauche, passants des excès de la table à ceux d'une honteuse volupté, ont été surpris par la mort au milieu de leurs efforts indiscrets & qui, du lit de l'impudicité, sont inopinément descendus dans l'ombre des tombeaux. Mais lorsque l'estomach a digéré comme il convient, les alimens qu'il a pris, sans néanmoins avoir trop long-tems jeûné, l'on peut solemniser les fêtes de l'amour, présenter son offrande à la Mere des Graces & resserrer sans danger les doux nœuds de l'hymen.

Combien de fois de suite on peut sacrifier à Vénus.

VOUS savez maintenant quel est, pour le maintien de la santé, le tems le plus favorable aux jeux de l'amour. Il ne vous reste plus qu'une

obligation à remplir. C'eſt de contenir ſi bien les deſirs de votre cœur, de réprimer tellement les fougues de votre paſſion, que jamais vos viſcéres n'aient à ſouffrir de vos indiſcrétions, que jamais vos excès n'abattent vos forces. On ne peut cependant établir une régle générale pour tous les humains. Les degrés de vigueur des différentes complexions ne ſont pas moins variés, que les traits des différentes phyſionomies. L'un plus foible, ſe trouve incommodé pour avoir offert à Vénus la moindre des libations ; tandis que l'autre peut, ſans aucun riſque, célébrer de ſuite trois & quatre fois ſes myſtères. Pour vous, qui marchez à la lueur du flambeau de la raiſon ; vous qui ſavez réprimer les tranſports déréglés d'une paſſion qui nous aveugle, uſez d'une telle modération dans vos amours, qu'au milieu des charmes de la volupté, vous conſerviez toujours les forces & la ſanté du corps.

Dangers de l'uſage immodéré de l'hymen.

En effet, de combien de maux & d'infirmités ne ſont pas accablés les malheureux, qui ſont ſans ceſſe en butte aux aiguillons de la chair & dévorés des feux de la concupiſcence ? Les graces du corps & les agrémens de la figure ſont les premiers avantages qu'ils perdent promptement.

Leurs yeux ſe cavent & deviennent mourants. Leurs tempes ſe découvrent. Leur tête ſe dégarnit des cheveux. Ils éprouvent en même tems de cruelles douleurs de reins. Les parties coupables de leurs corps tombent dans la langueur & dans l'impuiſſance : ces mêmes organes qui d'abord ſembloient dignes d'Hercule, contractent une corruption trop juſtement méritée. Ce n'eſt pas tout. Une ſuite de maladies terribles vient mettre le comble à leur infortune. Leurs inteſtins perdent leurs reſſorts & ceſſent de faire leurs fonctions. Leurs viſcéres deviennent la proie des fluxions & des catarrhes. La goutte incurable diſloque les articulations de leurs membres. D'une autre part, leur poitrine ſe délabre. Leurs poumons participent au déſaſtre général & ſe putréfient par l'action lente, mais ſûre de la phthyſie. Enfin le ſiége même de l'ame, l'organe des ſenſations, le cerveau ſe dérange par la privation des humeurs vivifiantes dont la ſource eſt tarie. Cet eſprit ſi vif & ſi brillant autrefois, décroît inſenſiblement ; une vieilleſſe prématurée accélére le moment prévu d'une mort, qu'on voit avec plaiſir devoir mettre fin à tant de maux ; l'on termine ſa triſte carriere en déteſtant, mais trop tard, l'amour & ſes faveurs.

Avantages des plaisirs modérés de l'amour.

MAIS toi, chaste Vénus ! pudique Volupté ! Mere charmante de tous les hommes ! quelle ame assez remplie d'amertume tes douceurs ne soulagent-elles pas ? Quels avantages ne procures-tu pas aux humains, lorsqu'ils rendent à ta divinité un culte convenable ? En effet, nous nous délivrons dans tes sacrifices, d'humeurs qui n'auroient fait que surcharger la Nature. Ces liqueurs superflues, sources intarissables de fluxions & de catarrhes, cette lymphe paresseuse qui noye les viscéres, se dissipent alors. Tous les membres sont refaits & soulagés d'un pesant fardeau. Par ce moyen, l'estomach acquiert de la vigueur. La copieuse quantité d'alimens qu'on accorde à son appétit, se digére aisément. Les viscéres contractent de la force & regorgent de sucs délicieux. L'embonpoint, le coloris & l'épanouissement de la physionomie, manifestent enfin la brillante santé du corps & les heureuses dispositions de l'esprit.

Mais la conservation de la santé n'est pas le seul avantage que procurent les plaisirs modérés de l'amour. Ils sont encore souvent un doux, mais puissant reméde contre un nombre infini de maladies. Jettez les yeux sur cette jeune vierge. Voyez comme la pâleur couvre son visage attristé ; comme le feu secret d'une fiévre lente

la consume ; comme la chlorose la réduit insensiblement à l'état de langueur ; de combien de symptômes différents de maladies son corps est affligé. Tantôt ce sont des convulsions affreuses qui lui ferment les voies de la respiration : tantôt c'est un tremblement irrégulier qui saisit tous ses membres. Quelquefois, frappée comme d'un coup de foudre, elle tombe en défaillance & semble vouloir tout-à-coup expirer. Presque toujours, l'âcreté des sucs dont son estomach est dévoré, lui fait desirer de se repaître de terre, de plâtre, de fruits acides & d'autres mèts absurdes. En même tems, son visage se bouffit. Ses lévres se fanent. Ses yeux se cavent. Leur feu s'éteint. Sa voix tremblante & foible n'articule que des paroles entrecoupées. Cependant, que cette même personne, mûre pour les plaisirs de l'hymen, s'enchaîne sous son doux esclavage, bientôt les lys & les roses prenent sur son visage la place de la pâleur. Ses membres contractent de la vigueur & de l'embonpoint. Toutes ses graces renaissent avec elle. Enfin cette Nymphe qui, peu de tems auparavant, s'acheminoit tristement vers le tombeau, brille de tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Vénus & l'Amour ont glissé dans ses veines un feu qui l'a rendue à la vie. Que le sage ne redoute donc point les plai-

ſirs permis de l'amour, dans les chaſtes nœuds de l'hyménée. Ses jeux innocens ſoulagent les peines de l'eſprit : la joie pure qui les accompagne, entretient la ſanté du corps.

Pour vous, ames ſublimes & généreuſes, qu'une noble ardeur porte à s'élever vers les cieux ; vous qui, par un vœu que la piété vous inſpira, vous conſacrâtes irrévocablement à l'état de chaſteté ; fuyez ces jeunes perſonnes que leur beauté rend ſéduiſantes ; dont les tendres regards ſont autant de piéges que vous tend l'Amour. Les apparences trompeuſes du zèle & de la religion peuvent vous en impoſer & cauſer votre chûte. Souvent le ſerpent venimeux ſe trouve caché ſous des touffes de fleurs. Ne participez jamais aux folles joies qu'inſpirent Bacchus & les feſtins. Mortifiez votre corps par la frugalité. Contenez les affections de votre ame par l'étude & la méditation ; pour que votre eſprit, affermi dans le bien par l'habitude du travail, mépriſe les objets terreſtres & dirige toutes ſes penſées vers le Ciel.

Fin du Livre ſixieme.





LIVRE SEPTIEME.

Des Affections de l'Ame.

De l'union du corps & de l'ame.

L'Homme est un être formé de deux substances de nature absolument différente. L'une, sublime & spirituelle, tire son origne des cieux; l'autre, sensible & matérielle, est engendrée de la terre. Celle-ci meurt & rentre dans le sein de sa mere; celle-là lui survit & ne périt point. C'est de leur incompréhensible union que dépend l'existence de l'homme. Il jouit de la santé tant qu'il subsiste entr'elles un accord parfait: il devient malade dès qu'il y régne de la division: il perd la vie, si leur dissention produit un divorce. Telles furent les invariables loix que l'Etre suprême établit dans le principe, lorsque d'un mot il créa l'homme & qu'il unit en lui l'ame & le corps ensemble. Il voulut que l'ame sans être matérielle, eût le pouvoir d'exercer sur le corps un empire absolu & qu'elle pût l'obli-

ger d'exécuter les mouvemens qu'elle ordonne. A ſes ordres, les eſprits animaux ſe gliſſent en foule dans les nerfs qu'il lui plaît de leur indiquer ; des faiſceaux de fibres ſont ébranlés ; les contractions des muſcles, quoique légéres, donnent aux membres une action puiſſante. Au premier acte de la volonté de l'ame, les différents léviers du corps humain ſe meuvent ; les mains repouſſent & ſaiſiſſent les objets, les pieds marchent, la langue articule des paroles, le goſier rend des ſons modifiés différemment. Rien n'eſt ſi mobile, rien n'eſt ſi prompt. La poudre à canon s'enflamme moins vîte, le boulet qu'elle chaſſe, fend moins vîte la plaine des airs. Mais l'action réciproque du corps ſur les facultés de l'ame n'a pas un effet moins ſubit. Ce n'eſt pas avec moins d'activité, que la partie dépendante provoque la ſenſibilité de ſa ſouveraine. Que la pointe aigue de quelque arme vienne à traverſer le tiſſu de la peau, qu'elle entame & coupe les nerfs, qu'elle faſſe une bleſſure dans quelque partie du corps que ce puiſſe être, l'ame déſagréablement avertie, éprouve ſur le champ une ſenſible douleur. Souvent elle tombe en convulſions, ou même en défaillance, ſi les tourmens lui deviennent inſupportables ; ſi les principes de la vie ſont attaqués. Mais ſi les orga-

nes extérieurs du corps sont affectés de maniere, qu'il se fasse dans les fibres une douce commotion, un sentiment de volupté passera dans l'ame: la joie modérée que le plaisir lui fera concevoir, dissipera les nuages de sa tristesse & de sa mélancolie. Tant l'union de l'ame avec le corps est intime & parfaite ! C'est en vain que les Sages & les Savans de tous les siécles se sont efforcés de découvrir ces nœuds secrets, ces liens imperceptibles ; leur orgueil fut contraint d'échouer contre ces mystères profonds de la nature ; ils surpassent l'intelligence humaine, elle ne les pénétrera jamais. Les systêmes les plus ingénieux là-dessus se sont détruits réciproquement ; ils ne nous ont laissé que la conviction de notre ignorance. Ne cherchons donc point, ô ma Muse ! à pénétrer ce dédale obscur ; évitons ses détours compliqués : qu'il nous suffise de célébrer le souverain empire de l'ame & de dire quels funestes effets peuvent opérer sur le corps ses passions mal ordonnées.

QUEL Poëte seroit doué d'une assez grande fécondité, pour décrire cette foule d'affections diverses qui naissent du cœur & de l'esprit, pour le tourment de l'un & de l'autre ? Les nerfs reçoivent tantôt de violentes secousses, ils n'é- Division des diverses affections de l'ame.

prouvent tantôt qu'un léger ébranlement. La commotion des fibres eſt quelquefois tout ensemble forte & perſévérante ; elle n'eſt d'autres fois que foible & momentanée. Voyez combien différentes ſont les impreſſions que donne aux cordes d'un inſtrument la main habile qui les touche : les unes plus groſſes & plus compactes, rendent des ſons graves & pleins ; les autres plus fines & plus déliées, forment une chaîne de tons plus hauts, plus vifs & plus perçans. Il en eſt de même des fibres du corps humain. La force des ébranlemens qu'elles éprouvent & des impreſſions qu'elles communiquent à l'ame, eſt parfaitement analogue aux différents degrés de conſiſtance & de mobilité qu'elles ont. Cette jeune perſonne qui fixe vos regards, a le teint d'une blancheur, la peau d'une fineſſe, les membres d'une délicateſſe qui vous ſurprend. Rien n'eſt ſi droit que ſon corps, ni ſi délié que ſa taille ; mais en même tems, que ſes nerfs ſont minces & ſenſibles ; qu'il faut peu de choſe pour les irriter, pour faire paſſer dans ſon ame le ſentiment d'une exceſſive douleur ! Au contraire, ce Laboureur dont les membres ſe ſont fortifiés par un travail habituel, dont les fibres de l'eſtomach ſont pleines de force & de vigueur, eſt comme inacceſſible aux plus vives

atteintes. La paix de l'ame eſt ſon partage, les affections déréglées n'y mettent preſque jamais le trouble. Mais auſſi, que fortes & permanentes ſont les impreſſions qui s'y ſont une fois gravées! C'eſt donc de la maniere différente dont les fibres ſont conſtituées, que dépend la diverſité des effets que produiſent par réaction, les affections de l'ame ſur les facultés du corps humain. Il n'eſt point de ſortes de modifications dont l'imagination ne ſoit ſuſceptible. Nos cœurs ſont en proie à plus de paſſions diverſes que les rivages de l'océan ne ſont couverts de grains de ſable, qu'il n'eſt d'abeilles réunies en ſociété. L'on en peut cependant réduire la longue chaîne à quelques chefs principaux. En effet, quelque affection que puiſſe concevoir l'eſprit humain, l'ame eſt forcée d'éprouver un ſentiment de joie ou de triſteſſe, de dégoût ou de ſatisfaction. Elle pourſuit avec ardeur, elle poſſéde avec alégreſſe les objets qui lui ſont agréables; elle éloigne avec horreur, elle ſe rapproche avec chagrin de ceux qui lui déplaiſent. Je m'attacherai donc à retracer, quels mouvemens contraires produiſent dans notre ame les ſentimens de joie & de triſteſſe; quel trouble & quel déſordre y met ſouvent un amour inſenſé; dans quel état affreux nous réduiſent ſouvent les fureurs de la haine.

De l'alégresse.

LORSQUE la joie, cette fille charmante de la félicité, régne ſur les puiſſances de notre ame, nos fibres éprouvent une agréable commotion ; nos membres ſe ſentent une force nouvelle ; l'épanouiſſement général de nos ſens vivifie toutes les parties de notre corps. Ce fut par ce ſentiment délicieux que Céſar releva ſi ſouvent autrefois le courage de ſes Soldats. Il le faiſoit paſſer dans leur ame à la faveur de ſon éloquence, qui ne leur permettoit pas de douter de la protection des Dieux. Il achevoit de captiver leurs eſprits en accompagnant ſes paroles puiſſantes de préſens & de libéralités. Tel fut auſſi l'attrait qui ſembla fortifier cette valeur ſi naturelle aux Français, lorſqu'aux champs de Fontenoi, LOUIS parcourant ſon armée, charma tous les regards par cet air où brille une auguſte bonté qui lui gagne tous les cœurs. Dès ce moment, le Soldat plein de joie & de confiance, ſe crut invincible. Il fondit avec une incroyable impétuoſité ſur les bataillons épais de l'Anglais perfide & s'acquit une gloire à jamais mémorable. Cependant LOUIS, pour comble d'héroïſme, impoſe un frein à ſon ardeur guerriere. Il ſe plaît à réunir les lauriers de la victoire à l'olivier de la paix & ſe fait l'Arbitre & le Conciliateur de toutes les Nations de

de l'Europe. Mais tandis que le doux ébranlement que la joie produit dans les fibres, affermit leur action, tandis qu'à sa faveur, il se fait dans toutes les parties du corps une juste distribution du suc nerveux, le sang & toutes les humeurs dont il est la source commune, coulent avec plus d'aisance & de célérité dans leurs vaisseaux; par ce moyen, les différentes sécrétions s'opérent facilement; chaque viscére remplit parfaitement les vues de la nature & le corps jouit d'une force & d'une santé constantes.

S'IL arrive au contraire, que l'ame soit plongée dans la tristesse & dans l'abattement, qu'elle soit pénétrée d'un profond sentiment de douleur, les esprits animaux circulent lentement; les fibres n'éprouvent que de foibles commotions; le sang perd son activité. Bientôt les humeurs s'arrêtent & se figent dans les vaisseaux; les viscéres s'engorgent, les canaux se bouchent, les organes tombent dans la langueur, les opérations animales ne se font plus qu'imparfaitement & la consomption qui s'empare de tous les membres, parvient insensiblement à son dernier période. J'ai vu moi-même, & je frémis en me le rappellant, j'ai vu, pendant ces jours de deuil auxquels une maladie cruelle menaçoit de

De la tristesse.

Maladie du Roi à Metz.

nous enlever à la fleur de ſon âge & du milieu de ſes triomphes LOUIS, ce Prince, le Pere de ſon Peuple & l'amour de ſes Sujets; j'ai vu, dis-je, les cœurs Français en proie à la plus cuiſante douleur, nous fournir un exemple des cruels effets de la triſteſſe. Une pâleur mortelle couvroit tous les viſages, l'on marchoit les yeux baiſſés & l'on ne traînoit qu'avec peine ſes membres languiſſants. La Nation entiere s'efforçoit de fléchir le courroux du Ciel par les vœux les plus ardents, par les prieres les plus ferventes. Tantôt le peuple faiſoit retentir les Temples de ſes pleurs & de ſes gémiſſemens; tantôt l'excès de l'affliction l'obligeoit de garder un morne ſilence. Les enfans eux-mêmes rempliſſoient les airs de leurs cris douloureux; ils élevoient, tous baignés de larmes, leurs bras innocens vers les cieux; ils redemandoient, d'une voix lamentable, ce Roi ſi chéri de ſes Sujets. Le Tout-Puiſſant ſe laiſſa toucher enfin, la voix de nos ſupplications parvint juſqu'à ſon trône, il daigna l'entendre, la France éplorée recouvra le plus doux eſpoir. Alors chacun reprit des forces & du courage; une joie pure dérida les fronts; les peuples renaquirent avec leur Roi: tant furent grands les avantages attachés au ſalut d'un ſeul homme!

SI vous examinez maintenant avec attention la différence des effets reſpectifs de la joie & de la triſteſſe, vous verrez de quel avantage il eſt, pour le maintien des forces & la conſervation de la ſanté, d'avoir le cœur ſatisfait & l'eſprit dégagé de toute inquiétude. En effet, nous ne goûtons jamais mieux le plaiſir d'exiſter, nous ne nous ſentons jamais plus de vigueur, que lorſque nos viſcéres exécutent facilement toutes leurs opérations & que nos liqueurs circulent librement dans leurs vaiſſeaux. Cependant le chagrin épaiſſit les humeurs, & devenant par ce moyen la ſource féconde des plus funeſtes maladies, il produit la fiévre lente, la phthyſie ſa compagne & toutes les eſpéces d'obſtructions qui détruiſent ſourdement les viſcéres. Les mélancoliques & les perſonnes rongées de peines & de ſoucis, ſont d'ordinaire les plus expoſées à cette foule de funeſtes maladies. Jettez les yeux ſur cet infortuné dont le cœur eſt triſtement abreuvé de fiel. Voyez comme ſes membres ſont arides, comme ſon teint eſt livide & pâle. Ses yeux renfoncés dans leur orbite, ne ſemblent-ils pas être entiérement éteints? que ſa peau, que ſa carnation eſt jaune! que tout ſon corps eſt exténué! ce ne ſont-là cependant que de foibles ſymptômes extérieurs

Les effets de la joie & de la triſteſſe.

des maux affreux que l'intérieur recéle. L'acrimonie des sucs désunit les parties solides ; l'estomach se trouve sans ressorts & sans action ; la digestion des alimens ne se fait plus qu'imparfaitement ; les liqueurs qui doivent les pénétrer & les dissoudre, sont trop épaisses & trop détériorées. Le foie est obstrué par la bile dont il intercepte l'écoulement. Les fonctions animales sont toutes, ou fausses ou languissantes. Delà viennent ces vents qui s'assemblent en tumulte dans les intestins ; qui ne pouvant trouver d'issue, causent des coliques violentes ; qui remontent dans l'estomach & s'échappent par l'organe de la bouche qu'ils infectent. Le siége de l'ame lui-même est ébranlé jusques dans ses ses fondemens ; la tête n'a que des mouvemens incertains ; le corps vacille, les genoux chancellent. Souvent même il arrive que, dans ce déplorable état, on verse des larmes sans en avoir de sujet ; qu'on fuit la société des vivants ; qu'on déteste les jeux & les amusemens ; qu'on en vient quelquefois jusqu'à tourner sa fureur contre soi-même, jusqu'à se détruire de ses propres mains. Veuille le Ciel nous conserver l'horreur de cet affreux attentat & laisser cet aveuglement aux ennemis de sa gloire & de notre patrie !

MAIS, quoique la joie qui fait ſur l'ame une douce impreſſion, quoique les plaiſirs qui ne laiſſent après eux aucuns remords, opérent ſur nous les plus ſalutaires effets; que votre prudence vous retrace ſans ceſſe cette ſage ſentence : *N'uſez de rien immodérément.* Tout excès ne peut qu'être nuiſible. Les tranſports exceſſifs de joie portent au corps de dangereuſes atteintes. Les ſecouſſes violentes qu'ils donnent aux fibres, relâchent leur tiſſu, détruiſent leur aſſemblage, affoibliſſent leur action. D'une autre part, l'efferveſcence que la trop grande commotion produit dans les liqueurs, ſépare de leur maſſe la partie la plus pure & la plus ténue, qui dès-lors s'envole au travers des vaiſſeaux du plus mince calibre. C'eſt ainſi que ces jeunes inſenſés qu'aucun frein n'arrête & qui méconnoiſſent l'empire de la raiſon, dépériſſent ſenſiblement, au milieu des plaiſirs immodérés auxquels ils ſe livrent. C'eſt ainſi qu'épuiſés de forces au printems de leur âge, ils terminent ſouvent bientôt le cours d'une vie trop voluptueuſe. Quant à l'homme ſage, qui, par l'heureuſe habitude qu'il s'eſt faite de dompter ſes paſſions, méne une vie pure & coule ſes jours tranquilles, il n'a point à craindre les funeſtes effets d'une joie extravagante, ni les ſecrétes atteintes d'une

ſombre mélancolie. Sain de corps & d'eſprit, il parvient inſenſiblement à l'âge du vieux Neſtor. D'où vient que, durant le ſiecle d'or & le regne d'Aſtrée, la premiere race des humains fourniſſoit une ſi longue carriere exempte de toute eſpéce d'infirmités ? C'eſt que l'innocence & la candeur étoient ſon partage. C'eſt que les affections déréglées ne mettoient jamais le trouble dans les cœurs. C'eſt que, plein d'amour pour la tempérance & pour toutes les vertus paiſibles, chacun obſervoit ſcrupuleuſement les ſages loix de la modération.

L'amour & la haine.

Le tendre amour, la haine farouche ſa cruelle ennemie, ſont deux des plus puiſſantes & des plus actives affections de notre ame. Notre imagination pourſuit tout objet qu'elle juge être un bien & notre cœur en deſire ardemment la poſſeſſion : tel eſt l'amour, telles ſont les diverſes affections qui tirent de lui leur origine.

La terreur & la colere.

Au contraire, l'ame ſent de l'averſion & de l'éloignement pour tout ce qui lui paroît un mal : d'où ſe forme la haine & ſa déteſtable poſtérité la terreur, la colère, la fureur & la rage. Si, tandis que notre entendement éprouve un ſentiment d'averſion pour quelque objet, ce même objet nous menace de l'événement que nous

redoutions, nous frémiſſons de crainte, la terreur s'enſuit. Mais, ſi nous pouvons nous flatter de ne pas convoiter en vain les choſes que nous brûlons du deſir de poſſéder, nous concevons de l'eſpérance, ce préſent ſignalé des Dieux, qui ſoutient l'homme au ſein même de l'infortune. Que dirai-je de la colere, cette fille redoutable de la haine, l'opprobre de l'humanité, dont les honteux tranſports nous rendent ſemblables aux animaux féroces? Le cœur s'abandonne à ſes horribles fureurs, lorſqu'après mille vœux ſuperflus, l'ame eſt privée des biens qu'elle recherchoit avec ardeur. C'eſt d'abord l'impatience qui s'en empare; c'eſt enſuite le courroux qui l'enflamme; c'eſt enfin la rage qui la tranſporte à l'aſpect des obſtacles inſurmontables qu'elle apperçoit. L'eſpérance.

IL n'eſt aucunement douteux que ces diverſes affections de l'ame n'aient ſur le corps une action réelle d'analogie. Elles détruiſent ſes forces quand elles ſont violentes; elles les ſoutiennent ou même les augmentent, quand elles font ſur les ſens internes d'agréables & douces impreſſions. O toi! dont les mœurs & les vertus ſociables me rendent ſi chers les nœuds étroits de l'amitié mutuelle que nous nous vouâ-

mes dès le printems de notre âge : toi qui jouis dans ton Art divin d'une célébrité ſi bien méritée ; cher Lorry, viens à mon ſecours, viens m'aider à remplir entiérement la tâche pénible que je me ſuis impoſée.

Quoique le déréglement des paſſions n'ait jamais exercé ſur toi ſon tyrannique empire, tu n'en connois pas moins tous les replis du cœur humain. Daigne entrer avez moi dans ce profond labyrinthe. Muni de tes ſages conſeils, ma Muſe manifeſtera les heureux ou déplorables effets de l'amour. Elle dira combien les facultés du corps ſe trouvent affectées des fureurs de la haine : dans quelle agitation ſe trouve l'ame qui flotte entre la crainte & l'eſpérance : quelles atteintes funeſtes portent à la ſanté les tranſports odieux de la colere : ce que l'homme a lieu d'attendre des deſirs inſenſés, des emportemens honteux auxquels ſon cœur ne s'abandonne que trop ſouvent.

Les effets de l'amour.

L'AMOUR, ce ſentiment ſi doux, naît avec nous, s'empare ſecrétement de nos cœurs, prend avec nous ſon accroiſſement & devient le mobile principal de la plupart des actions des habitans de la terre. L'univers ſeroit bientôt entiérement dépeuplé, la Nature tomberoit

bientôt dans une profonde léthargie, si le souffle vivifiant de l'amour ne la faisoit renaître de ses propres débris & ne perpétuoit les différentes races d'êtres animés. Source inépuisable de vie, douce volupté, flamme céleste, tendre & puissant amour, quels surprenants prodiges ne te voit-on pas opérer! tu dépouilles de sa férocité naturelle l'animal le plus farouche; tu fais réprimer l'indomptable fureur des lions eux-mêmes. La mere commune de tous les êtres, trouve en toi son réparateur & te reconnoît pour l'auteur de son existence. Enfin cette race mortelle dont l'origine est céleste, dont la figure est l'image de la divinité, ce Roi de la terre, ce Maître souverain, dont tous les animaux révérent l'empire, l'homme, tout sublime & tout orgueilleux qu'il est, reçoit de toi la lumiere du jour. C'est par ton inspiration qu'il brûle du desir de se reproduire & qu'il veille avec tant de soin à la conservation de sa postérité. Il n'est donc point de mortel qui ne soit forcé de brûler des feux de l'amour. Nos corps tomberoient insensiblement dans la langueur & dans l'anéantissement, si l'amour cessoit de vivifier nos sens, de nous pénétrer de ses douces flammes. Cependant l'homme dirige ces tendres affections du cœur vers différentes sortes d'objets, suivant l'idée

d'amabilité que l'ame s'en eſt formée. L'un juſte & vertueux, frappé de la toute-puiſſance & de la libéralité du Dieu, qui, parmi tant d'êtres divers qu'il crééa pour lui, le gratifia d'une ſi noble exiſtence, ne ceſſe de lui rendre pour tant de bienfaits, un tribut d'amour & de reconnoiſſance. L'autre, qu'une paſſion honteuſe, qu'un amour inſenſé tiennent aſſervi, brûle au contraire d'une flamme impure & criminelle. C'eſt ainſi que ce ſentiment d'amour, inné dans notre cœur & perverti par le libertinage, devient ſouvent illicite & dégrade l'ame qui s'y livre. Mais, quel que ſoit l'objet de l'amour de l'homme, il ne lui fait pas moins concevoir une joie qui lui devient ſalutaire, ſi l'ardeur, dont il l'enflamme, eſt ſoumiſe aux loix de la modération. Ainſi, de même qu'une douce alégreſſe charme le cœur, ranime les ſens, accroît les forces corporelles; de même l'amour contribue au maintien de la ſanté, s'il eſt retenu dans de juſtes bornes, s'il ne nous affranchit jamais de l'empire de la raiſon. Au contraire, ſi l'amour eſt exceſſif & déréglé, l'ame trop long-tems occupée de l'objet aimé, dirige vers lui toutes ſes opérations; elle ne voit que lui; elle ne reſpire que pour lui; elle eſt, pour ainſi dire, abſorbée par lui. Dans cette poſition vio-

lente, il ſe fait une commotion continuelle dans les mêmes fibres ; le ſuc nerveux ſe porte ſans ceſſe vers les mêmes parties ; le cerveau ſe trouve toujours tendu de la même maniere.

Pendant ce tems-là, le reſte du corps, privé de la roſée vivifiante dont il a beſoin, tombe dans la langueur & dans le dépériſſement ; les viſcéres ne s'acquittent plus qu'imparfaitement de leurs fonctions ; un feu ſecret dévore inſenſiblement les entrailles ; la conſomption réduit par degrés les membres à l'état du plus affreux maraſme. Ce fut ainſi que l'inſenſé Narciſſe devint le propre inſtrument de ſa perte, lorſqu'épris d'amour pour lui-même, il demeura fixé près de l'onde, qui, dans une vaine image, lui retraçoit des charmes qu'il croyoit étrangers.

MAIS l'amour n'eſt pas la ſeule affection capable de cauſer d'auſſi grands maux. La trop longue application à l'étude, la tenſion d'eſprit trop forte & trop continue peuvent produire d'auſſi funeſtes effets. O vous ! qui ne reſpirez que pour étendre l'empire de Minerve & d'Apollon ! vous, dont la ſcience abſtraite des calculs mathématiques fixe entiérement l'imagination ! vous enfin, la lumiere & la gloire de notre ſiecle & de notre Nation, de combien d'infirmités n'êtes-

La trop grande application.

vous pas accablés? Une maigreur horrible défigure d'ordinaire vos traits; vos membres ſont épuiſés de forces; la pâleur de la mort regne d'avance ſur vos viſages; vos viſcéres ſont preſque ſans nerf & ſans action. Les ſublimes élans de votre eſprit qui vous élevent au-deſſus des aſtres, ébranlent tellement le ſiége de votre ame, que toutes vos fonctions animales en ſont bientôt entiérement troublées. Tant l'amour de la ſcience & de la ſageſſe même peut devenir nuiſible aux facultés du corps!

L'eſpérance. L'ESPÉRANCE, cette affection légére qui ſoutient le courage, qui flatte l'imagination, ne doit point être miſe au nombre de ces ſentimens trop vifs, qui peuvent mettre le trouble dans l'ame des mortels. Les ſalutaires effets qu'elle produit, participent également de l'amour & de la joie; mais ils affectent l'ame d'une maniere ſi douce, que la commotion qu'en reçoivent les fibres, eſt toujours agréable, parce qu'elle eſt toujours modérée. Delà vient que, dès que nous concevons de l'eſpérance, nous ſentons les forces de notre corps & de notre eſprit s'accroître; nous ſommes comme délivrés d'un peſant fardeau; nous éprouvons un épanouiſſement du cœur qui nous

confole & nous reconforte. Lorfqu'une violente tempête affemble les nuages, obfcurcit le ciel & menace la terre, le fifflement horrible des aquillons fougueux jette l'alarme & l'effroi dans l'empire de Cérès & de Flore. Bientôt après, la pluie qui tombe avec impétuofité, comble les fillons, déracine les plantes, entraîne les moiffons; la verdure des champs, les feuillages des arbres perdent entiérement leur éclat; les violettes fe meurent, les lys périffent fur pied. Enfin l'orage ceffe, le foleil reparoît, les zéphirs balayent les airs & les champs recouvrent leur férénité, la terre fa parure, les forêts leur ornement; tandis que les violettes fe relevent & que les lys renaiffent plus brillants que jamais. Tels font les heureux effets que produit l'efpérance, lorfque fes doux rayons pénétrent le cœur de l'homme. Elle lui rend la paix de l'ame & le calme des fens: elle diffipe fes chagrins, elle charme fes foucis, elle le confole dans fes adverfités. C'eft l'efpoir qui ranime les forces, qui foutient le courage du Laboureur dans le cours de fes longs & pénibles travaux. Il fait plus encore: il excite à la patience le malade le plus infortuné; il flatte fon imagination au milieu de fes tourmens, dans les plus violents accès de fes douleurs, lors même qu'il

eſt aux priſes avec la mort. Auſſi-tôt que le ſiecle de fer ſe montra ſur la terre, les maladies contagieuſes, la peſte, la rage, la fiévre & les maux de toute eſpece ſortirent en foule de la boîte de Pandore & remplirent de calamités toute l'étendue de notre globe. L'on vit alors le fils noyer de pleurs le tombeau de ſon pere; le frere déplorer le ſort d'un frere que la mort lui ravit à la fleur de ſon âge. L'on vit la mere, les yeux baignés de larmes & le cœur déchiré de douleur, redemander au Deſtin un fils qu'elle avoit alaité de ſes propres mammelles, qu'elle chériſſoit plus qu'elle-même, qui faiſoit l'unique eſpoir de ſa famille. Mais tandis que ces innombrables légions de maux ſe diſperſent dans tout l'univers & jettent le trouble & la déſolation parmi les humains, les Dieux ordonnent que l'eſpérance reſte au fond de la boîte, pour nous être offerte dans toutes les occaſions funeſtes & pour nous ſervir de ſoulagement dans tous les malheurs de la vie.

La haine, la colere & la fureur.

LA haine, la colere & la fureur ſont au contraire des affections violentes de l'ame, qui ſemblent la déchirer. Leur déteſtable origine eſt abſolument la même. Elles ne different entre elles que de quelques degrés. Leurs impétueux

accès augmentent de telle ſorte le mouvement des liqueurs, qu'ils les forcent de ſe porter ſans nul ordre vers la région du cerveau, dont elles ébranlent trop fortement les fibres délicates. Le genre nerveux entre alors dans des convulſions qui bouleverſent tous les viſcéres, qui ſe communiquent aux membres mêmes, qui précipitent tellement le cours des humeurs, que les vaiſſeaux en peuvent à peine ſoutenir le choc. Pendant ce tems-là, le principe de la vie, ce réſervoir précieux où s'épurent le ſang & toutes les liqueurs qui doivent abreuver les différentes parties du corps, le cœur enfin éprouve une contraction qui redouble la force & l'activité de ſes battemens. On l'a vu même, dans des tranſports de colère, repouſſer les côtes avec une violence capable de les déplacer & de rompre leurs ligamens. Delà vient que le ſang, qu'il pompe à plein canal, en ſort avec l'impétuoſité d'un torrent qui franchit ſes digues. Il s'infiltre alors dans les vaiſſeaux lymphatiques. Il gonfle les veines des différentes parties du corps. Il y produit des engorgemens. Bientôt le teint s'enflamme, les yeux s'allument, les lévres deviennent tremblantes & livides. Tels furent les tranſports effrénés auxquels s'abandonna jadis le fils de Télamon. Cet Ajax plein de graces & de

majesté, perdit dans un accès de colère, tout cet éclat, toute cette noblesse qui caractérisoient sa physionomie. On ne vit plus dès-lors briller, dans ses yeux & sur son front, cette mâle fierté, dont le seul aspect imprimoit de la terreur à ses ennemis. La rage étoit peinte sur son visage; son regard farouche, son air sinistre menaçoient de mort quiconque l'approchoit.

L'INTÉRIEUR des viscéres n'est point lui-même à l'abri des cruels effets de la colère. Elle porte de funestes atteintes aux parties les plus intimes du corps; son poison dévorant altere nos principaux organes. En effet, elle produit dans tous les petits vaisseaux un spasme violent qui les bouche subitement tous. Par ce moyen, les tuyaux capillaires dont les fibres sont si déliées, dont les rameaux sont si multipliés, interceptent le cours de cette lymphe subtile, de cette rosée vivifiante qui doit arroser les plus secrets replis de nos membres. Dès-lors, le sang lui-même ne pénétre plus qu'avec peine dans les divisions étroites des vaisseaux de sa circulation. Il laisse à sec ces petits organes, tandis qu'il reflue avec impétuosité dans les grosses veines, qui ne sont déja que trop engorgées. Enfin les frottemens redoublés que le cours

précipité

précipité des liqueurs fait éprouver aux différents viſcéres, les échauffent, les enflamment & donnent une fiévre au moins momentanée. Tout homme qui deſire conſerver ſes jours, doit donc tellement veiller ſur lui-même, que jamais ſon ame ne ſoit acceſſible aux odieux tranſports de la colere, aux aiguillons terribles de la fureur, ou, ſi vous aviez le malheur d'être naturellement ſujet à leurs violents accès, tâchez au moins de tempérer par quelques remédes adouciſſants, l'irritation convulſive dont vos nerfs ſont attaqués. Avec de telles diſpoſitions, vous devez redouter les alimens âcres par eux-mêmes, ou par le ſel & l'aſſaiſonnement qu'on y met. Toute flatteuſe que ſoit leur ſaveur, ils ne peuvent qu'augmenter l'efferveſcence du ſang ; ce ne ſont jamais que d'agréables poiſons pour les perſonnes colériques. Mais, au lieu d'une nourriture propre à rendre plus conſidérable le ſpaſme des nerfs, à fomenter ces feux qui dévorent déja le corps, faites uſage d'alimens remplis d'un ſuc muqueux & doux, capable de donner aux fibres la flexibilité qui leur manque. Les gruaux, les bouillies farineuſes, dont l'effet eſt de condenſer les liqueurs trop raréfiées, peuvent remplir utilement vos vues. Une grande quantité d'eau chaude priſe en boiſſon & quelques bains

tempérés vous feront auffi d'un puiffant fecours pour calmer vos fens, pour modérer la contraction de vos nerfs. Quant aux bains d'eau glacée, fi propres à produire une crifpation fubite & générale du genre nerveux, la fage & prudente Médecine les réferve pour les malheureux dont l'efprit eft aliéné. En effet, lorfque les fibres font difcordantes & mal montées, l'imagination eft frappée de mille vaines images qui mettent le trouble dans le cerveau. Elles occafionnent même fouvent des accès de fureur, que toutes les reffources de l'Art ne fauroient réprimer. C'eft alors qu'il convient de prodiguer l'eau glacée, pour qu'un froid fubit venant à refferrer fortement les vaiffeaux, appaife l'extrême effervefcence du fang; pour que l'ame frappée d'un faififfement inopiné, recouvre la paix & la tranquillité. Mais, je le répéte, que de tels bains foient le partage des foux, des extravagants, ou de ces femmes d'un efprit foible & crédule, qui fe font laiffées féduire par quelques raifonnemens faux & plus encore par l'amour de la nouveauté. Quant au Médecin que la fageffe éclaire & qui, rigide Obfervateur de fes devoirs, connoît & fuit la marche de la nature; qu'il fe garde bien de jamais adopter ces travers odieux, ces pratiques

trompeuſes ; qu'il ne conſente jamais à ce qu'on plonge inhumainement un malade dans ces ondes glacées, qui ſont le ſupplice des nerfs ; qu'il abandonne enfin ces criminelles fourberies aux Charlatans, dont l'honneur & la droiture ne réglent point les démarches.

IL ne me reſte plus à parler que de la frayeur, ce ſentiment de l'ame qui produit en nous un ſaiſiſſement déſagréable & qui glace ſubitement nos ſens. De même que la colère altere la ſanté du corps, ainſi, mais par une raiſon oppoſée, la frayeur abat ſur le champ les forces phyſiques des timides mortels dont elle s'empare. De la peur.

En effet ſi, dans le premier inſtant, elle donne à la maſſe des nerfs une ſi violente ſecouſſe, qu'elle la fait entrer en convulſion ; elle la frappe dans le ſecond d'une ſtupeur ſi bruſque, qu'elle la prive abſolument de toute action. Les eſprits animaux ceſſent dès-lors d'y circuler ; le ſang ne monte plus vers la région du cerveau ; les différentes liqueurs, que chaque viſcére ſépare de la ſource commune pour ſon utilité particuliere, reſtent ſans mouvement dans leurs vaiſſeaux. Car l'effet de la terreur eſt de roidir & de contracter les fibres ; de cauſer un tremblement involontaire de tout le corps ; de rendre

les membres immobiles; de fermer l'organe de la voix; de figer le ſang dans les veines. Jettez les yeux ſur un infortuné qui vient d'être ſaiſi d'un ſoudain effroi. Voyez quel horrible frémiſſement il éprouve, avec quelle peine il prend ſa reſpiration, comme les battemens de ſon cœur ſont irréguliers & fréquents! La pâleur de la mort couvre ſes lévres & ſon viſage; ſes membres ſont glacés; une ſueur froide découle de tout ſon corps; il ſemble être prêt à rendre le dernier ſoupir. Il peut même arriver que la peur, venant à ſupprimer entiérement la circulation du ſang, cauſe ſubitement la mort. Mais ſi ſes effets ne ſont pas toujours funeſtes à ce point, elle imprime du moins dans l'ame un ſentiment d'affliction qui s'efface difficilement; elle met le trouble dans l'eſprit & l'amertume dans le cœur; elle dérange l'ordre des fonctions animales & de la circulation des liqueurs. Les Médecins ne ſavent que trop, hélas! quelle foule de maux la frayeur entraîne après elle. Le ſexe timide n'en fit que trop ſouvent l'expérience malheureuſe; on ne voit que trop de femmes qui, dans certains momens critiques, éprouvent à ſon occaſion, des ſuppreſſions funeſtes. Elles reſſentent alors un cruel étouffement, leur poitrine ſe reſſerre, leur eſtomach

se gonfle & se remplit d'air ; leur ventre se durcit, leurs intestins retentissent du bruit des vents qui semblent y lutter les uns contre les autres. Pendant ce tems-là, les violentes douleurs de tête qu'elles éprouvent, se manifestent par le sang noirâtre qui s'épanche dans leurs yeux ; elles tombent dans des convulsions qui roidissent leurs membres au point de les rendre immobiles ; enfin la jeune personne qui, peu de tems auparavant, brilloit de tous les charmes de la beauté, n'est plus que l'affreuse image de la mort. Telles sont les terribles révolutions que la frayeur produit en nous ; c'est ainsi qu'elle attaque les principes de la vie & qu'elle ébranle jusqu'au siége de l'ame. Heureux sont les mortels que la Nature doua d'une force d'esprit assez grande, d'un courage assez inébranlable, pour ne point redouter les dangers, pour être inaccessibles aux sentimens de l'effroi. Leurs jours coulent paisiblement ; ils conservent jusques dans l'âge le plus avancé les forces & la santé du corps. Tel fut de notre tems l'illustre Fontenelle, cet autre Nestor, la gloire & les délices de sa Nation. Il vit ses années s'accumuler ; il parvint à la plus extrême vieillesse sans rien perdre de cette candeur, de cet enjouement, de cette paix de l'ame qui caractérisent d'ordinaire le

bel âge. Jamais la baſſe envie, jamais l'indigne jalouſie ne verſerent dans ſon cœur leur poiſon dévorant. Il émouſſa même par ſa patience & ſon dédain, les traits envenimés que la foule des ignorants ne ceſſe de lancer contre les ames fortes & ſublimes; il ſe garantit ainſi juſqu'à la fin, de toutes les affections déréglées.

Maladies qui naiſſent des affections de l'ame.

Il n'eſt pas poſſible de douter que, parmi les ſentimens divers dont notre ame ſe pénétre, parmi tous ces tranſports auxquels nos cœurs ſe livrent, les uns nous ſont ſalutaires & les autres nuiſibles. Vous avez vu qu'une joie modérée augmente les forces & ſoutient la ſanté; qu'une douce eſpérance ſoulage les peines de l'eſprit; vous ſavez que la colère armée de torches & de poignards, que la terreur & le chagrin dont les impreſſions s'effacent ſi difficilement de nos cœurs, portent à nos corps de cruelles atteintes. Cependant, la différence des effets que produiſent ſur nous ces affections diverſes, répond toujours aux différents degrés d'activité qu'elles ont. Les violentes cauſent des douleurs vives, donnent le vertige, font naître la fiévre, engendrent différentes ſortes de maladies bruſques & ſubites: les moins fortes au contraire, ſont un feu caché qui dévore inſenſible-

ment les viſcéres, un poiſon lent qui circule dans tous les vaiſſeaux. Telle eſt l'origine de ces obſtructions qui gonflent & ſubmergent les entrailles, de cette foule de maux qui proviennent d'un funeſte épanchement de bile.

Ce n'eſt pas être né ſous une plus heureuſe étoile que d'avoir une délicateſſe, une ſenſibilité de nerfs ſi prodigieuſe, que la moindre impreſſion ſoit capable de les irriter. Les infortunés conſtitués ainſi, ſont en proie à des terreurs paniques, qui les rendent ſans ceſſe pâles & tremblants; qui leurs peignent la mort ou les maladies toujours prêtes à fondre ſur eux; qui les font ſouvent tomber dans des précipices réels, pour éviter des dangers imaginaires. On les voit auſſi quelquefois ſe livrer ſans ſujet, aux tranſports d'une joie inſenſée; concevoir des eſpérances folles; ſe repaître d'idées extravagantes & d'attentes frivoles. D'autres fois, c'eſt un rien qui les met en fureur, comme c'eſt un rien qui les appaiſe. Enfin, du milieu de cette foule d'affections tumultueuſes qui les agitent, ils n'enviſagent rien d'un œil tranquille; ils ne ſe réglent en rien ſur les ſages loix de la modération: ſans ceſſe enveloppés des épaiſſes ténébres d'une imagination démontée, ils vivent dans

La ſenſibilité des nerfs.

une continuelle frayeur au ſein de la paix & de la ſûreté ; ils ne s'attachent jamais qu'à de vains fantômes. Ce ſeroit inutilement que vous leur prodigueriez les plus ſages conſeils, que vous leur preſcririez le régime le plus avantageux ; vous ne calmeriez jamais le trouble de leur eſprit. Il faut que d'eux-mêmes, ils tâchent d'endurcir inſenſiblement leurs fibres par l'exercice du corps ; qu'ils s'accoutument au grand bruit ; qu'ils apprennent à mépriſer les dangers & la mort même. Il faut qu'ils montent ſouvent un cheval plein de vigueur & de feu ; qu'ils bravent la rigueur des ſaiſons ; qu'ils parcourent les champs & les forêts, au milieu des neiges & des glaçons de l'hiver.

C'EST ainſi, c'eſt par les ſalutaires reſſources de votre Art, ô mes illuſtres Confreres ! que vous ſoulagez, dans leurs infirmités, les malheureux mortels ; que vous triomphez de cette prodigieuſe quantité de maux qui fondent de toutes parts ſur eux ; tandis qu'au mépris des loix de la modération, ils travaillent à leur propre ruine. Déja plus d'une maladie s'enfuit néceſſairement par l'application de vos remédes ſalutaires ; vos ſoins & vos travaux aſſidus viennent à bout d'éteindre inſenſiblement le feu dévorant des plus redoutables fiévres.

Votre zèle n'eſt pas ſatisfait encore. Vous luttez contre les préjugés funeſtes à l'humanité. Vous mettez en vogue cet Art nouveau de dépouiller de ſa malignité cette cruelle maladie, qui remplit les veines d'un poiſon mortel, qui couvre la peau de puſtules hideuſes, de cicatrices deſagréables. Il eſt maintenant au pouvoir de la Médecine d'arrêter les déplorables effets de ce mal contagieux, qui ne le céde en fureur à nul autre ; de cette peſte qui déſole les familles, qui dépeuple les Villes, ou qui ne fait grace de la vie qu'en défigurant les traits. En effet, de même que les fruits d'un arbre ſauvage s'adouciſſent & perdent leur ſaveur ingrate par le moyen de l'inſertion ; de même cet affreux mal eſt deſtitué de ſa fureur naturelle, à la faveur de cette opération merveilleuſe, qui fait paſſer dans un corps plein de ſanté la plus légére portion du virus d'un corps attaqué de la maladie. A meſure que l'inoculation s'accrédite, les campagnes ſont moins dévaſtées ; la France déplore la mort de moins de citoyens ; moins de jeunes perſonnes du ſexe gémiſſent ſur la perte de ces agrémens ſur leſquels elles fondoient le doux eſpoir de plaire ; on ne voit plus tant d'époux, privés de l'objet de leur tendreſſe, baigner de larmes leur couche nuptiale ;

L'inoculation.

des meres désolées n'accompagnent plus aussi souvent la pompe funébre de leurs filles chéries. Enfin, le dirai-je, les bons patriotes, les véritables amis de l'humanité rendent grace au Ciel d'une aussi favorable découverte, & les Médecins, dont l'amour de la vérité régle les sages démarches, rendent un témoignage authentique aux merveilleux effets de l'Art d'inoculer.

Fin du septieme & dernier Livre.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un *Poëme Latin excellent ſur l'Hygieine, ou l'Art de conſerver la Santé;* je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 23 Août 1771.

VERNAGE.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *L'Hygieine*, ou *l'Art de conſerver la Santé*, *Poëme Latin de* M. GEOFFROY, *&c.* traduit en François par M. DE LAUNAY, Docteur en Médecine, *&c.*

Ce Poëme Latin digne, à tous égards, des éloges que lui ont déja donnés les Maîtres de l'Art de guérir, les Littérateurs & les Critiques les plus ſéveres, méritoit un Traducteur capable, comme celui-ci, d'allier la préciſion & l'exactitude avec la richeſſe & l'harmonie du ſtyle. Cette Traduction imprimée ſera d'autant plus avantageuſe, qu'elle mettra plus de perſonnes à portée de profiter de la lecture d'un Ouvrage, qui réunit à un degré ſi éminent l'utile & l'agréable. A Verſailles, le 6 Septembre 1773.

LASSONE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé le Sieur ETIENNE-LOUIS GEOFFROY, Docteur en Médecine, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé : *L'Hygieine*, ou *l'Art de conserver la Santé*, *Poëme* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ;

à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers - Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le sixiéme jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-treize, & de notre Régne le cinquante-huitiéme. *Signé*, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII*e *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°.* 1698, *fol.* 546, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défense, art.* 41, *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires, prescrit par l'art.* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 22 *Août* 1771.

Signé, LECLERC, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande, 1774.







